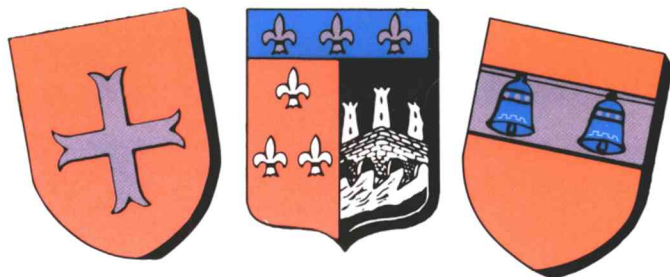


# Saint-Antonin Noble-Val

La Ville - Son Histoire - Ses Monuments  
Sa région - Géologie - Spéléologie  
Préhistoire - Flore - Faune  
Site et Excursions

## Guide Illustré



2 0 0 4

Société des Amis du Vieux Saint-Antonin

## Guide illustré de Saint-Antonin Noble-Val

---

Page 1 de la couverture, successivement, de gauche à droite :  
armes des Vicomtes, de la Ville (modernes) et du chapitre des chanoines.



Ancien Hôtel de ville (XII<sup>e</sup> siècle)

# Saint-Antoin Noble-Val

La Ville - Son Histoire - Ses Monuments

Sa région - Géologie - Spéléologie

Préhistoire - Flore - Faune

Site et Excursions

# Guide Illustré

6<sup>ème</sup> édition refondue



Société des Amis du Vieux Saint-Antoin

2 0 0 4



*La conception générale de cette sixième édition s'inspire de celle qui présida à la réalisation du premier Guide Illustré paru en 1946. Par rapport à la cinquième édition, elle comporte des corrections, des mises à jour et un nouvel article concernant la préhistoire, rendus nécessaires par l'actualité et l'avancement des connaissances en matière scientifique ou historique.*

*Enfin, elle constitue un hommage à tous ceux qui, dans le passé, ont contribué à divers titres à la rédaction des différentes éditions :*

*Pierre BAYROU (1892-1979)*

*Albert CAVAILLE (1917-2000)*

*Paul DARASSE (1901-1986)*

*Jean DONAT (1886-1944)*

*Georges JULIEN (1919-1998)*

# Présentation

d'après Georges JULIEN

**S**AINT-ANTONIN NOBLE-VAL est un chef-lieu de canton détaché de l'Aveyron en 1808 pour former le département du Tarn-et-Garonne. L'agglomération est assise au confluent de l'Aveyron et de la Bonnette, au point précis de rencontre des trois anciennes provinces du Rouergue, du Quercy et de l'Albigeois, à égale distance de Montauban et Villefranche-de-Rouergue (45 km) d'une part, de Cahors et Albi (50 km), d'autre part. Cette position centrale explique son riche passé et son intérêt touristique actuel.

Son site « construit, harmonieux, parfait »<sup>(1)</sup> a toujours attiré les hommes : les magdaléniens à Fontalès, les Ruthènes qui fondèrent Condat<sup>(2)</sup>, les gallo-romains qui en firent Nobilis Vallis et recueillirent pieusement, selon la légende, les reliques du martyr Antonin. L'abbaye bénédictine, gardienne de ces reliques, donnera naissance à la ville de Saint-Antonin riche et prospère au début du XII<sup>e</sup> siècle alors que Montauban et Villefranche n'existaient pas encore.

La commune actuelle a conservé, presque intactes, les limites de l'immense juridiction médiévale : avec plus de dix mille hectares, elle est l'une des plus vastes de France. Mais, victime de l'exode rural, elle a vu sa population tomber de plus de 5000 habitants à moins de 2000 au cours du siècle dernier cependant que la vieille cité qui abrita jusqu'à 4000 habitants dans son enceinte, n'en conserve plus que 500 !

Le bourg est à une altitude moyenne de 125 m, dans un cirque dont les bords dépassent 300 m, formé par les collines de Pech Dax, du Démié (ou Deymier) et d'Anglars. Au midi, la haute falaise d'Anglars domine la vieille cité et se dresse « comme une acropole, comme le fronton d'un temple

antique » ainsi que l'avait remarqué le sculpteur Bourdelle. D'une fissure de cette falaise, à mi-pente, sourd la source de Bouteillou <sup>(3)</sup> qui a inspiré l'émouvante romance de Joana d'Aimé, l'une des plus ancienne et des plus naïves – elle est écrite sur trois notes – du folklore.

*« Al Roc d'Anglars i a 'na clara fontaina.  
Jana d'Aimé i va quèrre son aiga... »*

Cette source a alimenté les habitants de la ville, en eau potable, pendant des siècles et jusqu'en 1943.

A 2 km en amont, sur la rive droite de l'Aveyron jaillit la source de Salet <sup>(4)</sup> dont les eaux minérales sulfato-calciques sont efficaces dans le traitement des affections urinaires et digestives. Très en vogue au XVIII<sup>e</sup> siècle auprès de la bourgeoisie montalbanaise et de l'Intendant de la province, elles avaient été amenées en ville en 1915 et Saint-Antonin devint, pour quelques années, une station thermale. L'inondation de 1930, en détruisant les installations a mis fin à l'exploitation hydro-minérale. Mais aujourd'hui, plus de 70 ans après, une société embouteille et commercialise cette eau.

Le climat est heureusement influencé par l'orientation des vallées et le proche voisinage d'altitudes moyennes. La présence des deux rivières apporte, en été, une fraîcheur incomparable.

Grâce à la conjonction des terroirs de nature différente, les environs immédiats de Saint-Antonin sont d'un pittoresque très varié : gorges sauvages et doux vallons, vallées verdoyantes et causses pierreux avec leurs igues <sup>(5)</sup>, les pertes des rivières, les résurgences... Saint-Antonin est un vrai centre d'excursions.

Un réseau de sentiers de petite randonnée – quinze circuits balisés d'une longueur totale de 175 km – permet l'exploration de la région toute proche sous ses divers aspects (géographique, géologique, archéologique, botanique) à l'aide d'un topo-guide très détaillé.

Les rebords des falaises d'Anglars et du Deymié sont régulièrement fréquentés, à longueur d'année, par les amateurs du Vol Libre cependant

que les abrupts impressionnants du cirque de Bone attirent de plus en plus les adeptes de l'escalade de haut niveau.

Des activités de pleine nature (escalade, spéléologie, canoë-kayak, randonnées cyclistes et pedestres...) sont proposées tout au long de l'année.

La vieille cité et sa région, du fait même de leur longue léthargie, ont conservé ce visage et cet aspect un peu désuet dont le charme indéfinissable rempli de nostalgie le coeur de tous ceux qui ont dû les quitter.

---

(1) Emile Pouillon dans Terre d'Oc.

(2) Condat : le confluent (mot d'origine celtique).

(3) de l'occitan « botelhon » (voir lexique).

(4) Nous conservons l'orthographe originelle donnée par les archives.  
L'orthographe actuellement usitée date du début du siècle  
dernier et sacrifie à l'anglomanie.

(5) Voir l'article « Cavernes et spéléologie » page 112.

---

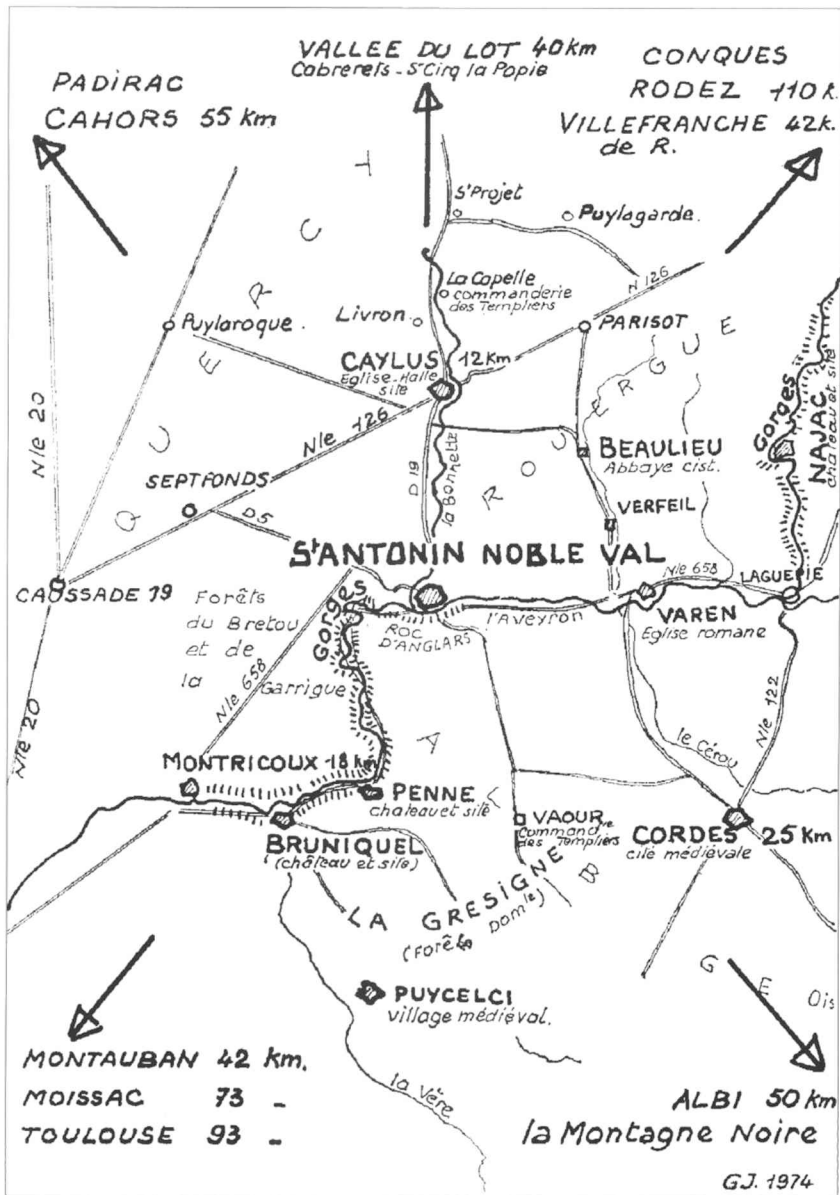
N.B. Les renseignements complémentaires concernant les conditions de séjours, les activités d'animation (programmes et horaires), les adresses utiles, peuvent être obtenus auprès de l'Office de Tourisme dont le bureau permanent, installé dans l'ancienne salle à manger du Prieur Mage à la Mairie, est ouvert toute l'année. (Heures d'ouverture à consulter dans le hall d'entrée de la Mairie).

# Jana d'Aymè

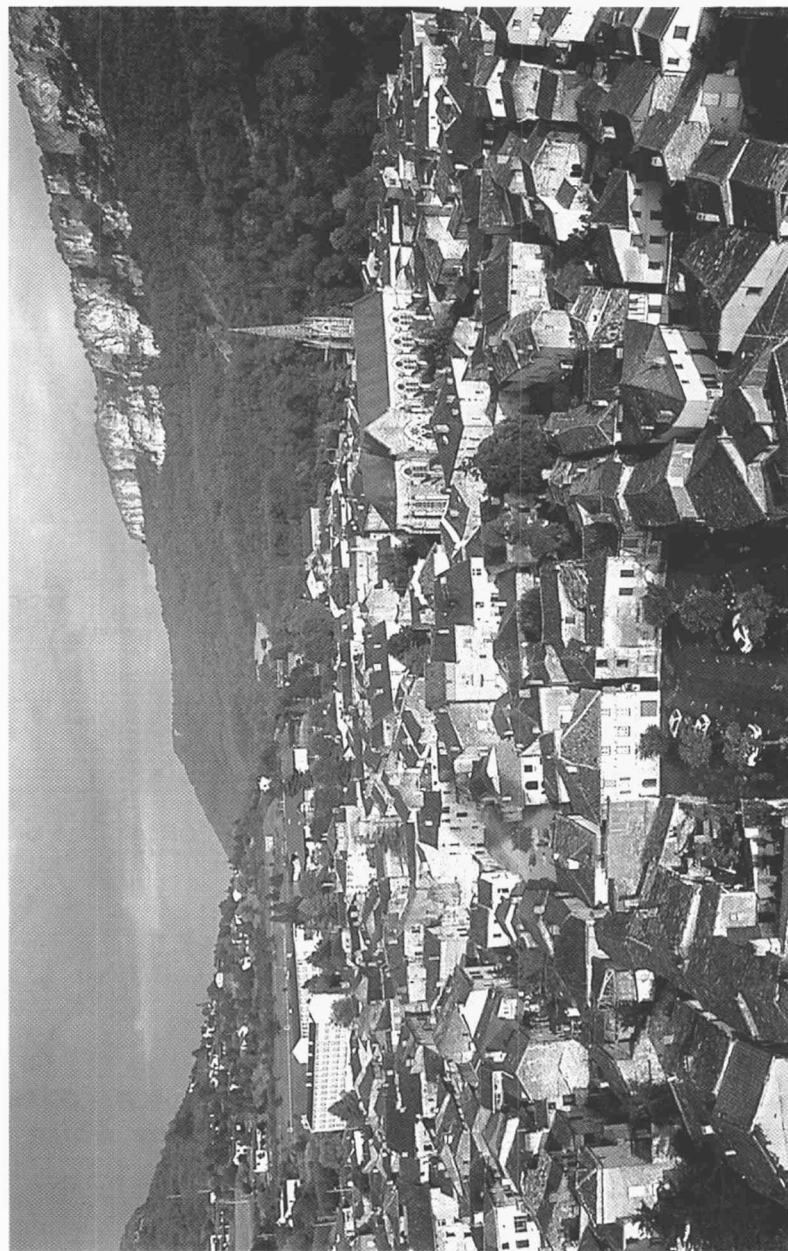
Al Ròc d'Ang lars la na cla - ra fontai - na

Al Ròc d'Ang - lars Al Ròc d'Ang - lars

- |  |   |
|--|---|
| — Jana d'Aimè, i va quèrre son aiga      | .....                                     |
| — Jana d'Aimè, Jana d'Aimè               | — Bèl chivalièr, non l'ai pas bresugada.  |
| — Lo filh del rei un jorn l'a encontrada | .....                                     |
| — lo .....                               | — Jana d'Aimè dona i 'na fretada          |
| — Jana d'Aimè tan matin t'es levada      | .....                                     |
| .....                                    | — Bèl chivalièr, non, ai pas léser ara.   |
| — Jana d'Aimè, dona-me de ton aiga.      | .....                                     |
| .....                                    | — Jana d'aimè, a tot tròbas virada.       |
| — Bèl chivalièr, la luna m'a trompada    | .....                                     |
| .....                                    | — Jana d'Aimè a París n'es anada          |
| — Bèl chivalièr, n'ai ni veire ta taça.  | .....                                     |
| .....                                    | — Bèl chivalièr ! la paura abandonada.    |
| — Jana d'Aimè dona-me 'n dins ta caça.   | .....                                     |
|  | — Jana d'aimè, dins la font s'es negada ! |



Saint-Antonin au centre d'une région touristique



« Le site est construit, harmonieux, parfait » (E. Pouvillon)

# Promenades Archéologiques

## à l'intérieur de la vieille ville <sup>(1)</sup>

d'après Georges Julien

« **M** AIS nous sommes dans un musée ! ». Ainsi s'exclamait Viollet Le Duc lorsqu'il découvrit « la petite ville de Saint-Antonin » un jour de septembre 1842. Hélas ! ce musée a perdu, depuis ce temps, nombre de pièces rares bradées, par les propriétaires impécunieux, à des rapaces de tous bords qui ont pillé impunément, ici comme ailleurs, jusqu'à la fin du premier quart du siècle dernier.

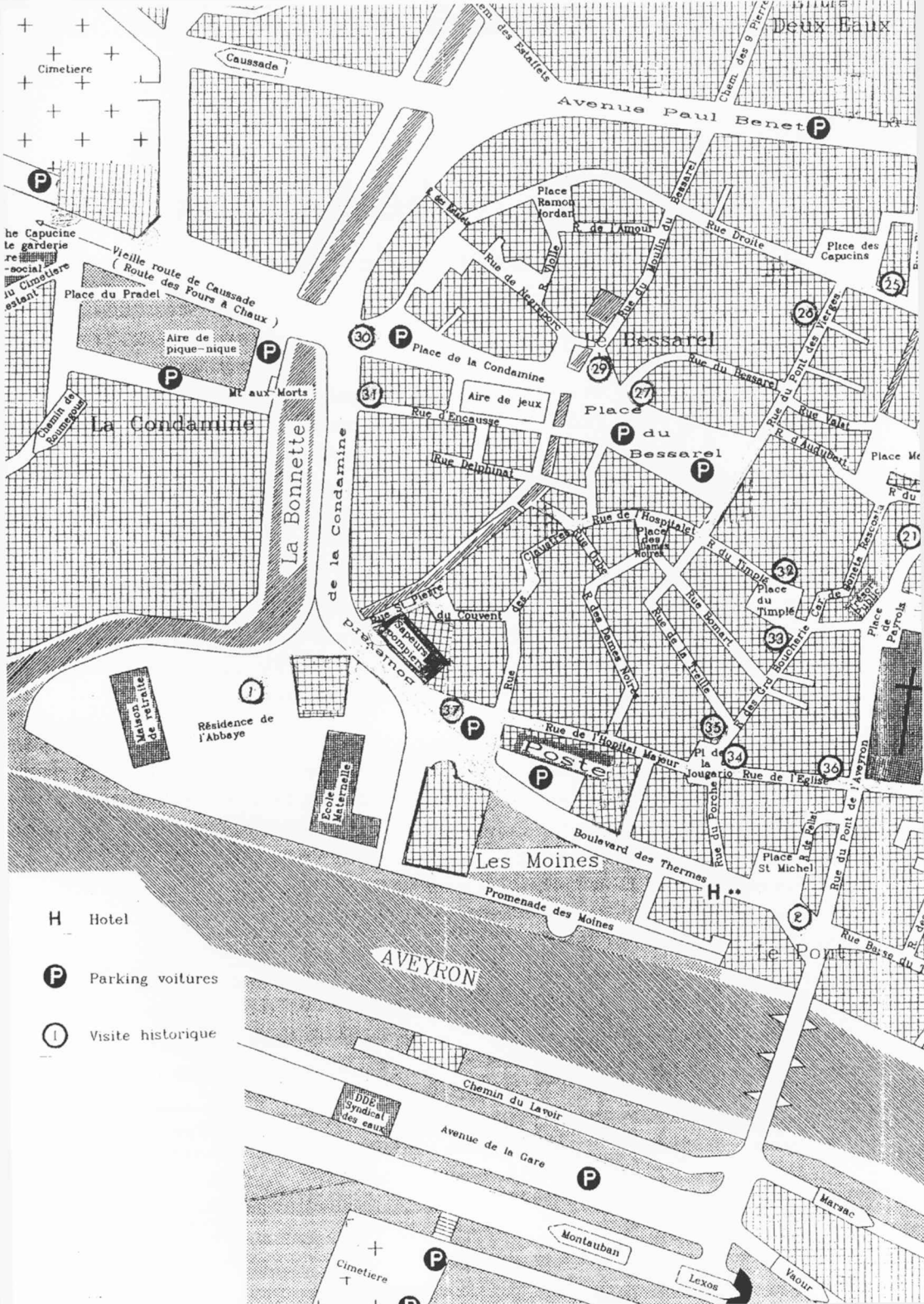
Malgré ces mutilations, la vieille ville a pu heureusement conserver, outre sa topographie médiévale sauvegardée par un déjà ancien déclin économique, d'incomparables témoins des architectures du passé. Pour les découvrir, il y faut la patiente quête de l'amoureux des vieilles pierres qui saura longuement flâner au long des rues et des ruelles ainsi que nous l'y invitons par ces promenades.

❶ Nous partirons du berceau de la cité, au confluent de l'Aveyron avec la Bonnette, là où se situait le Condat des Ruthènes, le *Nobilis Vallis* gallo-romain, où s'amarra la barque légendaire portant les reliques de saint Antonin, là enfin où se trouvait la très ancienne abbaye de Saint-Antonin de Rouergue qui, déjà très prospère au IX<sup>e</sup> siècle, donna naissance à la cité. Rien ne subsiste de cet ensemble monastique ravagé par les Arabes puis par Simon de Monfort en 1212, ruiné par les guerres de religion du XVI<sup>e</sup> siècle et rasé, au bout du compte, à la fin du XVII<sup>e</sup>, pour l'aménagement du jardin des chanoines. Rien ne subsiste que quelques vestiges : la lourde colonne pré-romane qui forme l'angle NE de l'école maternelle, réédifiée là en 1906 ; une autre colonne semblable reconstituée en partie, devant la

---

(1) On a repris le titre et la conception générale de l'article figurant dans les éditions précédentes. Les numéros des paragraphes coïncident avec ceux portés sur les plaques de rues





DEUX EAUX

Causada

Cimetiere

Avenue Paul Benet P

he Capucine  
le garderie  
re-social  
du Cimetiere  
esant

Veille route de Causada  
(Route des Fours à Cheux)  
Place du Pradel

Aire de pique-nique P

La Condamine

La Bonnette

Maison  
de retraite

Résidence de  
l'Abbaye

Pole  
Maternelle

Les Moines

Promenade des Moines

AVEYRON

Avenue de la Gare P

DDE  
Syndical  
des eaux

Cimetiere

Montauban

Lexou

Marzac

Vauor

H Hotel

P Parking voitures

I Visite historique



Maison de Retraite, avec des tambours repêchés dans l'Aveyron en 1977 ; la série de petites colonnes – provenant peut-être de l'ancien cloître – qui encadrent la terrasse du presbytère ; quelques éléments sculptés, exposés à la Mairie, dont un très beau chapiteau du XII<sup>e</sup>, consacré à Adam et Eve, qui permet d'imaginer la qualité des sculptures de la collégiale romane détruite. Tous les bâtiments qui occupent le site, à l'exception du presbytère, ancienne maison du jardinier du XVIII<sup>e</sup>, ont été construits au XX<sup>e</sup>, chacun dans un style particulier : Maison de Retraite en 1977 ; Ecole Maternelle, ancienne Ecole Notre-Dame, en 1906 ; Salle des Fêtes en 1933 et ce curieux pavillon à l'inattendu toit d'ardoise qui est l'ancien Etablissement Thermal construit en 1913 pour les cures d'eau minérale amenée de la fontaine de Salet.



Avers du sceau des Consuls (1308) représentant l'église collégiale

Contourner le presbytère par le nord. Au bas du petit escalier s'ouvre l'entrée d'une chapelle aménagée en 1978 dans ce qui fut le **tinal** (le chai) des chanoines de la collégiale jusqu'en 1790. Remarquer, à gauche, trois renforcements bâtis en splendides dalles de pierre taillée. Ce sont les anciennes cuves à vendange malheureusement mutilées. Leur importance donne une idée du produit de la dîme du vin. On voit au-dessus, percées dans la voûte, les trémies par lesquelles était introduite la vendange foulée.

En sortant de la chapelle, remarquer les restes d'un mur très épais, vestige de la tour-forteresse du Réduit qui protégeait la porte de la Condamine : le Gouverneur militaire de la ville y avait son siège encore au XVIII<sup>e</sup> siècle.

En passant devant la Maison de Retraite, on remarquera la colonne préromane dont il a été parlé et un bloc erratique de gneiss, repêché dans l'Aveyron en 1977, qu'avait amené jusque-là le fleuve de glace de la dernière glaciation. On arrive au parapet qui domine l'Aveyron. Nous sommes sur l'ancienne muraille de ville, le rempart, dont les bases datent

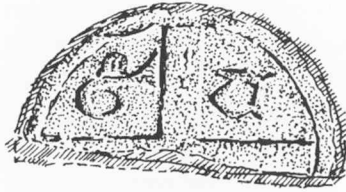
du XIV<sup>e</sup> siècle. On a de là une belle vue sur la falaise d'Anglars et le pont d'Aveyron qui a perdu son profil en dos d'âne avec les « modernisations » entreprises en 1873 et en 1981. Seules les piles du XIV<sup>e</sup> sont restées intactes. Suivre le rempart jusqu'à la place ombragée, dite place des Moines, aménagée en 1821 sur l'emplacement du cimetière majeur quand fut ouverte la route qui conduit à l'entrée du pont : on passe devant la poste installée en 1978 dans les locaux de l'hospice, reconstruit en 1833 sur l'emplacement de l'ancien Hôpital-Majeur, annexe de l'abbaye.

**2** On atteint l'entrée du pont après avoir laissé, à gauche, la petite place Saint-Michel sur laquelle ouvrait l'église paroissiale Saint-Michel détruite au XVI<sup>e</sup> siècle. Emprunter la rue Basse du Temple parallèle à l'Aveyron : nous sommes dans la partie la plus ancienne de la ville, la gache (gacha)<sup>(2)</sup> de Bocaria, quartier des travailleurs de la laine, teinturiers, cardeurs et peigneurs de laines et sergers. On peut lire sur les façades, même les plus mutilées, les traits caractéristiques de l'architecture du XII<sup>e</sup> siècle que l'on retrouvera partout : au rez-de-chaussée, arcades à arc brisé pour les ateliers (Obradors) et les boutiques ; aux étages, fenêtres géminées.

**(2) Gacha**

Chaque ville ancienne était divisée, pour les nécessités de la police et de la défense, en quartiers appelés gachas où s'exerçait la surveillance du gach (le guet) sous la responsabilité d'un consul.

**3** Nous atteignons la rue Fréal qui aboutit à l'Aveyron par une porte percée dans le rempart, probablement à l'extrémité du gué qui permettait de « passer l'eau » avant la construction du pont, mentionné pour la première fois en 1143. En face de nous, une façade du XIII<sup>e</sup> modifiée au XV<sup>e</sup>, projette un vigoureux encorbellement de pierre taillée sur la rue de l'Escòla Vièlha (l'Ecole Vieille). Cette rue conduisait au couvent des Carmes qui, pendant des siècles, dispensèrent l'enseignement secondaire aux Saint-Antoninois aisés. En avançant de quelques pas dans cette rue, on découvre, sur la droite, une belle façade à grand appareil de pierre claire qui conserve les amorces d'arcades du XIII<sup>e</sup>. La porte monumentale est de la fin du XVIII<sup>e</sup> quand cette maison de teinturier fut transformée en Temple pour les Protestants redevenus citoyens à part entière.



Fragment de **stèle discoïdale**  
de la petite rue Volgues

(3) Il est parlé plus longuement  
des stèles discoïdales au para-  
graphe 16, page 24.

On revient à la rue Frézal que l'on remonte. S'engager, à droite, dans la petite rue Volgues jusqu'au premier coude pour jeter un coup d'oeil sur la ruelle qui s'enfonce mystérieusement sous les hautes maisons et remarquer, sous l'appui d'une large baie en plein cintre, une curieuse pierre sculptée : c'est un fragment de stèle discoïdale placé là en réemploi et qui porte les lettres Gm et A<sup>(3)</sup>.

La place qui s'ouvre devant nous quand on reprend la rue Frézal est le résultat d'un curetage consécutif à un incendie qui, voici 70 ans, détruisit plusieurs maisons. Ainsi, la rue, artère importante jadis, a-t-elle perdu son unité et son caractère cosu que trahissent encore la série d'arcades inégales et les cordons moulurés des maisons de droite. A gauche, une haute maison dont la restauration a fait apparaître le colombage de briques. C'est à partir du <sup>XV</sup><sup>e</sup>, après de la guerre de Cent Ans, que fut adopté ce procédé rapide et moins coûteux alors qu'une fièvre de reconstruction traduisait la prospérité revenue et l'accroissement de la population. C'est à la même époque que vient la mode de la croisée, cette fenêtre à meneaux de pierre – et quelquefois de bois – dont notre ville garde tant d'exemples.

Juste après la maison à colombage, s'engager à gauche dans la rue Fontenilhes. Elle vous conduit, entre des maisons lépreuses, jusqu'à une charmante courette qui dispense air, lumière et soleil aux quelques maisons qui l'entourent. On retourne de quelques pas pour prendre l'étroit passage qui débouche place de la Mairie.

④ Nous nous trouvons devant un imposant édifice aux lignes sobres qui abritait encore conjointement, en 1968, la Mairie, le Presbytère, la Poste et trois classes des Ecoles Communales. C'est l'ancien couvent des Génovéfains lesquels, en 1661, avaient remplacé les chanoines Augustins du chapitre collégial.

Construit en 1751 par un architecte parisien, ce « véritable palais épiscopal » (comme le qualifiaient amèrement les consuls) affirmait par ses écrasantes proportions, la suprématie de l'Église Catholique sur la cité protestante mal soumise. Sa restauration, réalisée de 1971 à 1981, a partiellement rendu à cet édifice typiquement XVIII<sup>e</sup> son lustre d'antan.

On remarquera, à l'intérieur, la galerie-promenoir, la grande salle de réunion (anciens réfectoire et chauffoir), le grand escalier de pierre lisse et sa rampe de fer ouvré, la salle à manger du prieur-mage où est installé, depuis 1984, l'Office de Tourisme. Cette salle, décorée dans le goût raffiné



**Le grand escalier**  
de la Mairie (1751)



de l'époque, nous est parvenue presque intacte si l'on excepte les papiers, les peintures et... hélas ! le pavage « rustique » ! substitué à un plancher à panneaux ! Le buffet monumental fait face à une cheminée en marbre de Montricoux dont le trumeau est décoré d'une scène mythologique : Ganymède emporté dans l'Olympe par l'aigle de Jupiter. Le plafond à deux caissons est orné dans les angles de cartouches évoquant les quatre éléments et les quatre saisons.

Au premier étage, on pourra peut-être voir l'ancienne chambre du prieur-mage avec son ameublement et son décor Louis XVI : c'est maintenant la salle des archives communales. Au bout du même palier, passé la porte à deux battants Louis XV, s'ouvre la lumineuse galerie sur laquelle donnaient six chambres de chanoines et l'infirmerie (aujourd'hui cabinet de M. le Maire qui renferme deux éléments de la bibliothèque du couvent).

Le couvent ouvrait, au midi sur la basse-cour avec porterie et écurie pour douze chevaux, au Nord sur un jardin à la Française avec orangerie... La vie des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève était bien éloignée de l'ascétisme monacal !

A l'ouest de la mairie se dresse l'église néo-gothique reconstruite à partir de 1862 en remplacement de l'ancienne qui, elle-même, n'était qu'un agrandissement du premier temple protestant construit en 1615. La clé de voûte de cette ancienne église est conservée à la sacristie. Le tympan du portail d'entrée représente l'arrivée des reliques de saint Antonin à Noble-Val ; le même sujet est représenté à l'intérieur sur un tableau du peintre saint-antoninois Fauconnier.

⑤ Revenons à l'extrémité supérieure de la rue Frézal pour prendre tout de suite à gauche, la rue des Carmes et nous arrêter devant une porte de grande allure avec perron, pilastres et fronton semi-circulaire qui abrite un tympan portant gravée l'inscription provocatrice : « Stet Domus haec donec fluctus formica marinos ebibat et totum testudo perambulet orbem »<sup>(4)</sup>. Et, sans doute pour narguer les critiques, le propriétaire avait fait peindre sur les montants latéraux cette inscription aujourd'hui disparue :

## ATAL BOLI ATAL LOUSTAL <sup>(5)</sup>

Nous sommes devant la maison des Sonnets <sup>(6)</sup> construite vers 1775 (la rampe en fer forgé du grand escalier porte la date 1777) pour un avocat du Parlement de Toulouse, chanoine du chapitre, Molinier, devenu prébendier de Carrendier - une des dépendances de la Collégiale, et subdélégué de l'Intendant. Il avait pour cette édification réuni des maisons anciennes dont subsiste une fenêtre géminée en partie aveuglée et empiété sur les rues publiques enjambées par des passages couverts

C'est un des rares exemples de maison du XVIII<sup>e</sup> siècle que possède notre ville et qui nous soit parvenu intact. Toute la construction, autant extérieure qu'intérieure, révèle le goût raffiné d'un bourgeois cultivé du XVIII<sup>e</sup> siècle qui aimait, outre le confort, le soleil, la lumière et la nature.

**6** On s'en convaincra aisément en empruntant la rue Bombe Cul <sup>(7)</sup> qui s'enfonce en sinuant. Après le deuxième coude, en levant la tête, on découvre l'autre face de cette belle maison, disposée en équerre et dont les deux branches orientées, l'une au midi, l'autre à l'est, encadrent un jardin clos. Cette façade riante, avec ses grandes baies aux grilles Louis XV, contraste avec la façade austère et froide de la rue des Carmes. Là vécut, comme dans les autres ruelles qui lui sont parallèles, toute une population misérable de manœuvres qui, après la fin de la première guerre mondiale, sont partis chercher leur pain ailleurs : alors les maisons abandonnées, fragiles mesures, n'ont pas résisté à l'abandon ni aux inondations : celle de 1930 leur a donné le coup de grâce « aérant » ainsi ce quartier insalubre...

(4) *Que cette maison reste debout jusqu'à ce que la fourmi ait bu les flots de la mer et que la tortue ait fait le tour de la terre.*

(5) *Ainsi, ainsi, je veux la maison.*

### (6) **la maison des Sonnets**

Sur le mur du grand escalier étaient peints, à l'origine, le classique sonnet de Desbarreaux (« Grand Dieu tes jugements sont remplis d'équité... ») avec la « Réponse au sonnet » et la « Réplique à la réponse » par le restaurateur de la maison.

(7)

### **Rue Bombe Cul**

C'est à partir du XIX<sup>e</sup> siècle que cette dénomination a été adoptée. Elle est évocatrice et facétieuse.



⑦ Nous revenons à la rue des Carmes pour la remonter en longeant une importante bâtisse dont la génoise, les encadrements de brique des baies, les menuiseries, dénoncent le XVIII<sup>e</sup>. C'est l'ancienne auberge Cassan, à la fois restaurant et hôtel, qui conserve, après deux siècles, son éloquente enseigne :

AU.LION.DOR.CHES.

CASANG.BON.LOGIS.

A.PIED.ET.A.CHEVAL

parfaitement lisible avec un peu d'attention et de discernement. Juste au-dessus, à gauche de la fenêtre, l'enseigne parlante – un lion jaune dans un cadre vermillon – se distingue à peine.

Prendre la rue qui descend puis s'engager dans la rue des Bouigues (los boïgues) où se dresse, au bas de l'escalier à gauche, une façade à grand appareil de la fin du XIII<sup>e</sup> remaniée au XV<sup>e</sup>, avec ses pures arcades, ses fenêtres géminées et à meneaux. La présence de cette maison bourgeoise dans une aussi modeste ruelle est inattendue ; au moins permet-elle d'affirmer que la ségrégation sociale était moins nette en ces temps lointains qu'à notre époque. Surprenante aussi la solidité de cette façade restée debout pendant plus d'un demi-siècle alors que la toiture et les planchers s'étaient écroulés. La restauration réalisée par la municipalité la sauvera de la ruine.

Un peu plus bas, à gauche, émerge du crépi un corbeau roman réutilisé en décor. Il porte en haut relief un curieux personnage à la jupe plissée qui se tâte la poitrine. Comme tous les autres corbeaux en réemploi que nous pourrions observer au cours de ces promenades, cette pièce provient des corniches de toit de l'ancienne collégiale romane.

En descendant encore, on remarquera des maisons récemment reconstruites sur les bases anciennes : c'est peut-être l'amorce d'une renaissance de ce vieux quartier ruiné...

Au bas de la rue, à droite, la maison avec terrasse surélevée fut le siège de la Société Populaire pendant la Révolution.

8 Après avoir traversé la petite place des Houles, on remontera la rue improprement appelée des Remparts (c'est en réalité la rue de l'Escòla Vièlha déjà mentionnée qui continue ici). On longe un très vaste jardin : c'est l'ancien enclos du couvent des Carmes incendié au cours des guerres de religion et dont l'entrée des bâtiments se trouvait au bout de la rue, dans le renforcement de droite.

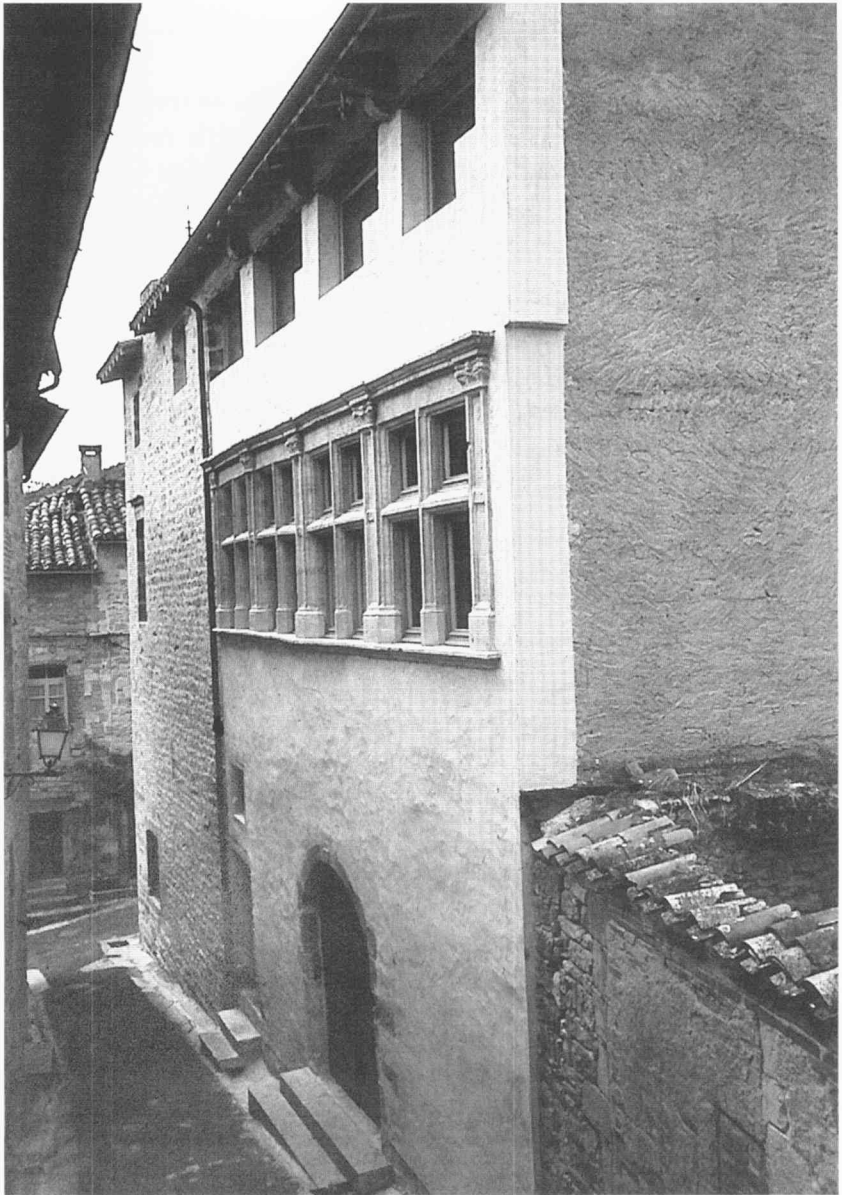
9 On rejoint la rue des Carmes et l'ancienne auberge par un raidillon qui prend, sous le soleil, avec des maisons qui l'encadrent, un air tout à fait méridional ; à noter les deux fenêtres géminées dont les encadrements ont été conservés hors crépi.

10 On entre alors dans un quartier aux solides constructions à grand appareil : c'est la gache de Roquescalièra, peuplée jadis de marchands et hommes de loi. On prendra, tout de suite à droite, la rue Del Pebre pour voir la Maison de l'Ave Maria, du XVI<sup>e</sup>, et le beau fenestrage Renaissance de sa haute façade par ailleurs sans intérêt. Sur les pilastres sommés de chapiteaux pseudo-corinthiens, on pourra lire l'inscription gravée au niveau des meneaux horizontaux :

AVE MAR GRA PLN NA NA  
(*ave maria gratia plena*)

Avant d'atteindre l'extrémité de la rue on remarquera, à droite, le système très ancien de fermeture des devantures de boutiques : un panneau de bois glissant dans la rainure de deux pièces de bois. (En d'autres endroits, le panneau est constitué de planches non solidaires qui glissent dans les rainures creusées dans l'appui et le linteau de pierre : on l'appelait alors **lo taulièr** ; posé sur l'appui et sur un tréteau, il servait d'égal.

11 La rue Del Pebre aboutissait à la porte Perièra, plus tard des Carmes, aujourd'hui détruite. Devant nous, le Temple protestant construit en 1845 avec sa curieuse terrasse surélevée et, au-delà, un long bâtiment occupé par plusieurs propriétaires : c'était le couvent des Carmes reconstruit au XVII<sup>e</sup> siècle, hors les remparts.



Maison de l'Ave Maria (xvi<sup>e</sup> siècle) - Rue Del Pébré

On rentrera dans la vieille ville en prenant la prochaine rue, dite des Carmes, ouverte seulement vers 1860, en prolongeant une impasse. On parvient à la place du Masèl Vièlh considérablement agrandie, en 1906, par la démolition de plusieurs maisons dont l'ancien four communal du Bioc.

Le Bioc ou Buoc, c'est la place publique originelle de cette vieille ville, centre de la vie civile et place du marché avec ce qui reste de sa galerie marchande à piliers, avec sa tour-prison, démolie au début du XIX<sup>e</sup>, vestige possible du château vicomtal. Le Bioc, c'est là que furent solennellement brûlés, en 1568, les ossements du vénérable saint Antonin. Le Bioc fut place d'Armes pendant la Révolution où se rangeait la Garde Nationale.

Au débouché de la rue Saint-Angel, subsiste la seule des maisons romanes qui, au XIII<sup>e</sup>, encadraient la place : la récente restauration des arcades du rez-de-chaussée met heureusement en valeur la profondeur des embrasures.

Noter, au numéro 1 de la rue Saint-Angel, la date AN XII gravée au-dessus de la porte.

**12** Par le passage couvert, à droite de la galerie à piliers, on atteint la rue des Fargues (las Fargas). On verra, se faisant face, deux jolies portes à accolade du XVI<sup>e</sup> qui donnent accès à l'étage des maisons contiguës ainsi que, en face, la large arcade d'une ancienne boutique, en partie murée, d'une impressionnante hardiesse. Cette forme d'architecture, peu commune en façades, se rencontre souvent dans la construction intérieure des murs mitoyens et semble avoir été employée dès le XIII<sup>e</sup> siècle.

**13** Revenir à la place du Bioc et prendre, en face, la rue Cayssac, nom d'une des plus anciennes familles du pays (prud'hommes, consuls et chanoines). On a, à gauche, une vue très large sur la façade nord de l'ancien couvent des Génovéfains dont la construction avait entraîné la démolition des maisons qui bordaient la rue jusqu'à l'église et dont on a heureusement restauré certaines arcades du rez-de-chaussée.

A droite de la rue, une façade composite reconstruite au XVIII<sup>e</sup>, sur les arcades du XIII<sup>e</sup>, avec ses grandes fenêtres et la galerie d'arceaux de briques qui ensoleillent le galetas. Cette maison faisait partie d'un ensemble plus vaste dont l'entrée est un peu plus bas, en retrait.

14 On remonte à la place du Bioc pour se diriger vers la halle. C'est une halle « moderne » dont la construction, en 1840, à la place d'un pâté de maisons, a ouvert l'espace et aéré tout ce quartier. Arrêtons-nous un moment pour contempler la superbe construction en contrebas.

Les arcades du rez-de-chaussée, du XVI<sup>e</sup> siècle, sont remarquables par l'ampleur de leur ouverture et la perfection de leur décor aux moulures profondément refouillées avec, même, des câbles sculptés. Autant d'arcades, autant de boutiques d'artisans ou de notaires. L'écusson de celle de droite – exceptionnelle avec ses cinq mètres d'ouverture signale, par sa gravure en creux, un atelier d'orfèvre : B = Bromet. C'est pourquoi cette maison était connue sous le nom de maison Bromet. Mais cette lettre B est plus certainement l'initiale du nom du constructeur de cette belle demeure à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Blanchefort gouverneur de la cité protestante de Saint-Antonin. Dans la suite, les familles les plus notables en deviendront propriétaires par héritage ou achat : les de Rouire, les La Capelle Cas, les des Grèzes, les Grimal, jusqu'en 1814 où elle passe dans la riche famille Bromet qui fera reconstruire la façade au niveau des étages en conservant bien heureusement les très belles arcades du rez-de-chaussée. La cour intérieure, qu'on ne peut visiter, est inscrite à l'Inventaire Supplémentaire pour son riche décor du XIII<sup>e</sup> siècle.

15 On ne craindra pas de s'aventurer dans la petite rue qui longe la maison précédente au nord. On sera surpris de découvrir, dans cette ruelle encaissée, des ouvertures à arc brisé en belle pierre de taille et des fenêtres à meneaux aux étages, témoins incontestables d'une prospérité économique qui se manifestait partout. Après une chicane, la ruelle va buter contre un mur qui interrompt son cours normal par suite de l'usurpation du domaine public par des particuliers. Il faut alors tourner à droite pour retrouver le jour après le passage couvert, et remonter la rue.

16 On passe sous la tour et l'on tourne à droite pour examiner ce curieux monument érigé sur un haut piédestal adossé à la halle. C'est une stèle discoïdale, ou croix à raquette, du XV<sup>e</sup> siècle. Les deux faces du disque sont sculptées en bas relief. On reconnaît facilement d'un côté une Crucifixion avec le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean. La seconde face, mal éclairée, présente la Vierge portant l'Enfant entre deux évêques dont l'un, bien reconnaissable à ses attributs, est saint Eloi, patron des orfèvres, nombreux à Saint-Antonin. L'autre prélat serait saint Antonin lui-même ? Mais il n'a jamais été évêque !

Cette stèle discoïdale est la seule intacte parvenue jusqu'à nous. Il existe des fragments plus ou moins importants de quatre autres : l'une déjà rencontrée rue Volgues, une autre encastrée dans le mur de la terrasse du presbytère, une autre conservée au musée, toutes les trois avec décor épigraphique seulement. La quatrième, aussi importante que celle de la Halle, très mutilée, possède une iconographie difficile à lire : elle est conservée au musée.

D'après M. Robert Aussibal<sup>(8)</sup>, toutes ces stèles proviendraient de l'ancien cimetière, les plus petites dressées à la tête des tombes, les plus grandes dont celle de la Halle, à l'entrée ou au centre.

Des stèles plus ou moins comparables ont été découvertes dans l'Aveyron (Larzac), l'Hérault (Usclas du Bosc), au pays Basque et en Saxe.



(8) Robert Aussibal : Les stèles discoïdales de St-Antonin dans le Supplément au Bulletin de la Société Arch. de Tarn-et-Garonne 1981 - Les Stèles Discoïdales Rouergates - Sentiers de Pays éditeur - Saint-Affrique 1984 - 65 p.

## La maison romane

⑰ La construction de la halle avait permis l'agrandissement de la place et le dégagement de la Maison Romane, joyau de notre cité, révélé comme tel par son classement parmi les monuments historiques en 1846 et la restauration qui s'ensuivit.

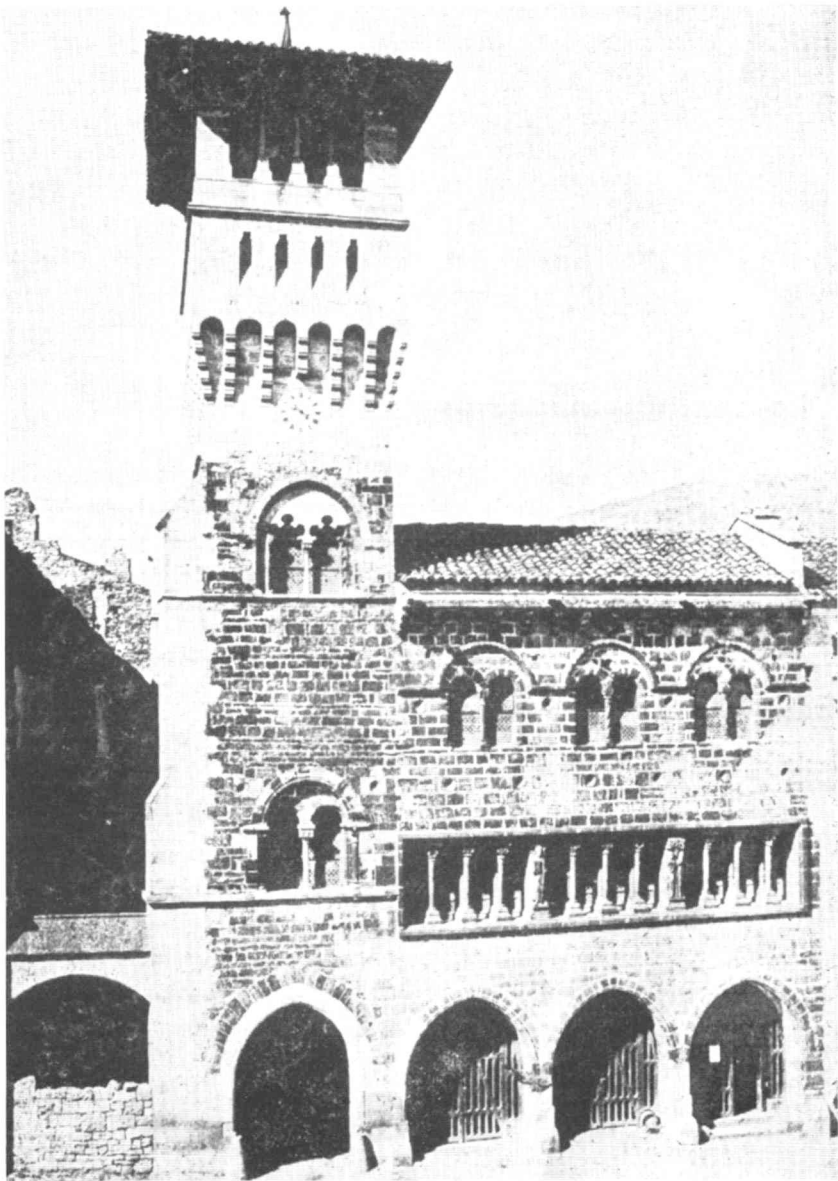
Construit à partir de 1125, pour les Vicomtes de Saint-Antonin, ce petit palais fut acquis par les Consuls en 1312 pour la somme considérable de trois cents livres. Il fut, dès lors, désigné successivement sous les noms de Cossolat, Maison Consulaire et Maison Commune. C'est avec Viollet le Duc, pendant la restauration, qu'il prend l'appellation d'Hôtel de Ville cependant que Marcel Durliat préfère celle de Maison Romane<sup>(9)</sup>.

Il est considéré comme un chef d'œuvre de l'art roman du XII<sup>e</sup> siècle. Déjà Prosper Mérimée, en 1845, le qualifiait de « charmant bijou » et Viollet le Duc, à la même époque, y voyait « certainement l'un des édifices civils les plus curieux de France ! ».

La façade, toute en belle pierre de taille du pays, cette pierre « compacte et fière », est remarquable par l'harmonieuse proportion des pleins et des vides et l'heureuse répartition de ces derniers.

Au rez-de-chaussée, trois arcades moulurées, légèrement brisées, composent comme un portique où s'abritaient trois boutiques. Au-dessus, une étonnante galerie à claire-voie éclaire, sur toute la longueur du mur, la grande salle du palais où était rendue la justice vicomtale et où se tenaient par la suite les assemblées de la maison commune. Tout en haut, enfin, trois fenêtres géminées que souligne un bandeau à damiers, forment avec les éléments des étages inférieurs, un ensemble équilibré, fini.

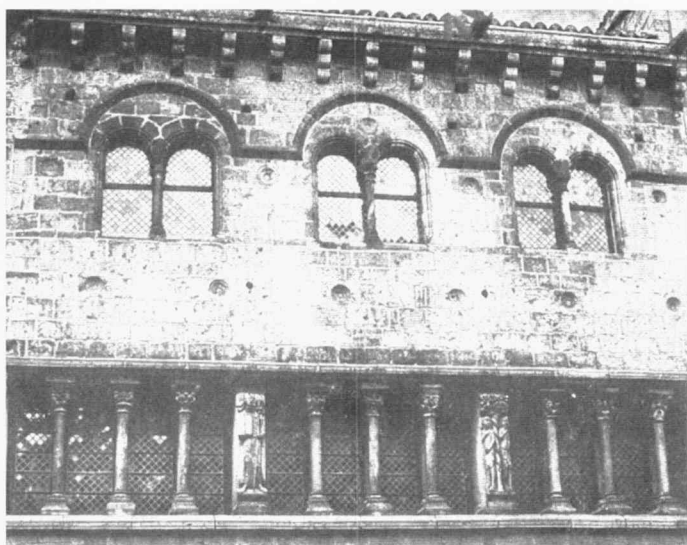
Accostée à la façade mais faisant entièrement corps avec elle, la tour avec sa haute arcade brisée qui sert de porche à la rue, ses curieuses fenêtres géminées à l'arc en plein cintre ou trilobé ou encore outrepassé (face laté-



1890 : La maison romane porte les marques, bien visibles, de sa restauration par Viollet le Duc (1846-1853)



Facade Est  
de la **maison  
romane**  
(XII<sup>e</sup> siècle).  
Equilibre et  
harmonie  
des masses



rale et arrière), se couronne d'un insolite campanile florentin qui a valu tant de critiques posthumes à Viollet le Duc et dans lequel Marcel Durliat voit « un témoignage accablant du mauvais goût d'un siècle empêtré dans ses prétentions archéologiques »...(10). Certes, mais les fautes des « hérétiques » du siècle dernier n'ont-elles pas, justement, permis l'éclosion du « bon goût » actuel ? En tout cas elles auront sauvé la Maison Romane de Saint-Antonin d'une ruine fatale.

Si l'architecture de l'édifice, cette réserve faite, est considérée comme remarquable, le décor sculpté est admirable et d'une qualité exceptionnelle. Pour bien le découvrir, il faut une sérieuse application, l'examen à courte distance étant impossible ; mais la joie de la découverte est à la mesure de l'effort fourni.

Ce qui attire toute de suite, c'est la galerie du premier étage bien délimitée par un encadrement mouluré discret. Deux piliers prismatiques divisent

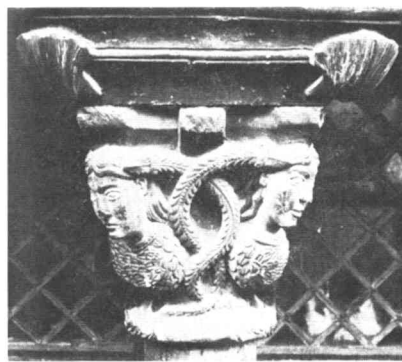
(9) Viollet le Duc : Dictionnaire d'architecture. T. VI page 89. Marcel Durliat : La Maison Romane de Saint-Antonin in le Haut Languedoc Roman, p. 315 - Zodiaque 1978.

la baie en trois parties égales. Le pilier de droite représente le Pêché Originel : Adam et Eve voilent leur nudité de part et d'autre de l'Arbre de la science du Bien et du Mal autour duquel s'enroule le Serpent. C'est là le travail d'un artiste qui « possède un sens rare du relief et du modelé. Des nus d'une telle vigueur plastique sont rares dans l'art roman, tout autant que des visages d'une semblable présence humaine... »<sup>(10)</sup>.

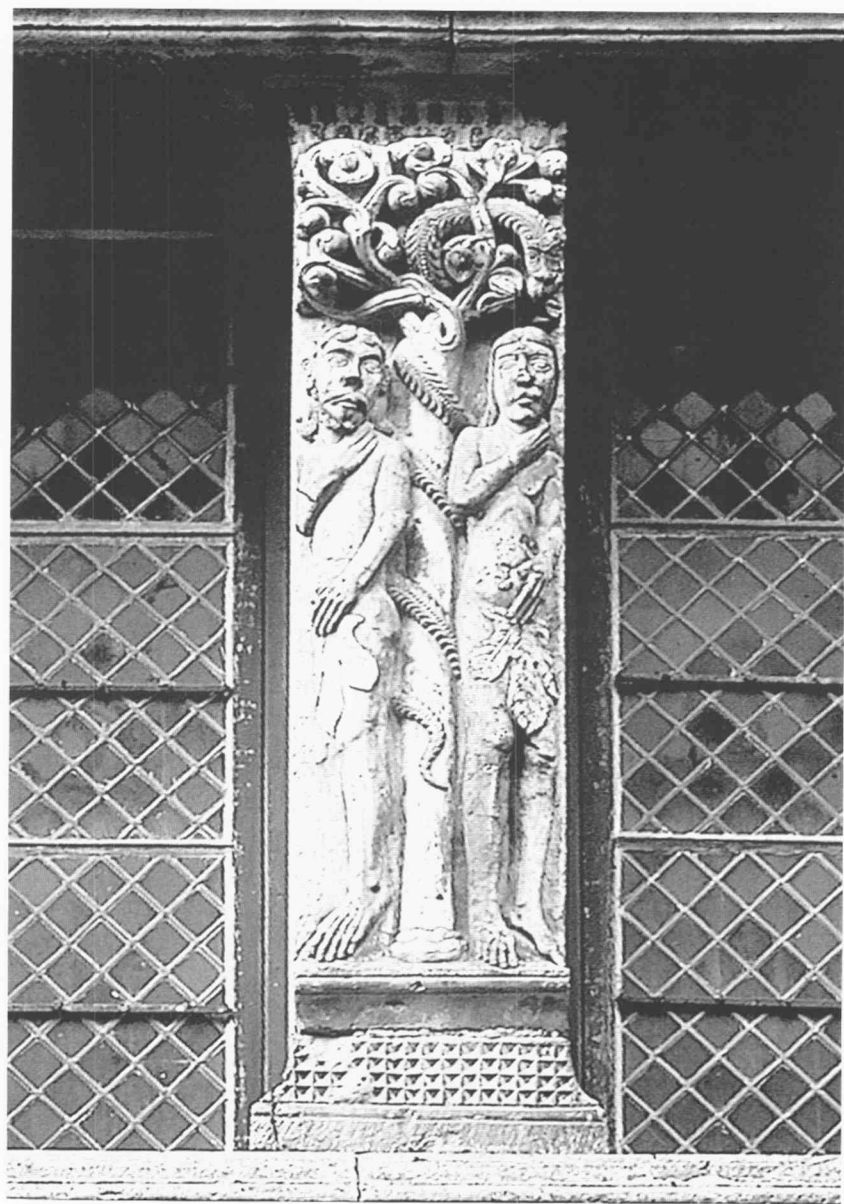
Le personnage majestueux du pilier gauche est l'empereur Justinien, le législateur. Il indique en présentant le « code du droit »<sup>(11)</sup> que dans cette salle éclairée par la claire-voie, sont jugés les crimes, délits et « péchés » symbolisés par le groupe Adam et Eve et les sculptures des Chapiteaux. Là était rendue la justice que seuls exerçaient, au XIII<sup>e</sup> siècle, les vicomtes. Cette salle conserve sa fonction de « salle de justice », même après la fin des vicomtes au XIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle

(11) Le livre ouvert présenté par l'empereur Justinien comporte, couvrant les deux pages, une inscription peinte invisible à l'œil nu récemment déchiffrée par M. Léon Pressouyre, professeur à la Sorbonne et ainsi composée : « IMPERATORIAM MAIESTATEM NON SOLUM ARMIS DECORATAM SED ETIAM LEGIBUS OPORTET ESSE ARMATAM UT UTRUMQUE... » (il convient que la majesté impériale soit non seulement parée de la force des armes mais aussi armée de la force des lois).

Tout le décor des chapiteaux figurés des colonnes jumelles de la galerie participe du même esprit moralisateur. On y voit représenté les vices, et le



(10) Marcel Durliat : le haut Languedoc roman, ouvrage cité.



Maison romane, galerie du premier étage : Adam et Eve



Maison romane, galerie du premier étage : L'empereur Justinien

combat contre les vices, dans ces monstres, hommes ou bêtes qui s'affrontent, s'invectivent, se déchirent.

Une partie seulement des chapiteaux sont historiés. Les autres portent un décor floral exécuté avec la même perfection. Les auteurs de ces sculptures sont restés anonymes mais les spécialistes y reconnaissent la main des artistes incomparables qui ont fait fleurir l'art roman depuis Moissac jusqu'à Saint-Gilles du Gard.

(12)  
 Ces plats,  
 dénommés  
 « **bacini** »  
 par les céra-  
 mologues  
 proviennent  
 vraisemblable-  
 ment des  
 ateliers de  
 Malaga.

Un élément tout à fait insolite du décor a complètement disparu : en parcourant des yeux l'ensemble de la façade et de la base de la tour, on comptera quatorze alvéoles circulaires creusés dans la pierre. Dans chacun de ces alvéoles était serti un plat de céramique émaillée<sup>(12)</sup> dont le musée conserve un exemplaire reconstitué partiellement avec des débris recueillis par Viollet le Duc. L'inscription en écriture arabe qui figure sur le marli confirme l'influence hispano-mauresque déjà marquée par les arcs trilobés et outrepassés des fenêtres de la tour.

On ne manquera pas d'entrer au musée (s'il est ouvert) pour voir ce plat, pièce unique s'il en est. Cette visite permettra en outre, de découvrir des détails intéressants de l'architecture intérieure : dans la grande salle, contre le mur du fond, ce court pilier aux coquilles Saint-Jacques, d'où divergent deux demi-arcades sans fonction apparente ; dans la salle de la tournelle, c'est le mur principal divisé en deux arcatures, légèrement brisées, par une colonne centrale.

En quittant l'ancien Hôtel de Ville, on embrassera du regard l'ensemble de la façade. On reconnaîtra aisément les apports dus à la restauration de 1846 à la teinte plus claire de la pierre : doublage des arcs de la tour, contreforts, éléments de fenêtres de la tour ; assises de piliers des arcades, corniche de toit et bien sûr, tout le campanile. On essaiera aussi d'imaginer cette façade au XII<sup>e</sup> siècle, par un matin lumineux, quand le soleil faisait vibrer les teintes vives de toutes les sculptures peintes et irisait les quatorze plats de faïence de reflets bruns et mauves. Peut-être alors penserons-nous que nos ancêtres du Moyen-Age avaient bien mauvais goût... !



UNE DES COUPES EN FAÏENCE DE SYRIE  
 QUI, AU XII<sup>e</sup> SIECLE  
 DÉCORAIENT LA FAÇADE DE L'HOTEL DE VILLE DE  
 SAINT-ANTONIN  
*reconstituée d'après un fragment de l'original  
 recueillie sur place par Viollet-le-Duc.*

Plat de céramique émaillé qui ornait la facade de la maison romane

**18** Il subsiste peu de chose des maisons romanes qui devaient encadrer cette place-carrefour peuplée de bourgeois et de riches marchands. Nous sommes ici dans le quartier haut de la ville – la gache de Foït – resté très longtemps actif malgré le déclin économique. Il a de ce fait subi les transformations successives qu'imposent les changements de modes.

A remarquer, cependant, à droite de la maison romane, une importante façade romane du XII<sup>e</sup>, qui porte les stigmates des remaniements successifs qu'elle a subis. Elle est animée par une série de modillons romans qui, deux par deux, marquent la base des fenêtres remaniées en présentant un éloquent bestiaire agressif. Les arcades du rez-de-chaussée, disparates, trahissent des interventions anarchiques cependant qu'un anachronique balcon du XIX<sup>e</sup> écrase une jolie porte à accolade.

En face de la maison romane, un ensemble majestueux du XIII<sup>e</sup> évoque certaines maisons de Cordes. Mais la belle ordonnance a été rompue par le remaniement des ouvertures et la pose d'un balcon comme l'exigeait la mode au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Seules, d'élégantes arcades ont été préservées au rez-de-chaussée.

**19** En haut de la place, on prendra la rue de la Porte Rodanèze (Porta Rodanesa). La plupart des maisons qui la bordent ont conservé des témoins de leur splendeur passée : grand appareil des façades de pierre taillée, arcades et fenêtres géminées à oculus losangé, croisées à meneaux, cordons moulurés et anneaux-crochets à fleur de lys. (Ces anneaux-crochets, fréquents dans le Midi, sont toujours fixés de part et d'autre des baies, au point de départ des arcs des fenêtres géminées. Ils servaient de support aux barres de bois auxquelles étaient suspendus les tapis et draps fleuris qui décoraient les façades les jours de grandes fêtes ou pour la réception de quelque haut et puissant personnage).

Sur la droite, débouchent deux impasses qui donnaient accès aux maisons adossées au rempart. La seconde de ces impasses dessert une ancienne demeure de notable du XV<sup>e</sup> avec ses élégantes arcades moulurées, ses croisées à meneaux et la sobre porte d'entrée qui donne sur un escalier à vis logé dans la tourelle en avant-corps.



Façade XII<sup>e</sup> remaniée XV<sup>e</sup> - rue Guilhem Peyre





Travail à bœufs

Prendre, en face de cette impasse, la rue de la Bride pour découvrir, après un coude à droite, un autre à gauche, une toute petite place. Remarquer sur la gauche un « trabalh » (travail) à ferrer les bœufs. Cet appareil assez bien conservé, permettait de soulever et d'immobiliser les bœufs pour les ferrer (les pattes arrière de ces animaux ne se plient pas comme celles des chevaux). Une gouache montre un bœuf pendant l'opération de ferrage. Suivre ensuite la rue jusqu'à la place des Cordeliers, du nom du couvent installé là, à l'entrée de la ville, à la porte Rodanèze où aboutissait le chemin de Rodez, capitale du Rouergue. De l'autre côté de la route établie sur l'ancien fossé, une croix de pierre du XVIII<sup>e</sup>. (On avait alors rétabli, devant chacune des cinq portes, les croix abattues pendant les guerres de religion). Depuis cette croix, on peut voir la très haute façade en gros moellons de pierre de la troisième maison, à gauche. C'est une authentique portion de l'ancien rempart avec, sous le toit, les échancrures de créneaux. L'épaisseur de la muraille bien mise en évidence par les embrasures des baies percées au XVIII<sup>e</sup>, est de 1,80 m !

20 On redescendra la rue de la Porte Rodanèze pour traverser la place de la Halle et s'engager dans la rue Guilhem Peyre dite aussi del Cossolat ou de l'Horloge. Elle a perdu tout son lustre. C'était la voie noble qui conduisait « del Cossolat al Mostièr » et que parcouraient, en grande pompe, les Consuls, nouvellement élus, allant recevoir la bénédiction ou le fastueux cortège de la procession del Verai Cors de Dieu (la Fête-Dieu).

Du haut de la rue, on peut examiner la façade arrière de l'ancien Hôtel de Ville presque entièrement reconstruite par Viollet le Duc mais où reste visible, à gauche et à mi-hauteur, une demi-arcade : c'était l'entrée originelle de la grande salle que l'on atteignait par un escalier droit. Le jardinet occupe l'emplacement de l'ancien « poids public » c'est-à-dire la Halle aux Grains.

Nombreux sont les vestiges intéressants dans cette rue. A droite, la Caserne des Anglais heureusement restaurée par la municipalité, avec son arc en plein cintre<sup>(13)</sup> actuellement fermé par un vitrage.

(13) La très belle porte d'époque, en noyer, qui fermait cette entrée a été déposée en 1976 et est exposée à la mairie.

Plus bas, à gauche, une élégante porte à accolade avec écusson portant en relief les monogrammes du Christ et de la Vierge entrelacés. Cette porte s'inscrit dans une noble façade romane au très bel appareil de pierre taillée qui a perdu ses fenêtres géminées mais a conservé intact le rez-de-chaussée où deux petites baies largement ébrasées encadrent une large arcade. Cette disposition robuste et équilibrée se rencontre plusieurs fois dans notre ville.

À droite de la rue, une façade du XV<sup>e</sup>, heureusement restaurée dans toutes ses parties et, en face, un appui de fenêtre décoré d'une scène qui pourrait illustrer une fable : Le Lapin et le Renard ! Au haut de la même maison, une galerie de combles en bois.

**21** La façade de la maison qui se présente maintenant et semble barrer la rue, est remarquable par sa coloration très foncée : la pierre claire exposée à l'est s'est recouverte, au fil des ans, d'une patine qui en assure la protection et qu'il faut conserver en évitant tout sablage.

Elle est remarquable surtout parce qu'on peut y lire plusieurs siècles d'architecture : le XIII<sup>e</sup> par une arcade et les amorces des fenêtres géminées que le XV<sup>e</sup> a remplacées par les croisées à meneaux encore en place ; le XV<sup>e</sup> encore pour la porte et l'escalier à vis très large ; le XVI<sup>e</sup> avec la galerie en brique des combles ; le XIX<sup>e</sup> enfin pour cette arcade sans grâce qui a détruit celle du XII<sup>e</sup>...

**22** La rue aboutit à la rue Cayssac que l'on va suivre vers la droite sur vingt mètres après avoir remarqué, sur chacune des façades de la maison d'angle, deux modillons romans réemployés. On tourne à droite pour prendre la Carriera de Boneta Rescosta ainsi nommée parce qu'elle suit le cours souterrain du canal amenant l'eau de la Bonnette à l'ancien moulin de l'abbaye. Après une double chicane, on découvrira : un curieux couloir aérien qui par-dessus la rue, fait communiquer deux maisons, puis les façades postérieures des maisons observées dans la rue Guilhem Peyre. Une fenêtre géminée garde encore sa colonnette. Par ces hautes fenêtres, les habitants avaient une vue incomparable sur les toits de la ville et la vallée jusqu'aux falaises de Bone.

Au bout de la rue, tourner à gauche puis tout de suite à droite. On pénètre dans un espace découvert créé à partir de 1976 par le dégagement progressif des ruines de nombreuses masures. Ainsi s'est formée une place intérieure ensoleillée, calme, protégée des automobiles. Au coin nord-ouest, sous un encorbellement, entre les maisons, le canal de Bonnette reparaît à l'air libre.

Au milieu de cet espace, au nord, l'ancienne place Mazerac, minuscule, au fond de laquelle s'ouvre le passage couvert Mazerac.

**23** Par ce passage, ou plutôt ce tunnel, ouvert en son milieu vers le ciel, on atteint la rue Droite, l'une des « Grand'Rues » de la vieille ville. (Toutes les anciennes agglomérations de quelque importance ont leur Rue Droite). On s'étonnera du manque de concordance entre le nom et le tracé de la rue, plutôt sinueux. C'est que, en l'occurrence, Droite – en occitan Drecha – ne voulait pas dire rectiligne mais directe. C'était la grande rue conduisant directement de la porte principale, celle de la Condamine, à la place principale, celle du Consulat.

Au débouché dans la rue Droite, à notre gauche, se présente une très belle façade du XIII<sup>e</sup> où s'est inscrite, comme sur celle de la rue Guilhem Peyre, l'histoire de l'architecture dans notre ville du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup>, depuis la fenêtre géminée à arcs brisés jusqu'aux fenêtres à petits carreaux. On observera combien la belle porte début XVI<sup>e</sup> s'encastre mal dans l'espace qu'occupait celle du XIII<sup>e</sup> dont il a fallu rogner la lucarne d'imposte. On peut se demander si cette porte à accolade n'a pas été placée là en réemploi...

Une solution de continuité existe entre cette maison et les deux maisons voisines : c'est un espace étroit, bien visible, qui servait à la fois de coupe-feu en cas d'incendie et de passage aux conduits maçonnés qui permettaient l'évacuation des latrines de chaque étage vers les égouts. Le très important réseau d'égouts du XII<sup>e</sup> siècle existe toujours et les deux canaux qui traversent la ville en étaient les collecteurs.

Remonter la rue. A l'angle de la rue du Four Neuf, deux têtes, grossièrement taillées, paraissent s'écarter en jaillissant de l'arête de la maison dite du « Repentir » par opposition à la maison dite de « l'Amour » que nous

(14)  
angle  
aux  
deux  
visages

trouverons plus loin. Cependant cette maison du « Repentir » était déjà désignée dans les compoix du XIV<sup>e</sup> siècle sous l'appellation de « canton de las doas caras »<sup>(14)</sup>. elle existait donc bien avant la maison dite de « l'amour ».

Plus haut, à droite, une imposante bâtisse dont la corniche de pierre, les persiennes et la porte d'entrée indiquent une reconstruction vers 1830, sur les bases d'une maison romane. La niche d'angle attend toujours sa statue. Même style et même époque pour la maison formant l'autre angle de rue.

**26** Et voici la rue de la Pelisserie (Pelissaria). C'est la plus large et la plus droite de nos rues, celle qu'habitaient les maîtres-tanneurs, marchands de peaux et aussi les notaires, les avocats. Toutes les façades originelles ont été remaniées ou reconstruites. La série d'arcades de la seconde maison de gauche permet d'imaginer l'aspect de cette rue au XIII<sup>e</sup> siècle : une véritable galerie marchande. Un examen attentif de chaque façade fera découvrir des détails intéressants : la porte aux fortes moulures de la maison ci-dessus est de 1719 comme l'indique la date gravée sur une arcade ; deux gargouilles gothiques jaillissent de la façade opposée, à un niveau tout à fait insolite, encadrant les restes de fenêtres géminées à décor floral ; des anneaux-crochets subsistent ici et là ; des croisées aux meneaux brisés crient leur abandon et la date an XIII à la clé d'une arcade aux lignes molles annonce le style fin XVIII<sup>e</sup> début XIX<sup>e</sup>.

Les vestiges disparaissent quand on approche du bout de la rue où la banalité des constructions d'époque moderne a remplacé l'imposante architecture à bossages de la Porte du Pré. C'était le passage le plus fréquenté qui donnait accès, passé le pont-levis et la barbacane, à l'esplanade du grand orme, lieu de promenade, d'assemblées. C'est là, que la jeunesse venait danser le dimanche au son du hautbois (amboèsa), que s'ébattaient les enfants et les pourceaux et les volailles ; c'est là aussi qu'était, le cas échéant, dressé le gibet (en occitan « las forcas »), à l'emplacement de la croix de fer érigée sur un piédestal baroque.



Maison de l'Amour, rue droite - détail (xv<sup>e</sup>)

(15) Les moines Capucins arrivés dans les fourgons de l'armée de Louis XIII s'étaient installés dans la ville dès le lendemain du siège de 1622. Ils avaient pour mission de ramener les protestants dans le giron de l'église catholique apostolique et romaine.

A gauche, une large avenue rectiligne descend vers la Bonnette. Elle suit la crête de la contrescarpe cependant que la dépression qui règne le long des maisons de gauche marque l'ancien fossé. Suivons cette avenue jusqu'à la première rue à gauche, la rue Rive-Valat. Avant de la prendre, considérer la longue bâtisse, de style classique, qui borde l'avenue : c'est l'ancien couvent des Capucins construit à partir de 1657<sup>(15)</sup>.

**25** La rue Rive-Valat, comme son nom l'indique, suit la rive du canal que nous avons déjà rencontré place Mazerac. Ce canal, ses petits ponts, les façades des maisons, composent un ensemble harmonieux. A l'extrémité de la rue, le canal s'enfonce sous les maisons : au sol, des plaques de fer signalent les vannes de répartition des eaux du canal supérieur vers le canal inférieur que nous allons bientôt rencontrer.

A l'angle droit de la rue, la maison dite de « l'Amour ». Cette appellation date seulement de 1923 et ne saurait donc prêter à interprétation trop facile. Cette année-là, l'arcade avait été vendue à un antiquaire parisien ; son classement comme monument historique décidé en un temps record, l'a sauvée in extremis. La maison a été reconstruite et on a conservé cette baie au cintre surbaissé remarquable par la sculpture en haut-relief de sa clé : deux têtes, un homme jeune et une jeune femme (peut-être l'enseigne d'un établissement de bains), au regard tendre et expressif, unissent leurs lèvres en un chaste baiser. Forme et position des visages, coiffures et cheveux, tout est délicat, précis, fini, dans le détail. On y relève quelques restes des peintures d'origine : noir de fumée et ocre rouge.

Après la maison de l'Amour, la place des Capucins, initialement place de la République, ouverte en l'an III sur le parterre du couvent devenu Bien National. En cherchant un peu, autour de la place, on pourra découvrir un écusson-enseigne de tailleur de pierre et des dates gravées sur des linteaux. L'une est assez énigmatique :

LAN 5  
D L R

se lit : l'an cinq de la République soit fin 1796 ou 1797. L'autre, 1807 date bien ces molles arcades à trois centres qui, à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup>, ont été substituées aux fières arcades médiévales.

**26** La rue du Pont des Vierges (de las Rièjas), rectiligne, orientée nord-sud, est la seule vraie transversale de notre ville. Elle séparait les gaches bourgeoises de Foït et de Roquescalièra de la gache de Bodaurat essentiellement populaire. Pas de façades à grand appareil ici mais, sur la gauche, une jolie porte à accolade porte un bel écusson-enseigne de charpentier ; l'ensemble est taillé avec élégance dans un grès blond et fin.

**27** Prendre à droite la rue du Bessarel. Elle conserve, malgré quelques démolitions, les caractères d'une modeste rue d'autrefois : arcades basses de pierre grise, petites fenêtres ébrasées vers l'extérieur pour capter le maximum de lumière, colombages de pisé ou de briques avec encorbellements, galeries de combles en bois.

La rue débouchait sur la petite place-carrefour du Bessarel avant l'inondation de 1930. Cette année-là, les 2 et 3 mars, l'eau atteignit les combles des maisons, obligeant les habitants surpris et désemparés à se réfugier sur les toits. Les ravages causés par les eaux s'ajoutant aux dégâts consécutifs à l'état d'abandon de beaucoup de maisons ont justifié le curetage systématique de ce quartier insalubre. On a alors créé ce vaste espace irrégulier, béant encore comme une plaie, que forment les places actuelles du Bessarel et de la Condamine.

Là vivait le petit peuple des cloutiers et des tanneurs. Les nombreuses tanneries artisanales étaient alimentées, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, par les dérivations du canal de Bonnette, déjà rencontré, et par le canal inférieur, qui coule devant nous, au long duquel se trouvaient les plus importantes.



La façade des ateliers qui bordaient la rive droite était soutenue par de robustes piliers de pierre formant galerie couverte à l'abri de laquelle des peaux étaient écharnées et lavées. On les tannait dans les cuves de pierre ou de brique établies dans les rez-de-chaussée cependant que les étages, aux parois à claire-voie, servaient d'entrepôts et de séchoirs.

Suivons l'allée qui borde le canal sur sa rive droite – seul vestige de la longue galerie détruite – pour découvrir à son extrémité, une de ces tanneries avec sa colonnade et ses cuves de brique, seul exemplaire conservé par la municipalité.

**29** Retournons sur nos pas pour prendre la rue pavée du Moulin du Bessarel. Le moulin se présente, à gauche, avec son aire de pierre à sécher le blé transformée en jardinet, avec ses meules encore en place visibles par l'œil de bœuf de la porte, avec son réservoir qu'alimente le canal inférieur.

En face du réservoir, une ancienne tannerie dont les fermetures à claire-voie du séchoir ont été bien conservées.

Au carrefour, on retrouve la rue Droite. A droite subsistent, scellés au mur, le coffret et la gaine de la corde d'un ancien réverbère.

En suivant la rue vers la gauche, on va découvrir une façade à double encorbellement au colombage garni de moellons de tuf calcaire bien appareillé ; ses croisées ont des meneaux de bois. Plus bas, reste encore debout une façade à grand appareil dont la porte à accolade s'orne d'un écusson au monogramme du Christ. Plus loin encore, une haute maison au comble largement ouvert au midi, avec une arcade surbaissée et encore, une porte à accolade. Toutes ces maisons ont été construites ou remaniées dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle : notre ville a donc connu une période de prospérité entre la fin de la guerre de Cent Ans et le début des Guerres de Religion.

Devant la maison précédente, la petite place Raimon Jordan est, elle aussi, le résultat du curetage de maisons ruinées. Cette placette est dominée par une haute façade présentant les éléments caractéristiques du début

du XVI<sup>e</sup> siècle : larges arcades surbaissées finement moulurées, large porte d'entrée au linteau droit aux angles arrondis et surmonté d'une accolade. Les meneaux des croisées ont été détruits. Cette maison a été reconstruite en 1967-1969 et la façade, qui donnait sur la rue Droite, entièrement démontée, a été réédifiée sur la place...

En continuant dans la rue Droite, on remarquera deux ouvertures de boutiques à arc brisé, puis on rencontrera, au coin de la ruelle des Estaffets, une maison du XIII<sup>e</sup> dont la construction est pleine de hardiesse : les amples arcades d'angle du rez-de-chaussée réduisent au minimum la base d'appui de l'édifice. Sur la façade, trois modillons romans utilisés en réemploi comme corbeaux de support d'auvent.

**30** La rue Droite conduit à l'ancien pont de La Condamine construit en 1745, élargi au XIX<sup>e</sup> à deux reprises. Il marque l'emplacement de la porte de La Condamine, entrée fortifiée avec pont-levis et barbacane, démolie lors de la construction du pont. C'est à cette porte que se présentaient les voyageurs de Montauban et du bas pays.

Passé le pont, nous entrons en Quercy ! La place gazonnée du Pradel est l'ancien Pré de la Condamine vendu à la ville par les chanoines en 1701.

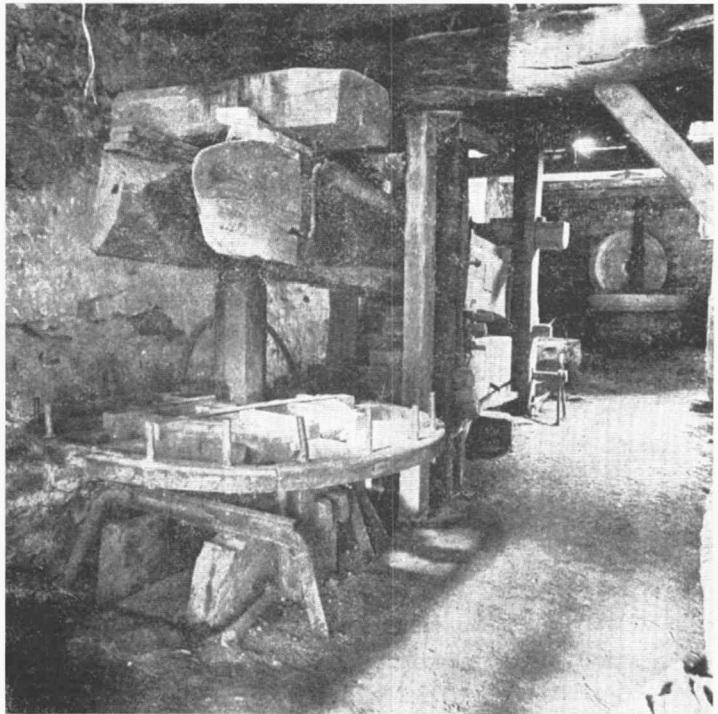
En amont, deux autres ponts franchissent la Bonnette, le premier construit en 1905, le second au-delà, beaucoup plus ancien : c'est le pont des Estaffets au tablier très étroit, à pile unique et à double avant-bec, qui permettait de contourner la ville par le nord alors que le boulevard n'était pas encore ouvert.

**31** Après quelques pas vers le sud, prenons la petite rue d'En Cassé pour rentrer dans la ville : elle était, comme celle, détruite, qui lui était parallèle, peuplée de cloutiers. Après avoir franchi le canal sur un ponceau et longé le lavoir, toujours utilisé, on tourne à droite puis à gauche pour remonter la rue de l'Hospitalet (du nom d'une annexe de l'Hôpital Majeur).

(16) Le « montoir » est une grosse pierre ou billot de bois pour aider les cavaliers à monter à cheval

A gauche, une porte à accolade, partiellement murée, présente un écusson-enseigne de maître tailleur de pierre avec l'équerre et le « taillant », ce lourd marteau à pointe et tranchant dentelé. Plus loin, ce linteau d'une entrée modeste conserve la mémoire de l'inondation du 14 décembre 1906 et, à gauche du seuil, une pierre dressée qui servait de montoir (16).

Au carrefour, on retrouve la rue du Pont des Vierges : au centre du carrefour on notera la présence d'une copie d'un ancien réverbère avec sa chaîne et, fixée au mur, la gaine de la corde permettant de lever ou d'abaisser la lanterne. A quelques pas, la façade en torchis du Moulin à huile de noix (en occitan « truèlh »), visible seulement à l'occasion de visites organisées.



Pressoir et moulin à huile de noix. (place du Bessarel)

**32** L'étroite rue du Timplé conduit à la place du même nom, ce nom qui, depuis des années, suscite des controverses.

Et d'abord, est-ce Timplé comme l'assure encore la prononciation locale occitane ou Temple comme l'ont écrit les scribes dans les documents ? S'agit-il de l'emplacement d'un Temple protestant ou de la place des Templiers – la commanderie de Lacapelle Livron avait des possessions dans notre ville.

Les partisans de la première hypothèse s'appuient sur l'étude des actes notariés du XVII<sup>e</sup> siècle. Les protestants, encore nombreux, privés de leur lieu de culte, achètent, en 1645, deux maisons contiguës situés à l'angle de la rue Cayssac et des Grandes Boucheries actuelles et les transforment en un Temple. Les Génovéfains trouvent ce Temple trop près de l'église catholique. S'ensuit un long procès qui aboutit à la démolition du Temple en 1685 après la révocation de l'Edit de Nantes.

Les tenants de la seconde hypothèse font valoir que le nom de la place figure dans les textes depuis 1461, date à laquelle la religion protestante n'existait pas encore.

Faute d'éléments pour choisir l'un ou l'autre historique, nous vous présentons les deux.

**33** Une haute maison à la façade à grand appareil marque la fin de la rue Cayssac. A l'angle de la rue des Grandes Boucheries était installée, au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Ecurie Royale pour les chevaux des régiments en quartier dans la ville. Le bâtiment existe encore avec les anneaux d'attache de part et d'autre de la porte. Attenants étaient les abattoirs dont deux arceaux murés marquent les ouvertures : un canal de Bonnette passe sous le bâtiment.

**34** En suivant la rue des Grandes Boucheries, on remarquera : au pied du mur de l'Ecurie Royale, deux tambours de fortes colonnes provenant des ruines de la Collégiale ; à gauche une ouverture de boutique fin XVIII<sup>e</sup> avec son « taulier » ; une porte du XVI<sup>e</sup> encadrée de baguettes entrecroisées dans

un renforcement ; une fort jolie arcade plein cintre au bas d'une maison d'angle à façade de torchis ; deux belles arcades brisées au rez-de-chaussée d'une maison du XIII<sup>e</sup> : ce sont les anciennes boucheries communales.

Enfin la Maison dite du ROY. Laissée dans un complet abandon pendant de longues années, sa façade avait subi les pires agressions : arcades et fenêtres murées, mutilées et pour certaines totalement détruites. Sa restauration lui a rendu sa splendeur première ; elle nous permet d'imaginer l'aspect de notre ville à son âge d'or.

Au rez-de-chaussée, cinq arcades brisées avec cordon et moulures ; à l'étage, les cinq fenêtres géminées correspondantes affirment le triomphe de l'arc gothique : chapiteaux et oculus circulaires finement sculptés, montants latéraux ornés de têtes juvéniles ou de motifs floraux, cordons de pierre en forte saillie, profondément moulurés. Tout cela compose un ensemble léger, aéré.

Le second étage trahit l'indécision des responsables de la restauration. La colonne monolithe qui soutient le toit, au milieu de la façade, et dont le chapiteau s'orne de figures juvéniles, est incontestablement contemporaine des fenêtres géminées. Cela prouverait que le second étage était, à l'origine, largement ouvert. Dans ce cas, la restauration de la partie gauche, avec balcon et balustrade, serait parfaitement orthodoxe (en admettant que la maison ait eu deux étages à l'origine, ce que rien ne prouve).

(17) I.H.S. :  
abréviation  
du latin  
« Iesus  
hominum  
salvator »  
(Jésus  
sauveur  
des  
hommes)

**35** Revenons de quelques pas en arrière et, tournant le dos à la Maison du Roy, pénétrons dans la rue de la Treille (la Trelha) dominée par une énorme maison à colombages. Au haut d'un escalier, sur le linteau de la porte, le traditionnel monogramme I.H.S.<sup>(17)</sup> est sculpté de façon originale... Sur le montant gauche de la porte de la rue, la marque de la date de l'inondation (1906) n'a pu être gravée que par un professionnel de la taille de pierre.

**36** Revenons à la place de la Jogaria, la place de la Juiverie, sans doute quartier des changeurs à l'époque de la prospérité de l'abbaye. Le nom s'est maintenu malgré l'expulsion des Juifs du royaume en 1394.

Un aller et retour dans la rue de l'Église (autrefois Saint-Angel) nous permettra de découvrir sur le côté gauche un ensemble du début du XVI<sup>e</sup> formé de trois fenêtres à meneaux, celle du milieu plus petite. Les intempéries ont rongé cette pierre ocre trop tendre, effaçant peu à peu, un très riche décor sculpté. À côté, une fenêtre Renaissance donc presque de la même époque, est, par contre, restée intacte : elle est taillée dans la pierre du pays. Plus loin, sur le linteau d'une porte début du XX<sup>e</sup> siècle, un grand modillon roman. Il représente Sainte Marguerite, protectrice des parturientes, patronne des sage-femmes. Sainte Marguerite sort tête en bas de la gueule du Dragon infernal qui la rejette après l'avoir avalée : symbolique, à la fois, de la légende de la sainte et de l'accouchement

Au retour, on remarquera, de l'autre côté de la rue, la juxtaposition des arcades brisées aujourd'hui murées ou mutilées. Ainsi aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, au plus fort d'une prospérité jamais retrouvée, les rues principales de Saint-Antonin, bordées d'arcades, constituaient de véritables galeries marchandes.

**37** La rue de l'Hôpital Majeur va nous ramener au point de départ de notre promenade. Elle longe l'arrière de l'ancien hospice reconstruit en 1833 et désaffecté en 1978 pour y loger la Poste et le Foyer communal. Là était l'Hôpital Majeur.

À l'extrémité de la rue, s'élevait le « Moulin des Claustres » ou moulin des Chanoines, sur l'emplacement duquel fut édifiée, vers 1900, une usine de machines agricoles aujourd'hui abandonnée.

En ce point, à la sortie de l'ancien moulin<sup>(18)</sup>, les eaux mêlées des deux canaux qui ont traversé la ville au long des siècles, retournent à la Bonnette après le pont du Redic, déformation populaire de Réduit, la forteresse dont il a été parlé. Ce pont marque l'emplacement des Portes Merveilles qui donnaient accès à l'abbaye bénédictine de Saint-Antonin en Rouergue.

(18) On peut voir, à travers la grille, la turbine rouillée de l'ancienne usine.

Au terme de cette longue promenade, nous invitons le touriste à se rendre au haut de la falaise d'Anglars, pour jouir d'un incomparable point de vue. Alors il comprendra mieux, voyant le site, la genèse et la topographie de notre cité...

# Sites et monuments classés

## A. Monuments historiques

- Ancien Hôtel de ville (1846) (Maison Romane)
- Arcade de la maison de l'amour (1923)
- Maison Fonsagrives-Muratet (1989)
- Moulin à huile de noix (1988)
- Dans l'église de Saint-Antonin :
  - Ciboire en argent doré
  - Ciboire argent et bronze argenté
  - Ciboire argent, poinçon Louis III Samson, Toulouse
- Dans l'église de Servanac :
  - Calice et patène argent, le calice avec poinçon Louis II Samson
- Au musée municipal de l'ancien Hôtel de ville :
  - Plat (fragments) en faïence, 1<sup>ère</sup> moitié du XII<sup>e</sup> siècle, provenant de la façade de l'édifice.
  - Chapiteau « Adam et Eve », début du XII<sup>e</sup> siècle.

## B. Monuments inscrits à l'inventaire supplémentaire des M.H.

- Croix de la Halle (1926)
- Façade de la Maison de l'Ave Maria (1926)
- Maison Lérís : Porte de la Cour Intérieure (1926)
- Façade de la Maison dite du Roy, rue des Grandes Boucheries (1925)
- Maison dite « Caserne des Anglais » (1978)

## C. Sites inscrits :

- Site de l'ancien monastère des Génovéfains (1942)
- Rue Guilhem Peyré (1942)
- Maisons situées place de la Halle de part et d'autre de l'ancien Hôtel de Ville (1942)
- Ensemble formé par la Promenade des Moines et les jardins de l'ancienne Ecole Notre-Dame (1942)
- Site des anciennes Tanneries (1942)
- Rochers d'Anglars et les abords (1943)
- Partie du chemin des fours à chaux comprise entre la Condamine et la Maladrerie d'Orbaneste (1943)
- Allée de l'ancienne Gare, sol et platanes plus les six (?) platanes situés à proximité, en bordure du CD 19 (1943)
- Gouffre de la Gourgue et ses abords (1944)
- Ensemble de l'ancienne ville compris dans l'enceinte des remparts, limité aux boulevards actuels, à l'Aveyron et à la Bonnette (1959)
- Abri sous roche de Fontalès (1970).



# Les grandes lignes de l'histoire de Saint-Antonin

d'après Jean DONAT † (1866-1944)

## Son origine

**A**NCIENNEMENT, ce lieu de Noble-Val est désigné dans certaines bulles pontificales, sous le nom, facile à justifier, de « Condat » <sup>(1)</sup>. Il doit son appellation actuelle au Saint qui, selon la tradition, vint évangéliser cette partie du Rouergue. Venu en apôtre de la doctrine chrétienne, Antonin fit rapidement dans ce vallon de nombreux prosélytes. Cette première tâche accomplie, il songea à porter dans le pays même où il était né, à Pamiers, les bienfaits de sa parole ardente. Les supplications des habitants de Noble-Val ne purent parvenir à fléchir sa résolution ; il partit donc, leur promettant de revenir un jour.

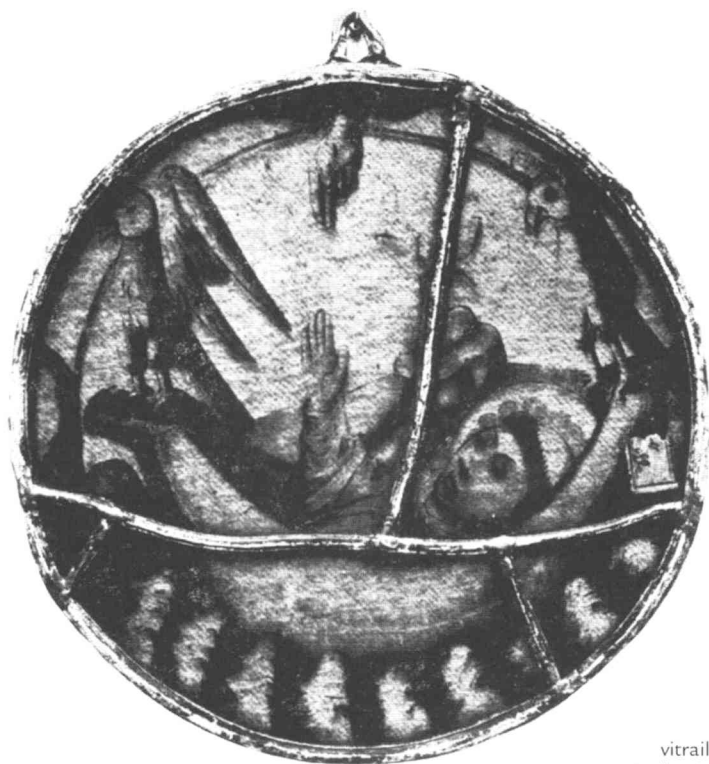
A Pamiers, il reçut le martyre ; ses restes jetés dans l'Ariège, furent recueillis par des anges et placés sur une barque qui, guidée par des aigles blancs, descendit l'Ariège et la Garonne, puis remonta le Tarn et l'Aveyron, et vint s'arrêter au point où cette dernière rivière conflue avec la Bonnette. Le Saint avait tenu sa promesse. Recueillis par le gouverneur Festus, ces reliques furent enfermées dans une riche châsse, pour laquelle fut construite une église. Autour de cette église, s'édifia en 763 une abbaye, sur le sol même où s'élèvent aujourd'hui l'école maternelle et le presbytère.

Le sujet de cette légende se trouve reproduit sur les murs de la chapelle Saint-Antonin du cloître des Jacobins de Toulouse, récemment restaurée <sup>(2)</sup>.

---

(1) Le nom de « Condat » (ou Condé) s'explique par ce fait que ce mot désigne d'ordinaire un lieu situé au confluent de deux cours d'eau (ici l'Aveyron et la Bonnette).

(2) Le quai de Tounis, à Toulouse, tirerait son nom de l'escale qu'y fit la barque légendaire.



vitrail d'oculus  
(collection privée)

## La période féodale

L'existence de l'Abbaye de Saint-Antonin se trouve affirmée non seulement par d'authentiques textes, mais encore par les pierres ramenées au jour, dont quelques-unes (fûts de colonnes, chapiteaux romans) peuvent encore se voir, heureusement disposées devant le presbytère ou la maison de retraite ou à la mairie.

Elle bénéficia au IX<sup>e</sup> siècle des largesses de Pépin d'Aquitaine, qui lui affecta le monastère de Saint-Théodard d'où plus tard devait sortir Montauban. Le roi Robert le Pieux la visita.

Une collégiale y fut fondée. Ses prieurs eurent droit à l'anneau et à la crosse, et l'un d'eux, Pierre Textoris, natif de Saint-Antonin, devint abbé de Saint-Sernin de Toulouse, professeur à son Université et cardinal. Il répandit ses libéralités sur Saint-Antonin et y fonda au IX<sup>e</sup> siècle un hôpital qui porta son nom.

Dans ces belles vallées, autour de la Collégiale, se développa une agglomération plus importante que la cité primitive et sur laquelle régna une dynastie de vicomtes, lieutenants du Comte de Toulouse. C'est seulement en 1083 qu'on rencontre pour la première fois dans les documents le nom des vicomtes de Saint-Antonin. Leur règne, éphémère, ne dure pas un siècle et demi.

Dans cette liste qui en a été dressée, un seul nom mérite vraiment d'être retenu : celui de Raimon Jordan, qui naquit à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, troubadour, il composa des pièces lyriques, dans lesquelles il célèbre les grâces et les charmes d'Adélaïde de Penne<sup>(3)</sup>, dont le château aux ruines encore émouvantes, s'élevait dans une position audacieuse, à quelques lieues plus loin, sur un majestueux rocher dominant l'Aveyron.

Uc de Saint-Cyr nous a laissé de lui un court fragment de biographie d'où nous détachons le passage : « Raimon Jordan fut vicomte de Saint-Antonin, riche bourg de Quercy ; il était avenant, généreux, bon chevalier. Il était aussi troubadour et galant... ».

Pendant une expédition, le bruit se répandit de la mort du vicomte. La belle Adélaïde en ressentit une telle douleur qu'elle serait passée à la religion des patarins, dont les doctrines étaient alors fort en honneur dans nos régions.

Il faut croire que ces vicomtes ne furent pas longtemps riches et puissants. Se ruinèrent-ils à la Croisade à laquelle l'un d'eux, Archambaud, participa aux côtés de son suzerain, Raymond de Saint-Gilles ? Leurs ressources se trouvant sévèrement amoindries, furent-ils tenus en échec, à cette époque d'émancipa-

---

(3) Voir la « chanson » en appendice.

**O** aliam homine de sanie antioy  
an hoc no mobilis communit  
et quicquid de patre. Sed quic  
de patrimonio no tantu. alioquo  
caso fecit lausant se la una  
part no fa. aliam tenent. ma  
de lai tenent solamur per rimb  
lausantur. se de explet cion.

**O** ubi mar  
vna non aliens est  
quar uol fit la antioia  
dispositio tedi apillar son pa  
re oia mar fit a. o sion a ap  
lic. alia de sol pnt prepau p  
rims.

**O** part aiso et estabit en  
lanilla de sanie antoni  
que negat hom que aia  
mor hom de lanilla non cur  
en lanilla per oia. se de ficia  
in dequr n dicit oia. e. se

**O** ficia. et alia deil patens vel  
mer oio autent ne pvenit  
urgencia qual que lan pcedit  
que non fosse reingit al fencia  
in aliter onquna gual. empr  
ne ab que la cula fit ciana cer  
fencia dicitur cor obiant  
collo.

**O** et antioi estabit que  
negat hom que crenat  
home pnt de lanilla de  
sanie antioy non inre en lanil  
la perit n per fencia n per  
fencia in per aia oia se no  
ofia ab que oia notinat tel  
patens de pnt. e se ofia que  
in patens de pnt. oio antioy  
lo pognitio pnt tel colidit te  
isimbe.

**O** habit et en lanilla de  
sanie antoni. que exle pnt

tion communale, par les bourgeois de la ville qui, vers 1144, obtint une charte de coutumes et eut ses consuls ? En 1197, Yzarn et Frotard, vicomtes, durent vendre aux habitants, moyennant 1300 sols caorcens, un pré, vaste et bel enclos aux portes de la ville, qui porta depuis le nom de « Pré de la Ville ».

## La croisade des Albigeois

A ce moment, les doctrines des cathares étaient en pleine vogue dans notre Midi. Sujets des Comtes de Toulouse, les habitants de Saint-Antonin accueillirent avec faveur les idées auxquelles n'avaient pas tardé d'aller la sympathie et la bienveillance de Raymond VI.

Aux menaces de l'évêque d'Albi, Pierre de Bérans, lieutenant de Montfort, et au cours de la Croisade albigeoise le gouverneur de Saint-Antonin, Adhémar Jordan, répondit fièrement en 1212 : « Que le Comte Montfort sache bien que jamais les bourdonniers ne viendront à bout de prendre mon château ». Inutile bravade.

L'armée de Simon, raconte le moine de Vaux de Cernay, vint aussitôt planter son camp devant la ville. Assaillie par les habitants, elle les repousse dans la place et « à peine le temps de cuire un œuf », dit le témoin Guilhem de Tudèla, devenu plus tard chanoine de la Collégiale de Saint-Antonin et auteur de la fameuse **Chanson de la Croisade**, la ville est conquise. Disons en passant que la première partie de ce récit exact et assez précis commencé à Montauban, continué à Bruniquel, fut terminé à Saint-Antonin.

Le moine de Vaux de Cernay et Guilhem de Tudèla se trouvent d'accord pour rapporter qu'une trentaine de bourgeois furent mis à mort. Les habitants, réfugiés au monastère, furent dépouillés et restèrent nus, ainsi que les clercs, les ribauds et les valets. Dans la ville livrée au pillage, rien ne fut épargné, ni le clergé ni le monastère.

Le vicomte Pons et plusieurs autres furent emprisonnés à Carcassonne. Cette prise de Saint-Antonin se place en 1212.

## L'affranchissement communal

Le Midi vaincu, Guy de Montfort, frère de Simon, fit hommage au roi de France des conquêtes dont il avait reçu une part dans laquelle entraient Saint-Antonin.

En 1227, Saint Louis, ayant pris la ville sous sa protection, eut la sagesse de confirmer ses coutumes, lui donnant l'assurance qu'elle ne serait jamais mise hors de sa main ni de celle de ses successeurs. Plus tard, Charles V, Louis XI, Henri IV renouvelleront la même promesse.

Les droits de la communauté furent, par la suite inscrits dans de beaux cartulaires en parchemin. Il en existe deux, dont l'un, qui a eu quelques feuillets arrachés, présente un beau texte roman en écriture gothique avec majuscules et rubriques rouges et bleues. Ces coutumes restèrent chères à la communauté. Elle les défendit jalousement et, jusqu'à la veille de la Révolution, elle s'attacha avec une rude énergie à obtenir de la royauté le respect de ses franchises.

Chaque sénéchal, en prenant possession de ses fonctions, devait prêter serment, sur les textes sacrés, de respecter les droits de la communauté ; et en cas de résistance ou même de négligence, les consuls savaient l'y contraindre par les voies de droit ; de même, ils n'hésitaient pas à engager des procès, dans lesquels ils obtenaient fréquemment gain de cause, lorsque le représentant du pouvoir royal tentait d'empiéter sur leurs prérogatives.

La ville posséda, à côté des consuls, un conseil de ville, les prud'hommes, ainsi qu'un cadre de véritables fonctionnaires municipaux. Elle se créa des ressources en affermant à des particuliers les boucheries communales qu'elle réglementa, fixant le prix des viandes, comme elle afferma et réglementa les fours et les boulangeries : parfois elle taxa le vin, surveilla même les auberges pour la perception du droit dit du « soquet ». Il exista au XV<sup>e</sup> siècle un impôt particulier qu'elle percevait directement, la « quista » ; il se composait des deux éléments suivants : une sorte de centime additionnel sur la taille, et un impôt sur

le cheptel bovin, ovin et porcin de chaque particulier. En outre, elle surveillait attentivement les marchés, frappant d'amendes les vendeurs de marchandises de mauvaise qualité et proscrivant l'entrée des produits (tel le vin) qui eussent pu concurrencer les siens.

Les vicomtes n'avaient plus rien à faire là. Leur fin fut assez misérable. Le dernier des vicomtes : Yzarn, dut vendre à son neveu Ratier, de Caussade, les biens qui lui restaient. Il lui fut alloué cinquante sols caorcens, tous les ans, pour s'acheter des chemises et des chausses.

Un autre, Bernard Hugues, avait cédé, en 1249, à Saint Louis, tous les droits sur la ville et le château de Bone, moyennant une rente annuelle de cinq cents livres tournois.

## Prospérité du XIII<sup>e</sup> siècle

Passé sous la tutelle royale, Saint-Antonin jouit d'une tranquillité qui assura un bel essor économique. Ses deux principales industries furent celles des draps et des cuirs. Elle eut sa rue de la « Pélisserie » et des tanneries, dont nous avons déjà signalé l'existence au Bessarel, sous Philippe le Bel. Elle commerçait à ce moment avec l'étranger. Il existe, en effet, un jugement du XIII<sup>e</sup> siècle du Parlement de Paris condamnant la ville de Gênes à indemniser les marchands de draps de notre ville dont les marchandises avaient été pillées dans la rivière de Gênes.

Un règlement de 1289, renouvelé au XIV<sup>e</sup> siècle, fixa les conditions de fabrication des draps de Saint-Antonin. Acte curieux, de nature à démontrer ce que furent la probité et la conscience professionnelle, en ce Moyen-Age trop souvent méconnu. Pour cette raison, ce document nous paraît mériter tout au moins une brève analyse. Les draps fabriqués à Saint-Antonin, y est-il dit, seront de « bonne et suffisante laine ». Les dimensions en étaient rigoureusement fixées. Il était défendu de tisser la nuit à la lumière. Les commerçants devaient s'assurer que les fils achetés à des étrangers étaient aussi de bonne laine et les draps dans lesquels ils entraient devaient être

marqués de quatre fils rouges tissés en longueur. Les tisserands travaillant pour des particuliers étaient tenus de leur rendre les résidus non utilisés.

Pour assurer à la fabrication des draps locaux une véritable marque d'origine, il était prescrit que tous les draps tissés hors de la ville, mais apportés pour y être foulonnés ou apprêtés, s'ils atteignaient à la mesure des draps locaux, seraient marqués de deux fils jaunes en long par les peseurs. Ils ne seraient pas scellés de la marque publique.

Enfin, les tisserands devaient prêter serment devant les « gardes de la draperie » de tisser « bien et loyalement ».

Les foulonniers étaient tenus de contrôler aussi les draps qui leur étaient apportés ; et, le cas échéant, d'en signaler la malfaçon, sous peine d'être poursuivis pour complicité.

Règlements et statuts, copiés sur parchemin, étaient cloués sur un tableau dans la maison commune.

## Les malheurs de la guerre de cent ans

Mais nous sommes à peine au début de la guerre de Cent ans, qui n'épargna pas Saint-Antonin. Durant cette longue épreuve, la ville changea cinq fois de maître : tantôt anglaise, tantôt française. Avant Crécy, elle avait ouvert ses portes aux Anglais. Nous en ignorons la cause et les circonstances. Est-ce pour des raisons de commerce ? N'est-ce pas plutôt par vieille haine de ces Français du Nord qui avaient autrefois apporté la dévastation dans le Midi ? Le fait nous est seulement connu par les lettres royales de rémission accordées en 1350.

Néanmoins, deux ans plus tard, elle se donnera encore aux Anglais, et le chef de la garnison anglaise sera le capitaine gascon Jean de Grailly, ce fameux Captal de Buch, qui, adversaire de Duguesclin, restera toute sa vie au service de l'Angleterre. Il fut assiégé dans Saint-Antonin par Jean d'Armagnac, l'un des serviteurs les plus fidèles du roi de France. Ce siège qui n'est grand, en réalité, que par sa longueur (l'occupation dura deux



ans, mais avec de longues périodes de trêves), ne paraît guère comporter d'exploits extraordinaires, en dehors du pillage qui marqua, selon les habitudes de l'époque, l'entrée en possession de la ville par les soldats du comte d'Armagnac. Durant ce siège, mourut Hugues de Cardailhac, seigneur de Bioule, qui fournissait de canons l'armée de Philippe VI de Valois, sept ans au moins avant Crécy.

Le Captal de Buch conserva toute sa vie un souvenir fidèle de son séjour à Saint-Antonin. A la bataille de Cocherel où il sera vaincu par Duguesclin (1364), apprenant que dans le camp du Roi de France se trouvaient des Gascons comme lui, il lancera en entrant en bataille cette vigoureuse apostrophe : « **Cap de Sent-Anthoni ! Gascons contra Gascons se fretaran !** ».

Le siège était levé en septembre 1354 et Jean le Bon qui avait intérêt à s'attacher une position stratégique de cette importance, accorda aux habitants, l'année suivante, ses lettres de pardon.

Après Poitiers, en dépit des trêves signées, dévastations et pillages continuèrent, œuvre des hordes de soldats sans emploi, des grandes compagnies organisées en bandes administrées qui mettaient à rançon villes et particuliers, usant des pires tortures envers les captifs.

Après le traité de Brétigny (1360), Jean Chandos, au nom du roi d'Angleterre, vint prendre possession du Quercy et du Rouergue. Après Cahors, Figeac et Villefranche, Saint-Antonin dut prêter au nouveau souverain serment de fidélité. Le vicomte de Saint-Sauveur, lieutenant-général du pays pour le roi d'Angleterre, confirme en février 1362, par lettres patentes datées de Villefranche, les privilèges de notre ville.

Mais, peu à peu, la population finit par trouver oppressive l'administration anglaise. Oppressive et insupportable si bien qu'en 1369, elle en appela au Comte d'Armagnac contre les extorsions et « nouveautés indues » exigées par le Prince Noir. Et alors Armagnac prit vis-à-vis d'elle l'engagement, si elle promettait de rester fidèle à Charles V, de la défendre et de la maintenir dans tous ses anciens privilèges. Par lettres patentes de l'année suivante (le texte en existe dans les archives de la ville), le duc

d'Anjou, lieutenant du roi en Languedoc prenait le même engagement que le roi confirmait à son tour.

Les luttes soutenues avaient cruellement éprouvé nos populations, comme en témoigne ce passage des lettres de Charles V : « à l'occasion des guerres et de la mortalité qui régnait dans ce pays, le lieu de Saint-Antonin était si pauvre et dépeuplé que les consuls et les habitants n'avaient pas de quoi se nourrir ni payer les charges... La plus grande partie dudit lieu était abandonnée et les habitants obligés d'aller dans un pays éloigné pour mendier leur vie ».

Passons sur la période qui suivit et le règne particulièrement malheureux de Charles VI, durant lequel les haines de parti engendrèrent d'épouvantables discordes civiles, dont l'aboutissement fut la signature du honteux traité de Troyes qui livrait littéralement la France aux Anglais. La merveilleuse et rapide épopée de Jeanne d'Arc déclenche la débâcle anglaise.

Bien que, durant plus de vingt ans encore, l'ennemi ait, de ci, de là, exercé des razzias à travers notre pays, il était définitivement chassé du sol français en 1455.

La paix revenue, Saint-Antonin put se remettre au travail, relever ses ruines, ranimer son industrie, réveiller son activité économique et son commerce. La prospérité reparut et l'architecture de ses constructions de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle nous apporte le témoignage de cette renaissance.

## Le XVI<sup>e</sup> siècle et les guerres de religion

Mais la vieille cité commerçante et industrielle qui, au XII<sup>e</sup> siècle, avait accueilli avec faveur l'hérésie albigeoise, ne resta pas indifférente aux doctrines de la Réforme. Quand y fut-elle introduite ? En 1561, écrit Théodore de Bèze. Affirmation certainement aventurée, car l'écho des querelles religieuses y avait retenti bien avant cette date. Nous avons, en effet, relevé dans l'intéressant cartulaire dont nous avons déjà parlé, une

curieuse note manuscrite où il est signalé (sans doute avec quelque exagération dans les chiffres) qu'à Paris, « l'an 1533, régnant très chrestien François, premier du nom, fust faicte grande et griefve justice de 250 hommes de la secte de Luther ». 1533 ! c'est-à-dire trois ans avant la publication de l'Institution chrétienne de Calvin.

■ Cette date marque également le moment où la protestation se propageait à Toulouse, où s'agitait Etienne Dolet et où Caturce était brûlé sur la place Saint-Etienne.

Dans cette capitale du Languedoc, la jeunesse estudiantine, attirée par les doctrines nouvelles, était en effervescence. En 1539, des étudiants mirent le feu à une salle de l'Ecole de Droit. Si l'un d'eux fut exécuté, les autres s'enfuirent, et malgré la distance et la difficulté des chemins, ils viennent se réfugier à Saint-Antonin, comme le signale une autre note du même cartulaire : « L'an mil cinq cens XXXIV et le 8<sup>e</sup> de mars, furent brûlées les études à Toulouse... plusieurs écoliers furent fugitifs et passèrent en cette ville ».

Parmi les consuls qui les recueillirent, nous relevons le nom de Pénavayre, famille qui fournira bientôt des chefs aux troupes protestantes.

Ajoutons encore à ces faits une autre note assez plaisante cueillie dans le même document. Elle nous apprend qu'en 1552, des haines vigoureuses divisaient la population de Saint-Antonin. En août de cette année, à l'occasion de la cérémonie du Montement (elle se célébrait le jour de l'Assomption) la foule se rendait sur la place de la Condamine. Or, il arriva que le pont-levis de la porte de ce nom s'effondra sous le poids de la foule... La note souligne que parmi les cent ou six-vingts personnes précipitées de ce fait dans la rivière, il y avait « grandes haines et inimitiés », et, non sans malice, le narrateur ajoute qu'en ce péril commun « ils furent faits amis, car trestous burent ensemble même breuvaige ».

■ Ne peut-on induire du rapprochement de ces diverses circonstances que bien avant l'ouverture des querelles religieuses et même avant l'établissement d'une église protestante, l'hérésie avait pénétré Saint-Antonin ?

Dès 1561, des conflits éclatent ouvertement entre catholiques et protestants. En 1563, Salvat Dupin, au nom des hérétiques, s'est rendu maître de Saint-Antonin et les catholiques durent partir. Ce qu'expliquent les consuls protestants en remontrant au roi qu'il n'y a plus personne « qui veuille y vivre en autre religion ni église que de la religion chrestienne, suyvant la pureté de l'Évangile et réformation d'ycelui ».

A partir de ce moment, cette ville devint une véritable république protestante. Elle le fut de nom et de fait, en dépit de ses protestations répétées de soumission au roi. Le mot est écrit en toutes lettres dans plusieurs délibérations de son conseil, entre autres dans celle du 6 décembre 1562.

En conséquence, elle nomme son gouverneur et affirme son indépendance en refusant d'envoyer des députés aux États du Rouergue.

Voici donc les protestants maîtres de la ville. Ordre est donné aux parents de châtier leurs enfants, s'il leur arrive de « crier, corner et hurler aux huguenaux ». Les habitants sont contraints d'assister au prêche, de pratiquer « la seule religion chrestienne selon la pureté de l'Évangile ».

Défense est faite de baptiser selon le rite catholique. On en arrive enfin à saisir les biens des papistes et à les vendre à l'encan. Toutes infractions aux règles de la morale sont sévèrement réprimées ; les femmes « soupçonnées de paillarder et qui sont mariées sont exhortées de ne continuer plus, à peine de punition exemplaire ». Encourront l'amende et la prison ceux qui chanteront « aucunes chansons mondaines, escandaleuses et contrevenans à l'honneur et gloire de Dieu ».

L'église collégiale et les bâtiments sont brûlés jusques aux fondements, des chanoines sont massacrés. En 1572, sera brûlé le Couvent des Carmes et douze religieux seront tués.

Et durant la longue période de guerres religieuses, il fut créé ici des fonderies de canon et des fabriques de poudre, et aux premières années de ces guerres, l'église fut le dépôt des matières nécessaires à leur fabrication. Plus tard des impôts y furent levés au bénéfice du roi de Navarre.

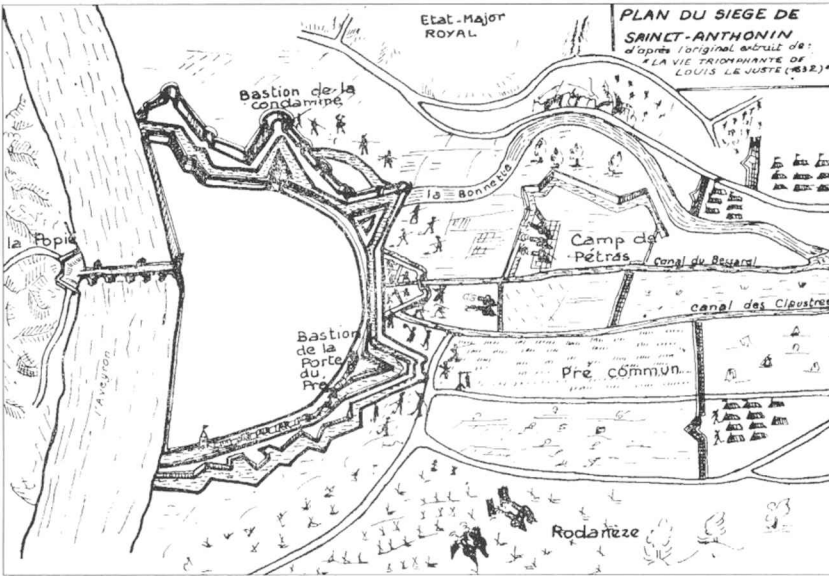
## Le Siège de 1622

A la faveur des clauses politiques de l'Édit de Nantes, les villes protestantes du Midi, s'organisant sous une forme fédérative, tendirent à s'affranchir de l'autorité royale. Pour les y ramener, Louis XIII entreprit une campagne et Luynes assiégea Montauban en 1621. Le renfort de troupes, commandé par Beaufort, gouverneur de Saint-Antonin, contraignit le Connétable à lever le siège. Deux villes refusèrent nettement leur soumission : Montauban et Saint-Antonin, bafouant ainsi l'autorité royale. L'année suivante, Louis XIII, négligeant Montauban trop puissant, après avoir châtié Nègrepelisse coupable d'avoir massacré sa garnison au mépris de la parole donnée, vint sommer Saint-Antonin.

Il dut l'assiéger. Le siège dura une quinzaine de jours, et nous possédons à ce sujet d'assez abondants récits parmi lesquels il convient de citer le **Journal du Siège**, par un habitant de la ville. Le Vassor nous en a laissé une intéressante relation dans son **Histoire de Louis XIII**, et Bari en a laissé un plan assez peu précis, il faut le reconnaître, dans la **Vie triomphante de Louis le Juste**. Le **Mercure français**, Rohan, Bassompierre, Pontis, Puységur et autres, nous apportent dans leurs **Mémoires** d'intéressants renseignements qui viennent compléter utilement ceux de Pierre de Bordeaux, seigneur de la Sablonnière, capitaine exempt et garde du corps de Louis XIII, formant deux volumes manuscrits de la Bibliothèque Nationale que nous avons pu consulter. Tous ces documents témoignent de l'héroïsme remarquable d'une population, où tous, hommes et femmes, rivalisèrent de zèle, de dévouement et de courage pour défendre leur foi et ce qu'ils estimaient être leur indépendance. Il serait trop long d'en relater même les grands épisodes.

Rappelons seulement que Vendôme et Thémines investirent d'abord la place.

Puis, le 13 juin 1622, le prince de Condé, accompagné de Schomberg, de Praslin, de Bassompierre, arriva devant Saint-Antonin. Il tint conseil au lieu de Pech-Dax, d'où la vue domine la ville et la vallée. Et il est fort



curieux de suivre la discussion stratégique à laquelle se livra Bassompierre au sujet du plan d'attaque. Sept pièces de canon ouvrirent le feu sur la ville, qui possédait, comme moyens de défense, tout un système de cornes, de bastions et de retranchements, et pour toute artillerie, deux coulevrines et trois fauconneaux. Le jeune Louis XIII, qui s'était installé à Caylus, ne tarda pas à se transporter à Saint-Antonin. Il exprima au conseil son mécontentement à cause de la lenteur des opérations. Une attaque générale fut ordonnée, dans laquelle l'armée royale perdit 400 hommes... Cependant, la ville ne tarda pas à se rendre à discrétion. Les habitants furent « tenus quittes du pillage, violement des femmes et du brûlement de leur « ville », moyennant le paiement d'une somme de 100 000 francs. Sept bourgeois furent pris comme otages en garantie du paiement. Pour l'exemple, douze citoyens furent condamnés à être pendus. La défaite amena des conversions, et l'auteur du journal lui-même conclut en ces termes son récit : « Le 26 juin 1622, moi, Antoine Aymar, ai fait profession de foi en l'Eglise catholique, apostolique et romaine ».

## La révocation de l'Edit de Nantes

L'Edit de grâce d'Alais marque la fin de la révolte protestante. Richelieu avait fait rentrer les protestants sous la loi commune. Un sentiment de tolérance réciproque et d'équité semble dès lors animer l'administration de Saint-Antonin. Non point cependant que la ville ne continue à poursuivre, avec une extraordinaire ténacité, le maintien de ses privilèges, comme la preuve nous en est fournie par les pièces d'un procès qu'elle engagea à cette époque et soutint durant plus de soixante ans pour la conservation de ses droits de justice.

Cette situation dura jusqu'au jour où Louis XIV résolut de réaliser dans son royaume l'unité totale, même l'unité de foi. Dès 1681, les protestants sont exclus du Conseil politique et du Consulat.

Et toute une série de mesures de coercition, dont nous avons par ailleurs relevé le caractère, furent imposées aux religionnaires. Saint-Antonin connut les dragonnades. Le 22 août 1685, arrivèrent « quatre compagnies, logées chez ceux de la Religion », ce qui, ajoute le scribe qui relate le fait, a amené de nombreuses conversions. Le 18 octobre 1685, l'exercice du culte réformé est proscrit. Deux ans plus tard, le temple est démoli et les matériaux sont mis aux enchères. Les persécutés prennent le chemin de l'exil. Et malgré une surveillance assez rigoureuse, leur exode se poursuit. Les archives de Saint-Antonin possèdent une longue liste, que nous avons publiée, établie en 1720 par enquête de police, des proscrits réfugiés à l'étranger. Il y en avait à Londres, à Genève, à Amsterdam, en Prusse. Plusieurs feront plus tard, dans ce dernier pays, figure de personnalités ; et, pour ne citer qu'un cas, nous rappellerons celui des deux Pénavayre, originaires de Saint-Antonin qui, durant la Guerre de Sept ans, servirent sous les ordres de Frédéric II, dont l'un comme lieutenant-général.

Si la chose était moins triste, il serait piquant d'opposer une à une (ne serait-ce que pour en tirer une leçon de tolérance) les mesures prises contre les protestants par la Monarchie absolue à celles que les protestants avaient prises un siècle auparavant contre les catholiques.

La Révocation de l'Edit de Nantes amena plus de huit cents conversions, obtenues la plupart par la force.

## Le XVIII<sup>e</sup> siècle

Mais, quelles qu'aient été les vicissitudes traversées, les convulsions subies, les contraintes imposées, la vieille cité rouergate avait joui, durant des siècles, d'une véritable autonomie administrative, sous le contrôle du pouvoir public. Elle ne fut vraiment mise aux lisières qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à partir du moment où l'office de maire, devenant une charge royale, ce magistrat fut, de fait, un agent de l'Intendant. Elle le fut davantage encore lorsque, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la royauté faisant flèche de tout bois pour se procurer les ressources financières nécessaires, aliéna au profit d'un fermier les droits mêmes de la ville. Le 23 mars 1767 le bruit se répandit à Saint-Antonin que le roi avait vendu à M. le Comte de Malartic de Montricoux, premier Président de la Cour des Aides de Montauban, son domaine de Saint-Antonin, avec tous ses droits de justice haute, moyenne et basse. Aussitôt le Conseil s'assemble, et après avoir entendu l'énumération des droits de la ville accordés et confirmés depuis Saint Louis par les rois de France, il décide de s'opposer, par toutes voies de justice dont il pourra disposer, à l'exécution de la décision royale. Effectivement, le 11 avril, l'abbé de Malartic, qui agissait au nom de son frère pour entrer en possession de la faveur obtenue, recevait l'opposition – et une opposition vigoureuse – du corps municipal.

Malgré un premier arrêt du Conseil du Roi, la ville maintint ses revendications. Le 24 juin 1770, après que l'avocat Perret eut exposé les droits de la commune, conférés par Saint Louis, confirmés par ses successeurs, et qu'il eut procédé à une minutieuse analyse des actes, le Conseil décida d'engager un procès en règle pour maintenir la ville dans ses droits.

Dès ce moment, la lutte entre dans une période aiguë. Les oppositions pleuvent : procès au sujet des droits de chasse et de pêche ; contestation des droits du comte à nommer les officiers municipaux, attendu,



est-il dit, que les archives de la communauté ne sauraient être aux mains de ses ennemis ; refus formel par les consuls de remettre à M. de Malartic les clefs des archives et les registres des délibérations.

Le 17 mars 1776, le Conseil d'Etat rend enfin son arrêt. La ville conserve le droit de pourvoir aux offices municipaux ; mais le comte reste en possession de tous les autres avantages. Et la délibération municipale du 22 juillet 1787 nous éclaire sur les charges qu'ils représentent pour la cité : droit d'araigne, rentes, censives, albergue, leude olate, etc., etc. En somme, situation humiliée d'une ville qui, depuis le XII<sup>e</sup> siècle, avait joui du privilège enviable de s'administrer elle-même. Et ce n'était point une localité de médiocre importance ! Le volumineux dossier du procès contient un mémoire établissant qu'elle est la plus considérable de l'élection après Villefranche ; que sa juridiction s'étend sur dix paroisses ; qu'elle est dotée d'un chapitre de douze chanoines avec un prieur-mage et douze prébendiers, prêtres séculiers. Elle possède trois couvents : Cordeliers, Capucins et Carmes, un hôpital majeur avec des titres remontant à l'an 800. Son corps municipal est composé d'un maire et de quatre échevins ou consuls ayant droit de chaperon et de robe et chargés en partie de la justice criminelle, assistés d'un conseil.

En parcourant les archives encore abondantes de Saint-Antonin et auxquelles cet exposé forcément succinct ne nous permet que de brèves incursions, un fait arrête l'attention : le souci constant de ses administrateurs d'assurer la prospérité de la cité. En outre, la communauté sut toujours comprendre l'utilité de l'instruction. Depuis le XI<sup>e</sup> siècle, elle avait des écoles.

En 1330, les Carmes y furent appelés et distribuèrent l'enseignement. Et il nous a été possible d'établir du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, la valeur des traitements accordés aux régents et jusqu'au caractère même de l'enseignement donné. L'école officielle y fut selon les époques, tantôt catholique, tantôt protestante. Mais très fréquemment, à côté de cette école officielle, vécut une école libre qui reçut les encouragements et même assez souvent des subsides de la municipalité. Des bourses, au profit d'enfants pauvres,

furent longtemps attribuées à l'école laïque libre. Au lendemain de la Révocation, en 1686, il fut créé une école de filles.

Un exercice littéraire donné aux « Escholiers du Collège royal de Saint-Antonin » en 1779, permet d'affirmer que les Carmes y enseignaient le latin, la grammaire, l'histoire, les éléments de la géographie.

Cette culture classique reçue par la bourgeoisie Saint-Antoninoise explique son goût pour les œuvres de l'esprit. Non seulement médecins, bacheliers et licenciés ès-droits s'y rencontrent assez nombreux, mais ils se groupaient : ils constituèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle, une **Société politique et littéraire** dont nous avons retrouvé et publié les statuts. Elle appartient à ces groupements qui, dans la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, se constituèrent en dehors des salons et des académies provinciales, dans les villes secondaires, vrais laboratoires d'idées où se propagea la pensée philosophique du temps et dont l'influence fut si grande sur la préparation et le développement du mouvement révolutionnaire. M. Daniel Mornet, dans son remarquable ouvrage sur **Les origines intellectuelles de la Révolution**, fait sa part à la Société de Saint-Antonin ; elle est de trois ans plus ancienne que celle de Castres, dont les statuts sont vraisemblablement inspirés de ceux de Saint-Antonin. Le caractère des deux Sociétés, leur composition (40 membres)



La cité fortifiée en 1601 (Arch. mun.)

sont semblables ; l'une et l'autre reçoivent les ouvrages nouveaux, et ici nous trouvons même l'**Encyclopédie** de d'Alembert. Mais si l'une et l'autre s'interdisent des discussions politiques, à lire la pièce de vers dans laquelle un membre de la Société de Saint-Antonin commente les statuts, il semble bien qu'à ce fruit défendu on goûtait assez volontiers.

Le contraste éclate donc, manifeste en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, entre l'immutabilité des institutions politiques, voire une certaine régression qui va jusqu'à l'abolition des vieilles libertés communales, et le mouvement des idées. Aussi, à ce moment, la vie municipale s'éteint. Les rares délibérations enregistrées ne sont plus qu'un impressionnant gémissant, témoignage véridique du relâchement qui sévit partout.

## La Révolution française

Ainsi, se trouvait préparé l'avènement des temps nouveaux, dont l'année 1789 allait marquer la première étape. En lutte de 1767 à 1776 contre le pouvoir royal qui venait de violer les engagements pris durant cinq siècles par les Rois de France concernant le respect des franchises communales, la bourgeoisie de Saint-Antonin se détachait peu à peu de cette royauté dont elle avait maintes fois reçu tant de bienfaits, et à laquelle, en retour, elle s'était montrée fidèlement attachée. Ce détachement se révèle nettement, pour qui sait lire et comprendre, à travers les lignes des délibérations municipales de cette fin de l'ancien Régime.

Cependant, si la Révolution, ici comme ailleurs, amena au milieu de troubles inévitables, des bouleversements importants, elle ne déchaîna pas des violences extrêmes. Peut-être parce que la Révocation de l'Edit de Nantes avait entraîné l'exode, hors de France, d'une partie de la population active, celle qui se livrait généralement au commerce et se montrait le plus accessible aux idées nouvelles ; peut-être encore, parce que cette lutte se poursuivant au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, tantôt sournoise ou apaisée, tantôt renaissante, avait attiédi les ardeurs. Certes, des réactions se manifestèrent. Saint-Antonin eut ses représentants primaires au Collège électoral de

Villefranche-de-Rouergue pour l'élection aux Etats Généraux et y apporta son Cahier de Doléances ; il connut cette sorte d'effroi sporadique, aux causes multiples, connu sous le nom de Grande Peur, qui au son du tocsin, apporta l'alarme à la population et fit accourir sous ses murs des centaines d'habitants des localités voisines, armés de fusils, de faux, de haches et de piques. Saint-Antonin présenta, fin de 1789, par l'intermédiaire de Séquinio, des revendications en vue de se voir attribuer un siège de district dans le département de l'Aveyron, dont il fit partie jusqu'à la création du Tarn-et-Garonne en 1808 ; il eut ses prêtres jureurs et ses prêtres réfractaires officiant dans les caves ; comme tous les centres un peu importants, il posséda sa Société populaire, recevant ses directives du fameux Club des Jacobins ; il fit même une curieuse application du Calendrier Républicain aux actes de l'état civil et la ville prit pour quelques mois en 1793 et 1794 le nom de **Libreval** <sup>(4)</sup>. Mais on doit observer que pendant toute la période révolutionnaire, et même pendant la Terreur, on retrouvera aux postes de maire et d'officiers municipaux les représentants des mêmes familles qui avaient administré la ville sous l'ancien régime : riches bourgeois ou nobles de robe.

Les tentatives du menu peuple d'insuffler l'esprit républicain seront rares et brèves. Le pouvoir restera aux mains de la bourgeoisie conservatrice, responsable en grande partie du déclin que va connaître la Cité, malgré les efforts de deux maires : le chevalier Pomiès et François Pagès.

Nous arrêtons là cette esquisse historique, trop bref aperçu de la riche documentation d'archives qui nous ont fourni la matière de nombreuses études. Nous avons pensé qu'elle permettrait au visiteur, non seulement de comprendre la disposition de la ville, mais encore de saisir nettement le caractère de ce qui reste de ses vieilles constructions.

---

(4) La ville reprendra son nom de Saint-Antonin auquel sera adjoint, en 1953, l'ancien et beau nom de Noble-Val.

# L'archéologie dans le canton de Saint-Antonin-Noble-Val des origines à la conquête romaine

par Bernard Pajot

**M**algré les disparités de leur répartition géographique et de fréquentes lacunes chronologiques, les unes et les autres étant partiellement imputables à l'état d'avancement de la recherche et, de ce fait, susceptibles d'être corrigées par de nouvelles découvertes, il existe de nombreux vestiges d'une occupation humaine, antérieure à l'histoire, dans les limites conventionnelles du canton de Saint-Antonin-Noble-Val.

L'interprétation de ce patrimoine, qui précède par conséquent l'apparition des témoignages écrits, relève exclusivement de la démarche archéologique. Celle-ci repose sur de multiples investigations complémentaires qui impliquent le recours à des disciplines aussi diverses que la géologie, la paléontologie, la palynologie, l'anthracologie, la typologie, les méthodes de datation absolue, etc.

Les plus anciens indices de ce patrimoine, qui remontent à l'Age de la pierre taillée, autrement dit le Paléolithique des préhistoriens, sont à mettre en relation avec les outils sur galets, que livrent à profusion les terrasses, ou berges fossiles, étagées en gradins aux flancs des vallées de la Garonne, du Tarn et de l'Aveyron. Dans le cadre du département, on peut situer les premières manifestations de cette industrie lithique aux alentours de 500 000 ans avant notre ère.

Depuis ces lointaines origines jusqu'à la conquête romaine, qui marque l'entrée dans l'histoire, il s'écoule une immense durée, entrecoupée par les grandes étapes de l'aventure humaine. A la fin des temps glaciaires, le Paléolithique (-500 000 à -9 500), que l'on subdivise en plusieurs phases avec d'inévitables chevauchements, cède la place à une période de transi-

tion illustrée par l'Épipaléolithique (-9 500 à -8 200) et le Mésolithique (-8 200 à -5 800), dont les expériences novatrices préparent les conquêtes du Néolithique (-5 800 à -3 000). Cette profonde mutation, dont l'humanité actuelle est encore tributaire, sera suivie de l'apparition du métal (-3 000 à notre ère), d'abord le cuivre, puis le bronze et enfin le fer. Avec le début de l'Age du bronze, on entre dans la protohistoire, au cours de laquelle les cultures préhistoriques de l'Europe occidentale subsistent sans écriture, alors que les civilisations méditerranéennes en disposent.

Des changements climatiques durables, en relation avec l'extension et le retrait des glaciers, rythment les temps paléolithiques. On distingue au moins quatre glaciations principales qui alternent avec des périodes de réchauffement ou interstades. Totalement dépendant d'une économie naturelle des ressources, l'homme a subi ces variations de forte amplitude, qui ont modifié son environnement, notamment la composition des espèces végétales et animales. Ces fluctuations, qui couvrent la majeure partie du quaternaire, correspondent au Pléistocène des géologues. L'Holocène, qui succède au Pléistocène, se confond habituellement avec le Postglaciaire. Cette période, beaucoup plus courte que la précédente, se caractérise par un adoucissement du climat, une élévation du niveau des mers et une lente reconquête de la forêt sur la steppe.

Parmi les chercheurs disparus, qui ont apporté une contribution notable à la connaissance du passé préhistorique de Saint-Antonin-Noble-Val et de sa région, il convient de citer plus particulièrement Victor Brun (1805-1881), Eugène Trutat (1840-1910) et Paul Darasse (1901-1986). Comme Victor Brun, précurseur de la préhistoire dans le département et directeur du musée d'histoire naturelle de Montauban, Paul Darasse, instituteur natif de Saint-Antonin-Noble-Val, a fouillé l'abri sous roche de Fontalès et plusieurs dolmens. D'origine tarnaise, Eugène Trutat a exploré la grotte du Martinet dans la vallée de la Bonnette, alors qu'il était encore étudiant à l'école de médecine de Toulouse.

## Le Paléolithique

### Le Paléolithique ancien

Dès le Paléolithique ancien, vraisemblablement à partir des terrasses de la basse vallée de l'Aveyron qui se profilent en aval de Bruniquel, la présence de l'homme est attestée par la découverte de quelques outils en quartz. Il s'agit de galets à tranchant rudimentaire, qui s'apparentent typologiquement à la Pebble culture africaine sans en avoir l'immense chronologie (plus de deux millions d'années). L'existence de quelques pièces à taille bifaciale, souvent partielle, permet d'attribuer l'ensemble à un stade plus ou moins avancé de l'Acheuléen (-500 000 à -130 000), qui correspond à la phase terminale du Paléolithique ancien.

L'*Homo sapiens* archaïque, forme évolutive de l'*Homo erectus*, dont il n'est pas toujours aisé de le différencier, est vraisemblablement l'auteur de cet Acheuléen. Comme tous les hommes du Paléolithique, c'est un prédateur qui connaît le feu et vit au détriment de son environnement, dont il exploite les ressources végétales et animales. Une industrie acheuléenne a été signalée notamment sur les communes de Cazals et de Saint-Antonin-Noble-Val. A Cazals des pièces isolées ont été récoltées sur le cône, autour de la ferme du Lac-du-Loup, et dans la vallée, entre 140 et 160 m au-dessus de l'Aveyron. L'existence de galets taillés dans les épandages fluviaux en contrebas du hameau de Brousses, sur la rive gauche de l'Aveyron et la commune de Saint-Antonin-Noble-Val, est plus hypothétique.

Par suite d'un environnement défavorable, il n'y a pas de faune associée à ces découvertes de surface, d'où le grand intérêt de l'igüe des Rameaux à Saint-Antonin-Noble-Val. La découverte de cette cavité, qui s'ouvre à 180 m au-dessus des gorges de l'Aveyron, sur sa rive droite, est consécutive à une désobstruction spéléologique. Cet important gisement paléontologique et paléolithique, dont la stratigraphie est complexe, a révélé dans une galerie sinueuse des éléments de remplissage fossilifères,

épargnés par l'érosion. De nombreuses espèces animales y ont été identifiées, notamment un cervidé (*Euctenoceros mediterraneus*), excellent indicateur biostratigraphique. Ces espèces traduisent une faune tempérée du Pléistocène moyen et, plus précisément, celle connue à la fin de l'interglaciaire Mindel-Riss. Naturellement piégée ou résultant d'une activité des grands carnivores, cette faune est accompagnée d'une centaine d'artéfacts : nucléus, choppers, éclats et fragments de quartz indubitablement taillés ou percutés. Le caractère forfuit ou intentionnel de cette association n'a pas encore été élucidé mais, dans la seconde hypothèse, on peut envisager une fréquentation des lieux par des *Homo sapiens* archaïques en quête de charognes.

### Le Paléolithique moyen

Malgré la relative proximité de sites majeurs contemporains dans le département du Tarn (gisement de la Rouquette à Puycelsi et ateliers de la région du Verdier) les vestiges du Paléolithique moyen (-250 000 à -30 000) sont clairsemés. Ils datent du début de la dernière glaciation (Würm) et impliquent la présence de l'homme de Néandertal, qui vit en petits groupes nomades de chasseurs-cueilleurs à la recherche de leur subsistance. Sur le site de la Rouquette, par exemple, le cheval, le bison, l'auroch et le renne sont les principales espèces dépecées et consommées sur place. La collecte de végétaux comestibles devait cependant entrer pour une part non négligeable dans l'alimentation.

L'outillage conservé sur de modestes stations de surface, notamment sur les communes de Castanet, Cazals, Féneyrols, Laguépie, Parisot et Saint-Antonin-Noble-Val, est exclusivement lithique. Façonné principalement sur des éclats, il est plus diversifié qu'à la période précédente. Le racloir, dont le tranchant est déterminé par une retouche continue, en est l'élément le plus commun. Les outils massifs sont en nette régression et s'allègent lorsqu'ils persistent, notamment les bifaces. Les roches locales, essentiellement le quartz, sont toujours utilisées mais le pourcentage de silex importés de la région de Cordes croît sensiblement.



### Le Paléolithique supérieur

Cette période (-35 000 à -9 500), qui commence alors que la dernière glaciation est en cours et qui s'achève avec elle, voit l'arrivée de l'*Homo sapiens sapiens* en Europe occidentale. C'est encore un prédateur qui s'adonne à la cueillette, à la chasse et à la pêche. Cette pérennité du genre de vie n'empêche pas de remarquables innovations. Sur le plan matériel, on assiste à une extraordinaire diversification de l'outillage lithique et osseux. Son évolution constitue le fondement des principales subdivisions chronologiques et culturelles, représentées dans le canton de Saint-Antonin-Noble-Val par le Périgordien supérieur ou Gravettien (-27 000 à -19 000) et surtout le Magdalénien (-16 000 à -9 500).

En ce qui concerne les industries lithiques, la prépondérance du débitage laminaire sur les éclats permet une meilleure exploitation de la matière première, essentiellement le silex, dont les sources d'approvisionnement se multiplient. L'utilisation systématique de l'os, de l'ivoire et des bois de cervidés donne naissance à des instruments variés : sagaies, harpons, bâtons percés, propulseurs, poinçons, aiguilles, ciseaux, spatules, etc. L'habitat s'organise non seulement dans les abris sous roche et à l'entrée des grottes mais aussi en surface. La construction de huttes et de tentes, dont les fouilles anciennes ont négligé les indices, doit être envisagée. Le souci esthétique se manifeste par le développement de la parure et l'apparition de l'art mobilier. Le soin apporté à l'ensevelissement des défunts, que pratiquait déjà l'homme de Néandertal, et la fréquentation des grottes ornées comme sanctuaires traduisent d'incontestables préoccupations religieuses. Une humanité étroitement apparentée à la nôtre se dessine...

Les vestiges antérieurs au Magdalénien sont peu nombreux. Quelques pointes de la Gravette et des burins de Noailles confirment une occupation gravettienne pour les deux petites grottes du Nid d'Aigle, qui s'ouvrent au sommet d'une falaise abrupte sur la façade de l'éperon de Bone, long promontoire qu'enserme un méandre de l'Aveyron en aval de Saint-Antonin-Noble-Val.

Si le Magdalénien est brillamment attesté dans la vallée de l'Aveyron, d'autres sites proches ou éloignés révèlent sa présence. L'industrie lithique la plus ancienne est issue d'une station de surface de la région de Castanet. On y détecte une forte proportion de burins, essentiellement des dièdres simples ou multiples, des grattoirs souvent sur lames ou éclats retouchés et quelques raclettes. Le reste de l'outillage banal est marqué cependant par la pénurie des lamelles à dos. Compte tenu de cette particularité et si l'on écarte l'éventualité d'un écrémage involontaire lors des ramassages successifs, l'interprétation provisoire de cet ensemble implique un Magdalénien ancien (niveau 0 de F. Bordes ou Badegoulien ancien), bien attesté dans la vallée du Lot. De la grotte du Martinet, à la confluence de la Bonnette et du ruisseau de la Gourgue, on retiendra surtout une belle parure de coquillages et une industrie osseuse relativement abondante du Magdalénien IV avec les restes d'une trentaine de sagaies, un bâton percé incomplet et un fragment de harpon primitif à barbelures peu dégagées.

Dans la vallée de l'Aveyron, sur la commune de Saint-Antonin-Noble-Val, quelques sites mineurs témoignent d'une fréquentation épisodique au Magdalénien supérieur, notamment la grotte de Saleth, vidée anciennement de son remplissage, l'abri de Manjo-Carn dans le cirque de Bone et la grotte de la Vipère en face de Cazals. L'abri sous roche de Fontalès est, en revanche, un des sites majeurs pour la connaissance du Magdalénien dans la région. Il s'ouvre au pied d'une falaise calcaire du Bajocien inférieur, non loin de la rive gauche de l'Aveyron et à 1 km en aval de Saint-Antonin-Noble-Val. Exploré hâtivement au XIX<sup>e</sup> siècle, son étude a été reprise en 1936 et poursuivie, après une interruption lors de la dernière guerre, jusqu'en 1960. Sa richesse exceptionnelle se manifeste par une faune abondante, un outillage lithique et osseux d'excellente facture et de belles gravures sur pierre et sur os.

Les données stratigraphiques montrent une occupation des lieux peut-être dès l'extrême fin du Magdalénien IV et, en tout cas, dès le début du Magdalénien V, qui s'est prolongé jusqu'à un stade avancé du Magdalénien VI. Malgré un environnement défavorable, le site étant

exposé au nord dans une portion de vallée peu ensoleillée, les magdaléniens y ont séjourné fréquemment dans des conditions climatiques particulièrement rigoureuses, comme le confirme une faune abondante, dominée par des espèces arctiques ou arctico-alpines. Le renne vient en tête, suivi du cheval et, dans de moindres proportions, du bouquetin, du cerf élaphe, du chamois et de divers carnivores (renard, loup, ours). L'avifaune est représentée (lagopède alpin, chouette arfang, etc.), de même que l'ichtyofaune (salmonidés) et de divers rongeurs (lièvre variable, lemming, rat d'eau, campagnol des champs).

L'industrie lithique est diversifiée. On décompte 12 000 lames ou lamelles brutes et plus de 5 000 outils. Le pourcentage des burins, surtout dièdres, est élevé. S'y ajoutent de nombreux grattoirs, des perçoirs, des outils composites, etc. L'outillage lamellaire surabondant représente, selon les séries, un tiers et parfois plus des silex retouchés. Il se compose de très nombreuses lamelles à bord abattu, parfois tronquées ou denticulées, auxquelles sont associés quelques géométriques. L'industrie osseuse est variée et bien conservée. Les harpons en bois de renne ou, plus rarement, en os suivent l'évolution classique à une puis deux rangées de barbelures, ce qui n'exclut pas la persistance de types archaïques. Ils sont accompagnés de nombreuses sagaies à double biseau strié ou non. Fléchettes, poinçons, aiguilles, ciseaux et bâtons percés complètent cet outillage. Il convient de signaler aussi un bel assortiment d'éléments de parure (coquilles, dents et fossiles avec trou de suspension, pendeloques et perles diverses). Les gravures animalières, qui saisissent équidés, cervidés, bovinés et caprinés, sont nettement prépondérantes, sans éclipser toutefois les représentations humaines et les figurations abstraites.

## L'Épipaléolithique et le Mésolithique

La fin des temps glaciaires ouvre une période de transition entre l'économie des prédateurs et celle des producteurs. Le réchauffement climatique et une pluviosité accrue influent sur la composition et la répartition des espèces végétales. Une flore tempérée s'installe progressivement. Certaines espèces animales, notamment le cerf et le sanglier, se propagent ; d'autres en revanche s'éteignent, comme le mammouth, ou refluent vers le Grand Nord, comme le renne. L'homme adopte progressivement de nouvelles conduites face à ces changements (-9 500 à -5 800).

Pendant plusieurs siècles, cependant, il continue à bénéficier de l'héritage paléolithique. Cette phase que l'on désigne sous le terme d'Épipaléolithique connaît une prolifération de faciès régionaux, qui conservent les traits essentiels de la période précédente, dont ils sont directement issus. Les activités traditionnelles se diversifient, notamment avec la collecte systématique des mollusques terrestres ou marins suivant les régions. Ce ramassage, qui peut engendrer d'énormes accumulations de coquilles, ne constitue cependant qu'un appoint dans l'alimentation des chasseurs-collecteurs.

Le Mésolithique proprement dit concerne des groupes humains qui ont encore un mode de vie prédateur mais qui utilisent de préférence de minuscules pièces en silex, les microlithes, qui nécessitent une méthode particulière de débitage. Ils pratiquent la collecte de certaines graminées, notamment les ancêtres de nos céréales, et font l'apprentissage de la sédentarité. Ils inventent l'arc et renouvellent la conception des outils, qui peuvent ne plus être d'une seule pièce mais composés d'éléments interchangeables.

On ne connaît pas, pour l'instant, de vestiges susceptibles d'être attribués à l'Épipaléolithique ou au Mésolithique dans le canton de Saint-Antonin-Noble-Val.

## Le Néolithique

Avec le Néolithique (-5 800 à -3 000) débute une ère nouvelle, qui conditionne encore la vie de nos sociétés. Cette mutation fondamentale, qui s'effectue graduellement, aboutit à une transformation radicale de l'emprise de l'homme sur son environnement. On assiste à la domestication progressive d'un certain nombre d'espèces végétales et animales. La culture et l'élevage se substituent ainsi à l'exploitation passive des ressources naturelles. La cueillette, la chasse et la pêche n'apportent plus désormais qu'un complément de nourriture. Le développement de l'agriculture facilite la sédentarisation, l'apparition des premières agglomérations et la multiplication des grands chantiers à caractère collectif. Tout cela entraîne des modifications du milieu naturel, dont les grands équilibres sont perturbés. De nouvelles maladies que l'animal transmet à l'homme se propagent. Les moyens accrus de subsistance encouragent cependant l'essor démographique. De nouvelles techniques, comme le tissage et la poterie, font leur apparition. D'autres, plus anciennes, atteignent leur apogée ; c'est le cas notamment du polissage de la pierre et de l'os ou de la retouche du silex par pression. Si l'intensification des échanges favorise la circulation des matières premières et la divulgation des innovations techniques, elle contribue aussi à la diffusion des idées. C'est ainsi que les mentalités et les croyances évoluent. Les sociétés s'organisent et se hiérarchisent. Leurs ambitions et leurs intérêts divergents sont à l'origine d'un nouveau fléau, la guerre.

Le Néolithique ancien, qui se manifeste dès le VI<sup>e</sup> millénaire dans les régions proches de la Méditerranée, est présentement absent de nos contrées. Le Néolithique moyen, qui se confond localement avec le Chasséen (-4 400 à -3 500), a laissé des vestiges significatifs dans le département : stations de Saint-Genès à Castelferrus, du Verdier à Montauban, de Saint-Coufan à Castelmayran et de Barès à Saint-Michel. Ces stations, qui renferment d'énormes séries lithiques et une abondante céramique, ne sont pas représentées dans les limites de notre

canton, ce qui n'exclut pas toute fréquentation à cette époque, bien au contraire. Installés sur la bordure méridionale du causse d'Anglars, les occupants chasséens de la grotte de la Pyramide (Penne, Tarn), ne pouvaient ignorer les environs de leur habitat ! Celui-ci a livré des poteries caractéristiques, de nombreux silex taillés (grattoirs et flèches), des meules dormantes, des broyeurs, des haches polies et un bel outillage en os avec un hameçon, des aiguilles, des spatules, des lissoirs, des ciseaux, des poinçons, des gaines en bois de cerf, etc. Les restes osseux des espèces animales élevées (bœuf, mouton et chèvre) ou chassées (sanglier, cerf et chevreuil) gisaient autour des foyers.

Il est peu probable qu'il y ait eu une interruption du peuplement au Néolithique final (-3 500 à -3 000) dont un faciès, le Crosien, a été repéré dans les grottes lotoises de la Perte du Cros à Saillac et de Marsa à Beaugard, en bordure septentrionale du canton de Caylus. C'est à cette époque, en effet, qu'apparaissent les premiers dolmens du Quercy, comme celui du Pech de Montgrès à Penne, sur la lisière méridionale de la commune de Cazals.

## Les Ages des métaux

### L'Age du cuivre ou Chalcolithique

L'introduction du cuivre caractérise cette nouvelle étape (-3 000 à -2 300) sans bouleverser le genre de vie des populations concernées, dont l'économie de subsistance reste tributaire des activités agropastorales, complétées par les ressources éventuelles de la pêche et de la chasse. Si un certain nombre d'objets en cuivre ont été importés des régions languedociennes, l'existence d'une métallurgie locale se précise, favorisée par la présence de minerais adéquats dans la faille de Villefranche-de-Rouergue, les gîtes les plus proches étant situés aux environs de Najac (Aveyron) et de Laguépie. Un mortier en grès, un fragment de soufflet et des tessons de poterie avec des enduits métalliques sont les premiers indices de cette

métallurgie dans la vallée de l'Aveyron, sur le site d'Al Claus à Varen. L'Artenacien dont le gisement de référence pour la région est la grotte de Marsa, est la seule culture chalcolithique clairement identifiée à ce jour. Son influence est incontestable dans la partie orientale du département.

L'occupation des cavités est peu fréquente. Des documents d'affinité arténacienne sont à signaler dans la grotte de Bernadou à Cazals (anse nasiforme, micro-vase, hache en cinérite et fragment de poignard à dos poli et retouches en écharpe). Outre les indices d'une activité métallurgique et de nombreux éléments d'une industrie lithique, le site d'Al Claus a révélé des structures d'un habitat de surface (trous de poteaux, foyers et cuvettes-dépotoirs), qui confirment l'existence de huttes en pisé à ossature de bois. Les vestiges d'une occupation diffuse ont été découverts également dans les environs de la ferme du Lac-du-Loup (Cazals), non loin des forêts de la Garrigue et du Brétou. Sans être numériquement important, le matériel recueilli comporte quelques pièces intéressantes, notamment des grattoirs, des flèches et des fragments de haches en pierre polie. La récolte forfuite de silex taillés, principalement des flèches et des grattoirs, suggère de probables occupations contemporaines sur les communes de Féneyrols, Parisot et Saint-Antonin-Noble-Val.

S'il est vrai que les premiers dolmens du Quercy datent du Néolithique final, leur apogée coïncide avec l'Age du cuivre. Sur les 90 dolmens que l'on dénombre actuellement dans le département, 36 sont localisés dans notre canton, répartis sur quatre communes. Saint-Antonin-Noble-Val arrive en tête avec 24 monuments, devant Cazals (9), Féneyrols (2) et Parisot (1). Tous sont implantés sur les formations jurassiques du causse, de préférence dans les zones d'affleurement des calcaires en dalles, habituellement employés pour leur construction. Toutefois, lorsque l'environnement en est dépourvu, les dalles adéquates ont pu être transportées sur des distances considérables, comme c'est le cas pour les dolmens de Filip et de Raune à Saint-Antonin-Noble-Val. Ce sont les plus vieilles constructions en pierre de la région et leur fonction sépulcrale est incontestable. Lorsqu'ils n'ont pas trop souffert des injures du temps et des

hommes, ils comportent toujours deux structures complémentaires : une chambre funéraire mégalithique, à entrée axiale, et un tumulus en pierres sèches, parementé sur les côtés, à caractère monumental et souvent ostentatoire lorsque sa longueur est démesurée, comme c'est le cas pour le tumulus secondaire des dolmens emboîtés du Pech à Saint-Antonin-Noble-Val (23 x 8 m).

Habituellement trois dalles dressées, plantées dans des rigoles de fondation creusées dans le substrat, déterminent le plan rectangulaire de l'unique chambre funéraire. Il y en a deux en longueur, ce sont les montants ou supports, et une en largeur, le chevet ; celle-ci est toujours engagée entre les précédentes. L'entrée pourvue d'une fermeture amovible, dalle ou muret, s'ouvre généralement vers le soleil levant. Elle est fréquemment encombrée de matériaux éboulés alors qu'elle débouchait initialement de plain-pied sur la façade du tumulus. Une autre dalle posée à plat, la table, sert de couverture (dolmens emboîtés du Pech) ; elle est souvent déplacée (La Serre à Féneyrols ; Clauzel et Gabach à Saint-Antonin-Noble-Val) ou détruite. A l'intérieur du caveau, le substrat peut rester apparent ou être recouvert d'un dallage (chambre primaire du Pech). Cette description idéale comporte néanmoins des variantes ; la plus notable concerne l'aménagement des entrées. Généralement l'extrémité antérieure des montants affleure la façade du tumulus sans structure intermédiaire. Il existe cependant quelques accès différenciés, matérialisés par des dalles indépendantes (La Ferme du Frau 3 à Cazals), un retour de la façade parementée du tumulus (La Ferme du Frau 1 à Cazals ; Al Pech 1, Al Pech 2 et Pécoupet à Saint-Antonin-Noble-Val) ou une combinaison des deux (Clauzet 1 à Saint-Antonin-Noble-Val).

De nos jours, le tumulus primitif, qui recouvrait initialement la table, est toujours ruiné et plus ou moins arasé. Il disparaît habituellement sous l'amoncellement de ses matériaux effondrés. L'accroissement de cette formation encaissante, parfois allongée et souvent en calotte sphérique selon la configuration initiale du tumulus, s'atténue avec le temps, lorsque les vestiges en place et leurs éboulis s'équilibrent. Ce sont les fouilles qui



précisent la forme exacte du tumulus. Celle-ci est habituellement rectangulaire (tumulus secondaire du Pech) ou trapezoïdale (La Ferme du Frau 3). Le site du Pech, aujourd'hui restauré, a révélé des dolmens emboîtés. Ces monuments évolutifs, dont on ne connaît qu'un petit nombre d'exemplaires en Quercy, réunissent dans un même ensemble architectural deux chambres contigües, espacées dans le temps, et leur tumulus respectif, le tumulus de la chambre secondaire englobant l'architecture initiale. De tels agrandissements peuvent se justifier par la nécessité de remédier aux insuffisances d'une chambre primitive trop exigüe, saturée ou ruinée. Ils autorisent ainsi le culte des morts en un même lieu et suggèrent que leurs auteurs pouvaient appartenir au même groupe ou à la même famille.

— Connus depuis fort longtemps, la plupart de ces dolmens ont été violés et leur contenu dispersé. Cependant, diverses fouilles, notamment sur la commune de Saint-Antonin-Noble-Val, ont permis de découvrir des lambeaux de couches archéologiques en place (Filip, Pauvarel et Pech de Jouan) et une chambre intacte (dolmen primaire du Pech). L'analyse des mobiliers répertoriés montre l'extrême diversité et la richesse éventuelle du contenu de ces sépultures. On y rencontre des silex taillés, essentiellement des flèches, des poignards, de grandes lames brutes ou retouchées, des éclats et divers outils de la vie quotidienne comme les grattoirs et les racloirs. Une plaquette polie (Clauzet 1) et un possible fragment de hache polie (La Ferme du Frau 5 à Cazals) sont à signaler également. Les éléments de parure, qui évoluent au gré des modes, sont parfois très abondants. Leurs matériaux sont très diversifiés (calcite, stéatite, os, cuivre, lignite, test de coquillages, etc.) ainsi que leurs formes (pendeloques diverses et perles annulaires, discoïdes, cylindriques, en tonnelet, à pointe, à ailettes, etc.). Les objets utilitaires en os sont relativement rares (aiguilles à chas et épingles). On aboutit au même constat pour les objets en cuivre (petites perles annulaires, poignard à soie perforée et tôle foliacée du Pech, boutons-appliques à décor rayonnant et épingle à tête enroulée et tige arquée de La Ferme du Frau 2 à Cazals). La poterie, trop souvent négligée, n'est bien souvent représentée que par quelques débris insignifiants. Les

fouilles récentes démontrent cependant sa relative abondance, notamment à l'extérieur et à l'avant des chambres (Pech). Cette poterie est manifestement indigène, à l'exception de quelques tessons campaniformes intrusifs (Garel à Cazals et Clauzet 1).

Les vestiges anthropologiques ont rarement suscité l'intérêt des chercheurs, obnubilés par la quête du bel objet mobilier. Les observations concernant la disposition des cadavres sont extrêmement ténues. L'exiguïté des caveaux, les bouleversements consécutifs à leur fréquentation répétée, une très longue durée potentielle d'utilisation et les violations postérieures à leur abandon ne simplifient pas la tâche. Ces dolmens sont en effet des sépultures collectives. Ils contiennent habituellement les restes de plusieurs dizaines d'individus et ont pu servir pendant plusieurs générations avec des interruptions et des vidanges. Les corps n'y étaient pas ensevelis mais déposés dans le vide ambiant. L'intrication des os, résultant de leur entassement inéluctable, nécessite, pour son exploration et sa compréhension, une approche minutieuse, rarement mise en œuvre. Quelques fagots d'os longs, qui dénotent un souci de rangement à l'intérieur du caveau, ont été détectés. Aucun squelette complet n'est attribuable à l'Age du cuivre. Beaucoup d'ossements se sont naturellement dilués dans le sol. Les dents cependant sont abondantes. Leur décompte permet d'évaluer le nombre minimum d'individus présents dans la sépulture, qui varie de quelques dizaines à plus d'une centaine. Malgré une mortalité infantile probablement élevée, les enfants de moins de 10 ans ne représentent qu'un faible pourcentage de l'ensemble du recrutement funéraire. Ce constat renforce l'hypothèse d'une sélection des défunts admis dans les dolmens, puisqu'apparemment un certain nombre d'enfants morts en bas âge en sont écartés.

### **L'Age du bronze**

On distingue trois phases : le Bronze ancien (-2 300 à -1 700), le Bronze moyen (-1 700 à -1 200) et le Bronze final (-1 200 à -800). Le nouvel alliage qui nécessite l'emploi de l'étain, absent des ressources locales, ne se substitue que progressivement au cuivre. Les rares objets

métalliques, qui marquent le début de cette période, sont importés des régions languedociennes et reproduisent des modèles issus des ateliers de la vallée du Rhône. Par la suite, les influences atlantiques et méditerranéennes seront prépondérantes. Ces apports ne modifient guère le genre de vie des populations autochtones. On observe cependant une évolution de leur culture matérielle, surtout sensibles au niveau des parures et des poteries.

Peu d'indices concernent les habitats. Comme c'est le cas pour les dolmens, la poursuite de la fréquentation des stations de surface évoquées précédemment doit être envisagée à la charnière des Ages du cuivre et du bronze. Quelques documents épars, dont le contexte est imprécis, se rapportent au Bronze final : épingle à tête évasée de la grotte de Bernadou, épée à antennes de Castanet et tessons de la rivière souterraine du Bosc près de Saint-Antonin-Noble-Val. Le seul habitat à éléments structurés est en cours de fouille dans la vallée de l'Aveyron sur le site d'Al Claus où il succède, après une longue interruption, à l'établissement chalcolithique. Recoupé par des occupations postérieures, il est daté du Bronze final IIIb par un mobilier céramique richement décoré.

Les sites funéraires restent notre principale source d'information. Les dolmens sont encore utilisés au Bronze ancien mais de nouvelles parures s'imposent. Les perles et les pendeloques en test de lamellibranches, essentiellement le *cardium*, se multiplient. Elles sont associées à des perles en os, segmentées ou non, des boutons prismatiques à perforation en V et diverses coquilles marines percées d'un trou pour la suspension. L'épingle à cabochons de La Ferme du Frau 4 à Cazals est le seul objet en bronze actuellement recensé. Le squelette en place de Filip dénote une sépulture primaire. Il était en décubitus dorsal, les avant-bras repliés sur la poitrine et les membres inférieurs fléchis.

Si la fréquentation des dolmens persiste au début de l'Age du bronze, elle s'interrompt ensuite, ce qui n'exclut pas quelques réutilisations ponctuelles, mais la finalité collective de ces tombeaux est alors définitivement oubliée. Avec le Bronze moyen et final, de nouvelles pratiques

funéraires s'installent. On assiste notamment à l'émergence de la sépulture individuelle sous tumulus, pendant que se propage le rite de l'incinération. C'est ainsi que l'on passe progressivement de l'inhumation primaire à la sépulture différée, les deux rites pouvant coexister dans le même espace géographique. La plupart des tumulus que l'on rencontre sur le causse n'ont pas été fouillés et on ignore leur contenu. Quelques-uns cependant ont été éventrés et on mentionne ici ou là des restes d'inhumations ou d'incinérations, attribués de façon abusive à l'Age du fer alors qu'ils peuvent être plus anciens, comme c'est le cas pour l'un des trois tumulus localisés au nord-est de la ferme du Frau à Cazals. La fouille a révélé, à côté d'une structure initiale circulaire, quatre autres structures avec des ossements humains plus ou moins bien conservés. Le mobilier extrêmement pauvre comporte néanmoins deux anneaux de bronze à tige filiforme enroulée, situés respectivement à la tête et au pied de l'un des sujets inhumés. On peut les dater du Bronze moyen.

### L'Age du fer

Au plan départemental, divers indices témoignent d'un passage progressif de l'Age du bronze à l'Age du fer. Cela suppose une continuité du peuplement, du moins dans la vallée de l'Aveyron (nécropole du Camp d'Alba à Réalville). C'est donc par un phénomène d'acculturation, sans qu'il soit nécessaire de faire appel à des envahisseurs, que certaines populations indigènes se familiarisent avec la nouvelle métallurgie, élément déterminant du premier (-800 à -450) et du second Age du fer (-450 à notre ère).

#### *Le premier Age du fer*

L'habitat du premier Age du fer est encore mal connu. Proche de notre canton, le site tarnais de Pech Egos a révélé, pour le début de cette période, des sols d'habitat avec de nombreuses fosses et cuvettes. Toujours sur la commune de Penne et face à Cazals, l'existence de huttes aménagées sur le glacis de la rive gauche de l'Aveyron à Vayrevignes reste à démontrer.

La nécropole de La Ferme du Frau à Cazals est, en revanche, une excellente illustration des sépultures sous tumulus de la fin du premier Age du fer. Située sur les plateaux calcaires qui dominent la rive droite de l'Aveyron, elle réunit sur deux hectares environ 65 tumulus à incinération, disséminés sur le versant méridional d'une petite butte calcaire et répartis en deux ensembles séparés par une bande de terrain dénudé, vierge apparemment de toute sépulture. A l'intérieur de ces ensembles, on distingue des îlots cohérents avec un tumulus central et des tumulus satellites. Ces îlots traduisent une occupation rationnelle du terrain et reflètent probablement une organisation sociale fondée sur la famille au sens large du terme. Une communauté paysanne sédentaire, dont les activités agricoles et surtout pastorales n'excluent pas l'éventualité d'une exploitation des minerais de fer localement abondants, est à l'origine de cette nécropole. Les dépôts funéraires sont rangés sur un sol préalablement décapé et enfouis sous une couche de terre surmontée d'un tumulus en pierres sèches, parementé et arrondi. Lorsqu'il y a plusieurs sépultures dans le même tumulus, celles-ci sont individualisées par des structures en cercle ou en arc de cercle et on peut en déterminer l'ordre de succession vu que leur multiplication, généralement limitée à trois unités, s'effectue par adossement ou inclusion.

Ce sont des sépultures à incinération. Celle-ci se déroule à l'extérieur des tumulus et les cendres sont rapportées. Des os brûlés, des résidus charbonneux, des nodules d'argile rubéfiée et des débris de métal calciné, amalgamés ou non, attestent une crémation toujours intense. La quantité des os conservés varie considérablement d'une sépulture à l'autre, mais elle est toujours modeste. La composition des mobiliers est la seule base de discrimination des sexes. Sur ce point, il est manifeste que des adultes des deux sexes ont été incinérés. Les sépultures susceptibles d'être attribuées à des enfants sont en revanche plus rares. Quelques os brûlés, soigneusement triés, peuvent être introduits dans une urne, dissimulés par un couvercle en céramique ou, très exceptionnellement, par une dalle calcaire, mais cette pratique n'est pas systématique. Les os restants sont souvent dispersés au

sol. En l'absence d'urne, cette dernière solution prévaut. Les objets métalliques peuvent être brûlés en partie ou en totalité avec le cadavre. Ceux que l'on épargne sont disposés avec la céramique à côté des cendres du défunt mais leur bris volontaire est fréquent. Il est d'usage enfin de mettre dans les tombes des offrandes alimentaires symboliques, comme des dents de divers animaux (bœuf, cheval et ovi-caprinés), ou plus substantielles sous forme de quartiers de viande, voire d'un animal entier (cheval du tumulus I).

Les dépôts funéraires livrent essentiellement de la céramique et parfois des objets métalliques. La céramique est un élément constant, qu'il s'agisse de tessons épars ou de vases reconstituables. Exécutée à la main, elle utilise des argiles locales. La production est homogène et les formes variées, mais l'ornementation est rare. On rencontre cependant des décors par grattage, des impressions, des incisions et des cannelures. Quelques vases tournés d'importation méditerranéenne sont à signaler. Le mobilier métallique est surtout en bronze et plus rarement en fer. On distingue des armes, en particulier des épées à antennes et un poignard engagé dans un fourreau en tôle de bronze ; des éléments de parure, essentiellement des torques, des bracelets et des boucles d'oreille ; des objets utilitaires enfin : couteaux, fibules, agrafes de ceinture et trousse de toilette avec pince et *scalptorium*, ce dernier pouvant être utilisé comme tire-comédon. Il faut énumérer en complément tout un assortiment de menu pacotille : boutons en calotte sphérique et à bélière, éléments de chaînettes, minuscules boutons-appliques et divers anneaux, ouverts ou fermés, dont l'usage reste hypothétique. Parmi les documents non métalliques, certains, comme les fusaioles et les perles d'ambre, ont été déposés intentionnellement dans les tombes ; d'autres en revanche, comme les silex, sont intrusifs.

### *Le second Age du fer*

Peu de vestiges archéologiques de cette période, qui voit l'épanouissement de la culture gauloise, ont été signalés. Souvent dédaignés par le passé, les anciennes fouilles stratifiées les ignorent quasi systématiquement, ils ne sont pas absents pour autant et il suffit de visiter l'éperon de Bone ou certaines cavités de la vallée de la Bonnette pour s'en convaincre

pleinement, mais ils n'ont jamais été correctement exploités. L'étude en cours du site d'Al Claus, mentionné précédemment pour les Ages du cuivre et du bronze, devrait combler en partie ces lacunes. En effet, une des multiples occupations de ce site a pu être datée de la fin du second Age du fer. Il s'agit d'un enclos quadrangulaire d'environ 80 m de côté, dont l'accès n'a pas encore été détecté. La recherche de structures internes contemporaines s'est avérée décevante. L'étude des matériaux de comblement du fossé qui ceinture cet enclos confirme des relations suivies avec le monde méditerranéen, au moins dès le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que concrétisent de nombreux fragments d'amphores italiques et du mobilier campanien. La chute d'*Uxellodunum*, ultime bastion de la résistance cadurque à l'invasion romaine, en l'an 51 avant notre ère, signe la fin de l'indépendance gauloise de notre région, qui entre ainsi dans l'histoire.

## La période romaine

Elle s'étend du début de notre ère à la chute de l'Empire romain d'Occident, progressivement désorganisé par les invasions barbares. Malheureusement peu étudiés, les indices de la colonisation romaine sont assez abondants. La plupart trahissent de modestes habitats ruraux, où l'on recueille à la surface du sol des débris de tuiles à rebord, des tessons de poterie commune, des fragments de céramique sigillée à pâte et à couverte rouges en provenance des ateliers de la Graufesenque (Millau, Aveyron) et de Montans (Tarn), divers menus objets en os, en verre ou en métal, voire des tesselles de mosaïques et quelques pièces de monnaie. Plusieurs de ces établissements ont été recensés au siècle dernier par U. Devals (*Répertoire archéologique du département de Tarn-et-Garonne*, 1872). La fréquence des toponymes en -ac confirme leur relative densité.

D'un laconisme désarmant, les relations anciennes ne sont guère fiables. Des trouvailles numismatiques, de la République romaine au Bas-Empire, sont mentionnées à Cazals, Saint-Antonin-Noble-Val et Varen. La station de l'Auberge du Capucin en aval de Saint-Antonin-Noble-Val a

fait l'objet cependant d'une analyse détaillée, qui décrit deux monnaies de Domitien et Gallien ; des fragments d'amphores vinaires italiques ; des céramiques sigillées des ateliers de la Graufesenque ; des céramiques fines, décorées ou non ; des poteries communes noires et grises ; divers documents en terre cuite, dont un fragment de Vénus ; quelques débris de verre et de petits objets en bronze et en os.

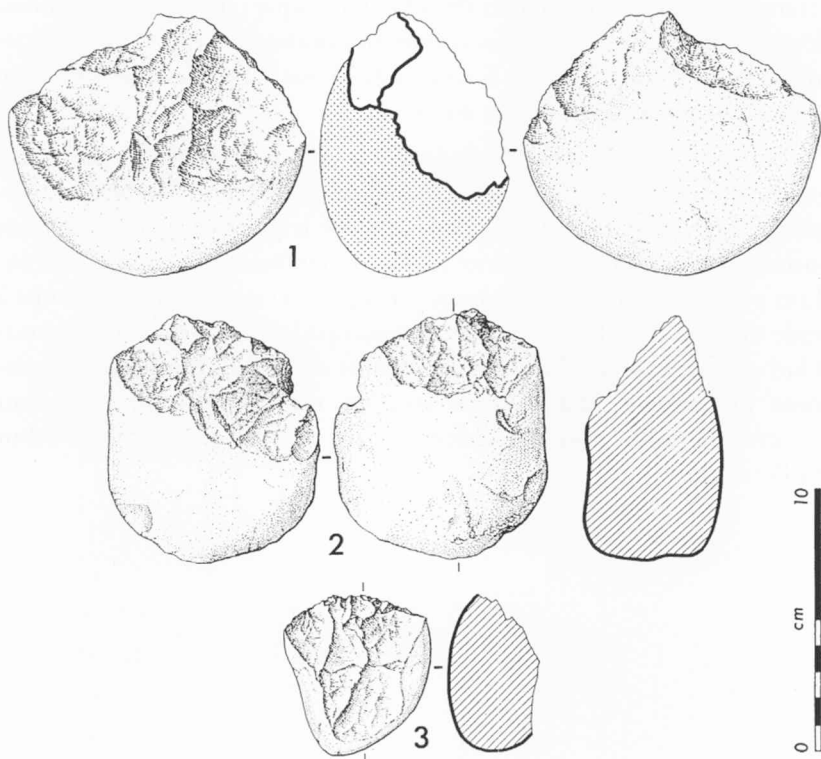
Eventré lors de travaux de drainage, le site de Maillolong, sur la rive gauche de la Bonnette, a révélé les fondations d'un grand bâtiment rectangulaire d'environ 20 m de long sur 10 m de large et les vestiges de deux autres constructions. Le matériel associé, notamment des fragments d'enduits peints, des poteries communes et sigillées et une portion de lampe à huile décorée d'un bélier, traduit une occupation gallo-romaine, aujourd'hui enfouie sous les alluvions. Les fouilles d'Al Claus ont exhumé également un habitat rural antique, avec un mur d'enclos probablement recouvert de tuiles, dont l'abandon est daté de la fin du III<sup>e</sup> ou du début du IV<sup>e</sup> siècle.

---

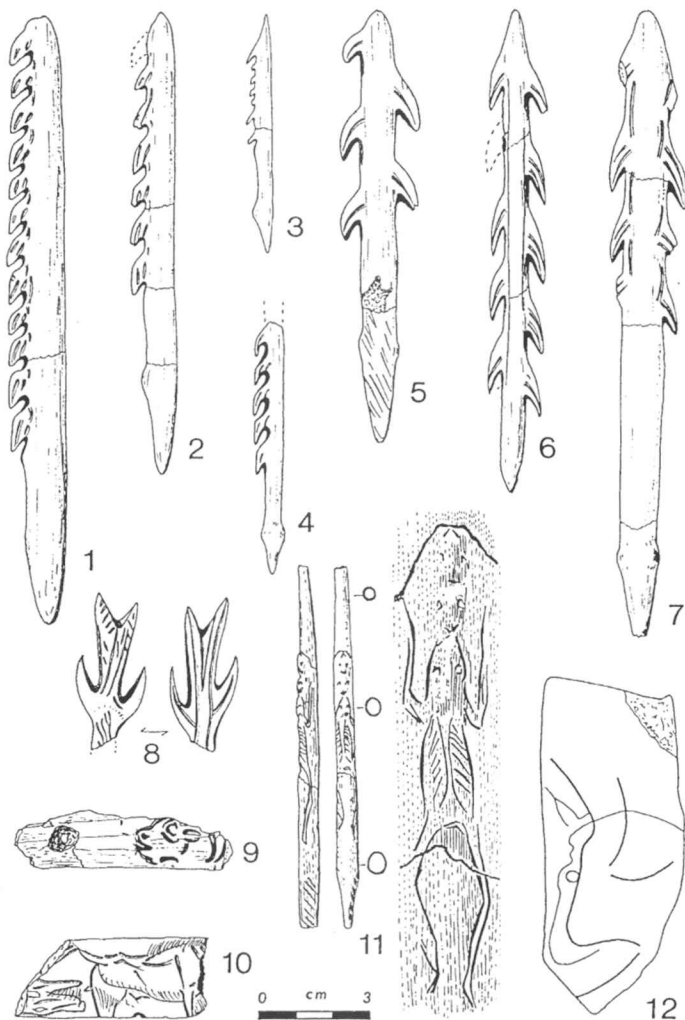
*Le musée de Saint-Antonin-Noble-Val conserve quelques-unes des découvertes majeures effectuées dans la région. Parmi les sites exposés figurent notamment les terrasses de la basse vallée de l'Aveyron, l'abri de Fontalès, la Perte du Cros (Saillac, Lot), divers dolmens et la station de l'Auberge du Capucin.*

*La législation française protège les sites archéologiques, dont les fouilles sont strictement réglementées. Pour tout renseignement et en cas de découverte fortuite, il faut s'adresser au Service régional de l'archéologie de Midi-Pyrénées (7, rue Chabanon – 31200 Toulouse).*

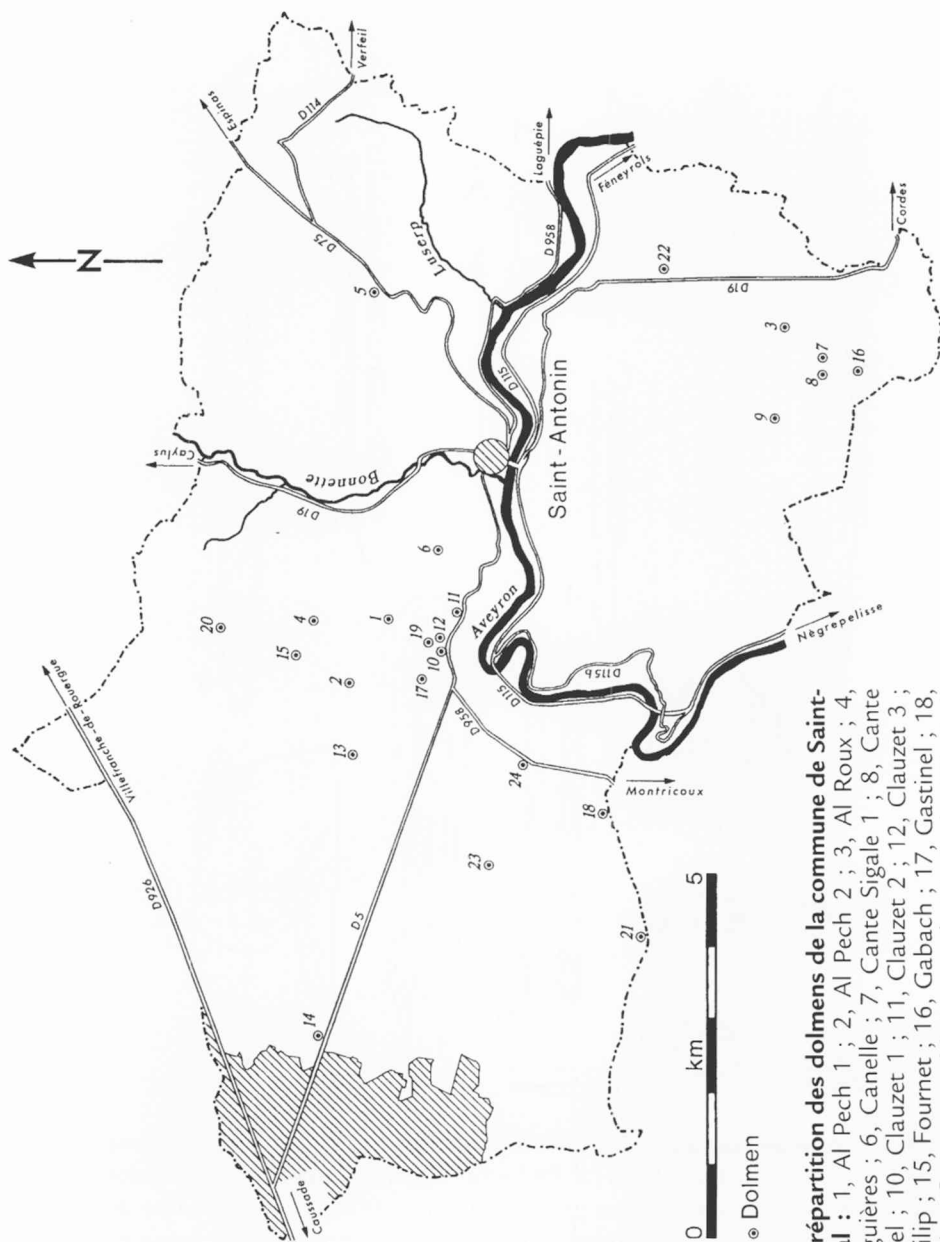




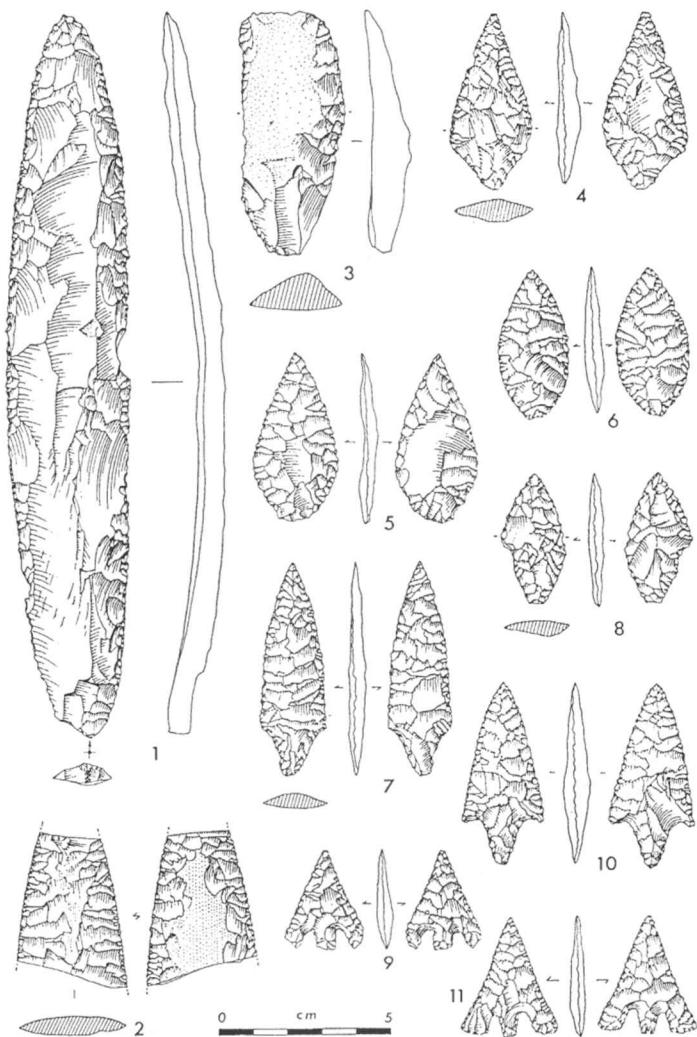
**Fig. 1. – Igue des Rameaux à Saint-Antonin-Noble-Val.** Galets taillés : 1 et 2, choppings-tools ; 3, chopper (d'après F. Rouzaud, M. Soulier, J.-P. Brugal et J. Jaubert, 1990)



**Fig. 2. – Abri de Fontalès à Saint-Antonin-Noble-Val :** 1 à 7, harpons à une ou deux rangées de barbelures ; 8, fléchette ; 9, pendeloque ornée d'une tête stylisée de jeune bison ; 10, os gravé d'un corps de bison et d'une tête de loup ; 11, sagaie à double biseau décorée d'une représentation humaine (déroulé x 3) ; 12, pierre gravée de deux têtes superposées (cervidé et équidé) (9 et 11, d'après P. Laurent, 1960 ; fouilles P. Darasse).



**Fig. 3. – Carte de répartition des dolmens de la commune de Saint-Antonin-Noble-Val :** 1, Al Pech 1 ; 2, Al Pech 2 ; 3, Al Roux ; 4, Bouysset ; 5, Bruguères ; 6, Canelle ; 7, Cante Sigale 1 ; 8, Cante Sigale 2 ; 9, Clauzel ; 10, Clauzet 1 ; 11, Clauzet 2 ; 12, Clauzet 3 ; 13, Cuzoul ; 14, Filip ; 15, Fournet ; 16, Gabach ; 17, Gastinel ; 18, Las Bretelles ; 19, Las Gamasses ; 20, Pauvarel ; 21, Pech ; 22, Pech de Jouan ; 23, Pécoupet et 24, Raune.



**Fig. 4. – Mobilier lithique de quelques dolmens de Saint-Antonin-Noble-Val :** 1, poignard sur lame pressignienne ; 2, fragment de poignard sur plaquette en silex avec traces de polissage ; 3, racloir ; 4 à 11, flèches diverses. Provenance : 1, 3, 4, 7 et 8, Pauvarel ; 2 et 11, Pech ; 5, 6 et 9, Canelle ; 10, Gabach (*dessins de F. Briois*).

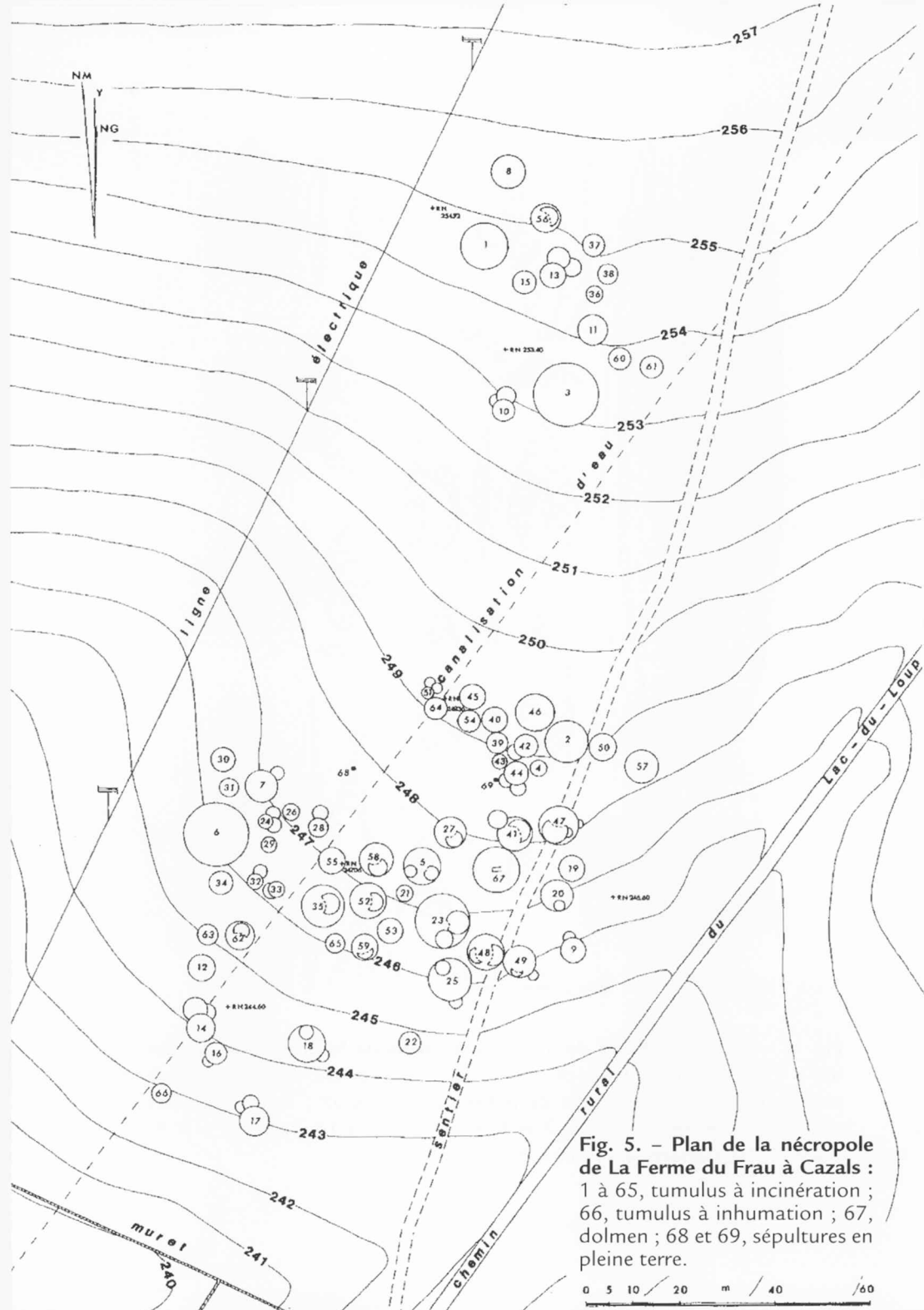
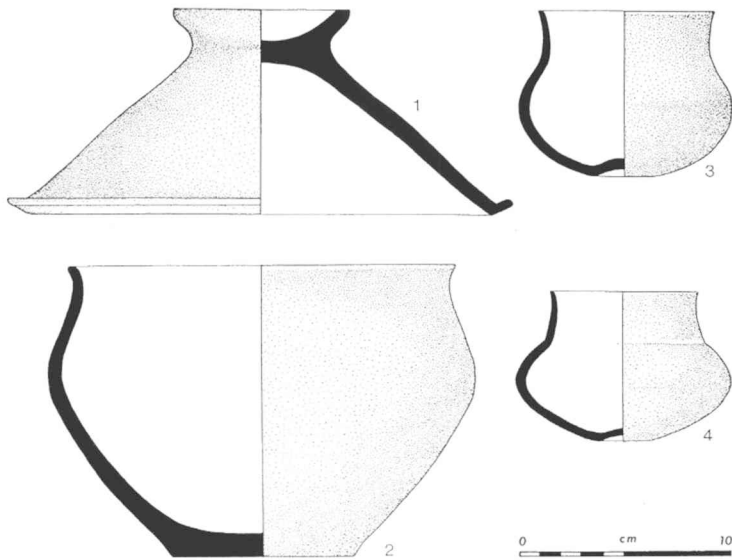
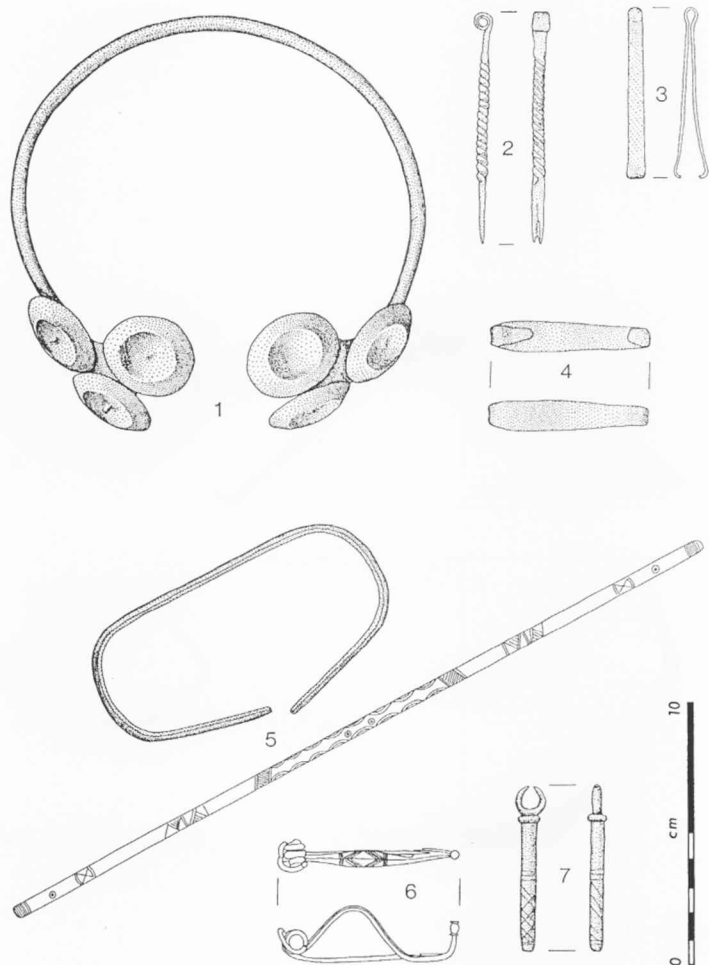


Fig. 5. - Plan de la nécropole de La Ferme du Frau à Cazals : 1 à 65, tumulus à incinération ; 66, tumulus à inhumation ; 67, dolmen ; 68 et 69, sépultures en pleine terre.

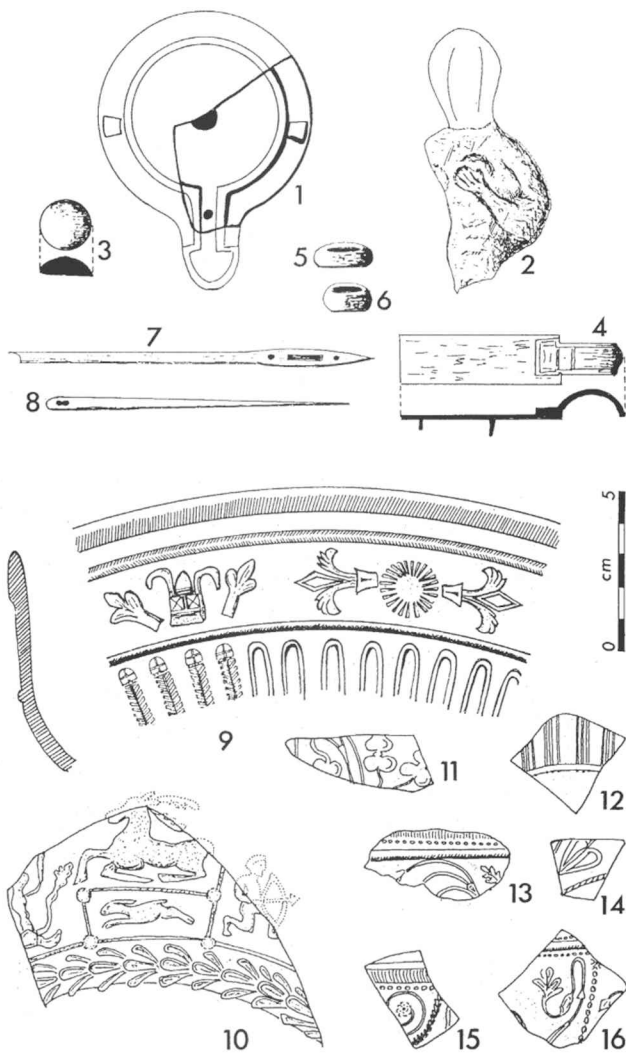
0 5 10 20 40 60 m



**Fig. 6.** – Nécropole de La Ferme du Frau à Cazals. Poteries de la sépulture A du tumulus 16 : 1, couvercle ; 2, urne cinéraire ; 3 et 4, vases accessoires.



**Fig. 7. – Nécropole de La Ferme du Frau à Cazals.** Objets divers en bronze sauf le n° 4 en fer : 1, torque ; 2, *scalptorium* ; 3, pince ; 4, agrafe de ceinture ; 5, bracelet et son décor déroulé ; 6, fibule ; 7, pendeloque (*dessins de M.-C. Roux*).



**Fig. 8.** – Station de l'Auberge du Capucin à Saint-Antonin-Noble-Val. Objets divers : 1, fragment de lampe en terre cuite ; 2, fragment de Vénus en terre ocre ; 3, bouton en pâte de verre noir bleuâtre ; 4, pièce de fixation en bronze avec rivets ; 5 et 6, anneaux en bronze ; 7 et 8, aiguilles en os ; 9 à 16, fragments de vases sigillés ornés (d'après M. Labrousse, 1972).



# Le Passé Géologique de la Région de Saint-Antonin

par Albert Cavailé † (1917-2000)

**L**a région de Saint-Antonin, dont on peut faire la partie méridionale du Causse de Limogne des géographes, s'étend sur la bordure sédimentaire Sud-Ouest du Massif Central. Toute son histoire géologique est liée à ce bloc de roches anciennes, reste d'une très vieille chaîne, plissée profondément et usée par l'érosion au cours de l'ère primaire.

## La fin de l'Ere primaire

Le plissement hercynien affecte cette bordure, notamment par une dislocation majeure qui limite encore le Massif Central et le Bassin Aquitain : la faille de Villefranche qui prolonge une grande ligne de fractures s'étendant des environs de Commentry (Allier) à la Grésigne. Mais bientôt ces gauchissements sont arasés et le Massif Central tend à se transformer sous l'action des eaux courantes, des vents et du froid, en plaine, c'est-à-dire en surface presque aplanie : c'est la **période houillère** qui prend fin.

Dans les parties affaissées ou effondrées de ce socle ancien se rassemblent les eaux, et dans les lacs ainsi formés se déposent les sables, les cailloux, les argiles apportés par les fleuves en d'immenses deltas ; parfois, les torrents entraînent jusqu'au lac les débris de végétaux qui vivent sur leurs rives. Ces débris, au milieu de ces sables, se transforment en houille (Carmaux, Ruisseau d'Aymer, Puech-Mignon, Najac, Decazeville).

Durant toute cette période, le sol n'est pas stable, le climat chaud et humide entretient de luxuriantes forêts. Vient le Permien où le climat plus sec, peut-être comparable au climat désertique actuel, transforme en désert

tout le Sud du Massif. De grandes accumulations de sable fin et de poussières emportées par le vent se produisent dans les parties basses. Colorées en rouge violent, elles forment aujourd'hui les puissantes masses de grès et schistes autour de Najac et dans la forêt de la Grésigne, ou des plissements postérieurs les ont fait affleurer.

## L'Ère Secondaire

Au début de l'ère secondaire, les mouvements du sol semblent arrêtés. La région est à nouveau en proie à l'érosion qui, arasant les parties élevées, rabote à nouveau une pénéplaine, restituant parfois la vieille surface anté-carbonifère. Ce régime se poursuit pendant la première période de l'ère, alors qu'ailleurs se déposent les roches du TRIAS.

Mais, par suite de la remontée du niveau marin, mouvement lent du sol qui descend, ou des mers dont les eaux envahissent le bord des continents, cette pénéplaine est bientôt submergée. Et, comme au fond des mers actuelles, toute une série de sédiments se dépose, de nature diverse suivant la profondeur des eaux ; la série débute par des cailloux roulés, des graviers et des sables comme on en trouve aujourd'hui sur nos plages battues par les vagues. Ces éléments, soudés entre eux, cimentés en **grès** et **conglomérats** sont les roches les plus dures de la région. Ils forment les hauts sommets, autour de Castanet et entourent les schistes rouges de la Grésigne d'une ceinture de hautes croupes, de Sainte-Cécile à Vaour et de Vaour aux Abriols.

L'invasion de la mer se poursuit, les conditions de dépôt changent : après de fines plaquettes de calcaire gréseux (La Contié, Saint-Martial, Vaour), nous trouvons de puissantes assises de dolomies (gorges de la Baye, gorges de Laussière) surmontées à leur tour par 70 m. de calcaires massifs, en gros bancs, ou des intercalations marneuses témoignent de la profondeur du dépôt (environs de Féneyrols, de Montrozier, de Milhars). Ces quatre séries forment les trois étages du **Lias inférieur** (Rhétien, Hettangien, Sinémurien).

### Les mers du Lias moyen et supérieur

La mer devient de plus en plus profonde et il ne se dépose plus au fond des eaux que des particules argileuses qui forment aujourd'hui les marnes du **Charmouthien** (Espinas-Carrendier-Salet).

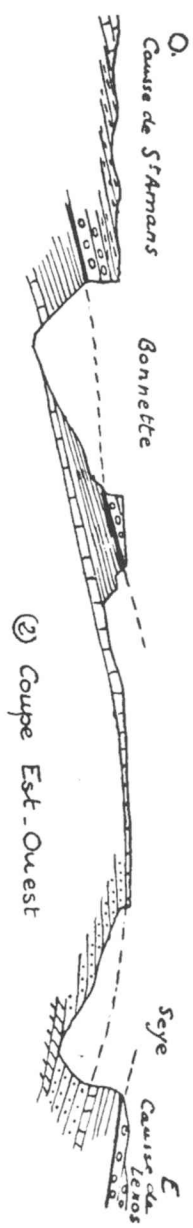
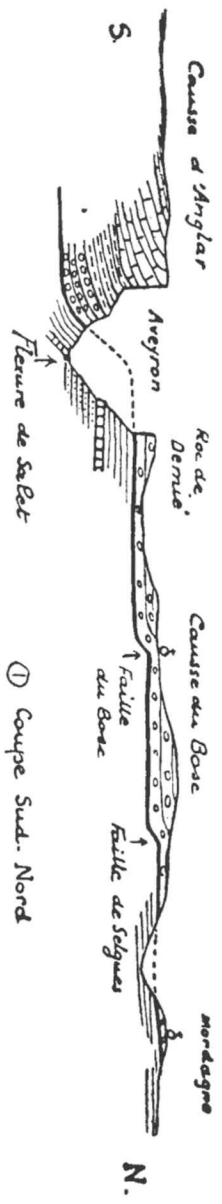
Vient ensuite une période où la profondeur de la mer baisse à nouveau et où il se dépose une vingtaine de mètres de calcaire jaunâtre avec minces lits marneux et qu'on retrouve à la sortie même de Saint-Antonin vers Laguéprie, dans la vallée de la Bonnette, autour de Parisot (on appelle cette roche « **le calcaire à pecten æquivalvis** », du nom du beau fossile qu'on y rencontre). Après cette phase, la mer s'approfondit encore et il se dépose les argiles bleues du Toarcien, qui forment toutes les pentes de la vallée de la Bonnette, du roc du Deymié et qu'on retrouve sous leur aspect réel à Fontalès (à quelques centaines de mètres derrière l'ancienne gare).

### Les puissants dépôts de calcaires jurassiques

Après ce dépôt de roches argileuses, la mer devient moins profonde, mais des oscillations du niveau entraînent des différences d'aspect et de faciès des divers calcaires formés : c'est d'abord le calcaire détritique, peu cohérent, peu épais, du dessous du Roc de Deymié ou du roc du Calvaire : c'est l'**Aalénien**, riche de fossiles. Vient ensuite un ensemble de calcaire tendre, ou cristallin et dolomitique, et dans ce cas très corrodé, gris-bleu et à grain très fin : c'est le **Bajocien** du Bosc, du Roc de Démié, des fours à chaux.

Au-dessus du calcaire dolomitique bajocien viennent des bancs plus ou moins épais de calcaire gris. Ces bancs sont séparés par de minces lits où l'on trouve parfois des lignites, témoignant de la proximité d'un continent ou d'îles émergées couvertes de végétation. Ils sont recouverts de calcaires plus rosés, en plaquettes se débitant comme des ardoises. L'ensemble forme le **Bathonien** dont on voit une belle coupe le long de la Côte Neuve de Caussade (surtout aux carrières des deux contours) et le long de la vieille route de Penne, sous le roc d'Anglars.

# Coupes géologiques ~



- |  |  |  |
|--|--|--|
| <ul style="list-style-type: none"> <li>☐ Jurassique sup?</li> <li>☐ Bathonien</li> <li>☐ Bajocien</li> <li>☐ Aalenien</li> </ul> | <ul style="list-style-type: none"> <li>☐ Eocœcien</li> <li>☐ Calcaire à Raeken</li> <li>☐ Charmoutien</li> <li>☐ Mias inférieur</li> </ul> | <ul style="list-style-type: none"> <li>☐ Grèbles</li> <li>☐ Longueurs</li> <li>☐ Montauroux</li> </ul> |
|--|--|--|

Coupes géologiques

Au-dessus de ce calcaire en plaquettes, puissant de 100 à 140 m., viennent les divers étages du **Jurassique supérieur**, difficiles à distinguer les uns des autres et qui s'accumulent sur trois ou quatre cents mètres d'épaisseur : calcaire compact du Roc d'Anglars, des environs de Cazals ; calcaire massif jaunâtre de Brousses et de Serres-la-Rivière ; calcaires en dalles de la Côte de Cazals (calcaire de Septfonds), calcaire marneux du Bout de la Côte de Cazals et de la Garrigue (kimmeridgien).

Les dépôts marins s'arrêtent avant la fin du Jurassique. A partir du **Kimmeridgien**, en effet, notre région ne connaîtra plus d'invasion marine. Elle sera émergée durant tout le Crétacé.

## L'Ere Tertiaire

### Une longue période d'émersion

De nouveau émergée, notre région est, une fois de plus, en proie à l'érosion d'une part, aux mouvements du sol, d'autre part.

Tandis que s'opèrent le soulèvement de la Grésigne (contemporain de celui des Pyrénées) et les affaissements en cuvettes, tels que celles de Varen et de Cazals ; que se forment les longues failles Est-Ouest, telles que la faille de Vaour à Bruniquel, celle de Varen à Saint-Antonin, celle du Bosc et de Selgues ; tandis que rejouent les failles de Villefranche, dénivellant une fois de plus la bordure du Massif Central, l'action des eaux, de l'air et du vent s'exerce sur ces nouveaux plis. Finalement, toute notre région est à nouveau nivelée en une grande pénéplaine doucement inclinée vers le centre du Bassin Aquitain ; les plissements et les failles se reconnaissent seulement aux replis et aux constrictions des diverses couches, à l'origine régulièrement parallèles.

Cette pénéplaine, surtout établie sur des calcaires, est percée de grottes, d'entonnoirs, de larges bassins où se concentrent les sables et argiles venus du Massif Central, qui sous le climat tropical de l'époque (**éocène**), subissent des modifications chimiques importantes : l'argile se rubéfie, l'oxyde

de fer se concentre en petits grains (**pisolithes**), le phosphate de chaux provenant de la décomposition du calcaire se transforme ; le tout forme le **SIDEROLITHIQUE**, dont on retrouve les traces dans notre région, sous la forme des **arènes sableuses** (côte de Liquières), des **phosphorites** (Raynal-Tabarly), des dépôts de **minerai de fer** (forêt de la Grésigne et du Bretou), qui remplissaient, avant leur exploitation les galeries creusées dans le calcaire de la pénéplaine tertiaire.

Pendant ce temps, des cônes d'éboulis et des accumulations de cailloux se produisent tout autour de la Grésigne, en proie à l'érosion, des argiles et des calcaires se déposent dans les parties basses (cuvette de Varen) où l'alternance des périodes sèches et des périodes humides donne naissance à des dépôts de **gypse**.

### Le Régime Lacustre

Au milieu de l'ère tertiaire, après un dernier soubresaut des mouvements du sol, les conditions changent encore. Une étendue d'eau saumâtre, ensemble de lagunes ensablées ou envasées, s'étend sur tout le Bassin Aquitain et sur les deux golfes de l'Albigeois, au Sud de la Grésigne, et de Cieurac, à l'Ouest de notre région. Le niveau de ces lagunes, comblées par les sédiments arrachés au Massif Central et aux Pyrénées, a tendance à monter ; tandis qu'au centre se déposent, au gré des courants, les sédiments variés de la **mollasse de l'Agenais**, il se dépose sur les bords, et notamment dans les deux golfes, des calcaires tendres séparés par des bancs argileux ; le tout se forme horizontalement sur la pénéplaine, formée, nous l'avons dit, de couches plissées et inclinées. L'ancienne pénéplaine et ses dépôts superficiels sont ainsi « fossilisés ».

Cet ensemble de lacs tertiaires est bientôt comblé par tous les dépôts arrachés aux divers pays qui le dominaient : Massif Central, Pyrénées et leur bordure sédimentaire. Après sa disparition à l'**Aquitainien**, notre région est définitivement soumise à l'érosion.

## L'Ere Quaternaire

Les grands cours d'eau : Lot, Aveyron, Viaur et leurs affluents qui avaient édifié la surface éogène (c'est-à-dire la pénéplaine du début du tertiaire) vont maintenant déblayer les dépôts récents, qui sont d'ailleurs les plus tendres. Ils ne laissent que des « témoins » tertiaires à Servanac, Montpalach, Lavaurette, Lassalle. Ils attaquent même sous le tertiaire, le jurassique de l'ancienne surface. Dans les argiles, les vallées s'élargissent, les versants en pente douce se relient au large **fond alluvial** de la vallée : telle est celle de l'Aveyron jusqu'à Saint-Antonin, avec les plaines de Varen, Lexos, Sucaillac, Montrozier, Féneyrols, Teussac, dans les larges boucles des méandres. Dans les calcaires compacts, au contraire, où les versants tiennent, où les eaux s'infiltrent et n'usent pas en surface, les rivières scient de véritables **gorges** : Vallée de l'Aveyron en aval de Saint-Antonin, aux sites grandioses, vallée de la Bonnette, vallée de la Lère en amont de Caussade.

Au contact des conglomérats rhétiens et des calcaires du lias inférieur et au contact des argiles toarciennes et des calcaires bajociens, s'établissent des rivières : Baye et Bonnette. Ces cours d'eau donnent des vallées dissymétriques : la rive droite, imperméable, est en pente douce ; la rive gauche, calcaire, est abrupte et une corniche y domine un talus marneux : ce sont des reliefs de côtes. Vers l'aval, la Baye et la Bonnette ont creusé une vallée plus symétrique, dans du matériel bousculé par les plissements (vallée inférieure de la Bonnette en amont de Saint-Antonin).

Nous arrivons ainsi au paysage actuel. On peut le simplifier, en le présentant sous la forme d'un **plateau**, reste de la **pénéplaine éogène**, creusé de **vallées profondes quaternaires**. Mais combien ce schéma rend peu compte de la réalité, si diverse, par suite de la variété extrême des roches sur lesquelles l'érosion a agi, si diverse aussi par suite des péripéties de l'érosion actuelle, qui s'est faite par à-coups, avec de longs intervalles séparés par des époques où les rivières, gonflées d'eau, creusaient vigoureusement !

Cependant, ce schéma simpliste permettra au chercheur patient de résoudre les nombreux problèmes de détail qui se poseront à lui, lorsque, enthousiasmé par la beauté de nos sites, il voudra satisfaire son esprit par une explication.

# Quelques Promenades Géologiques

dans un rayon de 6 à 7 km autour de Saint-Antonin <sup>(1)</sup>

## Saint-Antonin – Le Bosc et retour par la Côte Rodanèze

**N**OTER à la sortie de la Ville (embranchement vers Laguépie) le banc de calcaire à **pecten æquivalvis**, contenant des fossiles : **Pecten**, **Térébratules**, **Bélemnites**. La route traverse jusqu'au sommet le talus croulant d'argiles toarciennes ; fossiles dans les friches de part et d'autre : **Bélemnites**, **Ammonites** (*H. bifrons*, *H. facifer*, *L. Jurensis*), **Bivalves**, **Turbos**, etc. ; au-dessous de la corniche du Roc de Démié, nombreux fossiles dans le calcaire fissile aalénien : **Rynchonelles**, **Térébratules**, **Gryphées**, **Ammonites** (*H. aalense*, *H. opalium*), etc. Noter la coupe de ce versant : corniche bajocienne (dolomies), rentrant aalénine, talus toarcien, corniche de calcaire à pecten, talus charmouthien, plaine alluviale.

Sur le Plateau du Bosc : visiter la grotte ; à 200 m au Sud, voir le bassin toarcien avec sortie et nouvelle perte de la rivière souterraine, noter le relief en bassin fermé.

Revenir à Saint-Antonin, par la Côte Rodanèze. Voir le Cirque de Nibouzou, sortie définitive de la rivière du Bosc ; rechercher les affleurements : marnes toarciennes au fond, calcaire marneux aalénien fossilifère à mi-pente, calcaire dolomitique bajocien au sommet.

Noter l'aspect de la face Ouest du Roc de Démié, différente de l'autre versant, lequel sapé autrefois par l'Aveyron, s'écroule peu à peu aujourd'hui, par éboulements de la corniche sur les argiles qui ne tiennent pas.

---

(1) A consulter : Promenades autour de Saint-Antonin – Guide des sentiers de petite randonnée.



## Saint-Antonin – La Gourgue – Raynal

### Saint-Antonin par la route de Liquières

Remonter la Vallée de la Bonnette. Eboulement du Roc Rouge. Faille du Bosc, visible sur le versant de la rive gauche : repérer la base de la corniche calcaire ; 200 m en amont du Roc-Rouge, elle est brusquement portée à 30 m plus haut ; cette faille est visible en face, par le même moyen, avant que s'ouvre le cirque des Nonnes ou des Monges.

Vallée de la Gourgue : raideur des versants calcaires ; fonds plats d'alluvions cimentées par un tuf calcaire provenant des eaux du ruisseau. Voir la carrière de pierre lithographique du bajocien au confluent des deux vallées, à 1 km environ de la Bonnette. Noter le pendage régulier des couches vers l'Ouest, coupé à contre-pente par la Vallée de la Gourgue (**vallée obséquente**), pendage qui explique le relief de côte formé par la Bonnette (**vallée subséquente**).

Voir la Fontaine de la Gourgue, les petites grottes aux environs. La grotte de la Gourgue, plus longue, est un ancien cours du ruisseau à 300 m en amont (ravin de droite vers l'amont de la source). Remonter le vallon de Saint-Sulpice (ravin de gauche). Notons qu'il se termine en cirque au niveau du plateau avec, au fond du cirque, un puits avec courant souterrain, origine de l'ancien ruisseau qui a creusé la vallée.

Arrivé en haut du petit cirque, prendre au Sud vers Raynal – aspect du Causse. Voir l'ancienne carrière de phosphate de Raynal, **aven** tertiaire rempli de phosphorite complètement exploitée aujourd'hui. On a pu trouver dans les déblais des **ossements de vertébrés tertiaires**. L'eau, au fond de la carrière, toujours au même niveau, doit communiquer par un système de siphon avec l'eau qui remplit les chenaux souterrains du Causse. A remarquer qu'elle est recouverte d'une couche de calcite flottante (calcaire maintenu à la surface par la tension superficielle) qui lui donne un aspect sale.

Retour à Saint-Antonin par la route. Divers aspects du Causse : **vallées sèches, dolines, croupes pelées**. Au moment où s'amorce la descente, noter la poche de **sable sidérolithique** (à droite de la route).

## Saint-Antonin – Côte de Caussade (route neuve) – retour par la vallée

Noter la coupe géologique en montant la route neuve : marnes du Toarcien et de l'Aalénien (cachées par les éboulis) ; dolomies et cargneules du bajocien ; enfin au sommet, calcaire massif du callovien. Les intercalations ligniteuses des carrières aux deux tournants de la côte contiennent des fossiles bathoniens (**huîtres**).

Au bout de la côte, cirque de Bone ; noter l'alignement des falaises, depuis le Roc d'Anglars jusqu'au tunnel ; ce sont des falaises dues à l'érosion localisée par une flexure qui prolonge vers l'Ouest la faille de Salet. Cette flexure porte les bancs massifs du callovien, qu'on a sous les pieds au bout de la côte, jusqu'au niveau de l'Aveyron au-dessus du tunnel ; elle explique aussi le double coude de l'Aveyron à cet endroit.

Le long de la route de Cazals, aspects du Causse sur lequel on pourra repérer les divers étages dont nous avons parlé dans l'introduction.

Retour par le tunnel. A 600 m en amont du Moulin des Ondes, voir la **résurgence de Poulsoguèro** à sec en été. Encore 800 m plus loin, l'abri de Fontalès avec son gros banc à la base du bajocien correspondant à celui des Fours à chaux sur l'autre rive.

Au-dessus du Tunnel et à 100 m plus en amont, monter au Roc de la Vierge ; noter les argiles toarciennes et les calcaires friables de l'aalénien.

## Roc d'Anglars par la vieille route de Penne rebord du roc et descente de Sainte-Sabine

Remarquer les différentes assises (voir plus haut l'exposé général), en montant de la **Route de Vaour** vers le sommet du plateau d'Anglars. Au sommet de la Côte de Penne, formes molles sur un étage de calcaire plus tendre du jurassique supérieur.

Sur le Causse d'Anglars : **lapiez** (arêtes rocheuses), **cloups** (dolines) et **igues** (gouffres) dont l'une se voit sur le rebord du plateau, en face de Saint-Antonin. Restituer la pénélaine éogène en raccordant par la pensée le plateau d'Anglars aux grandes surfaces presque horizontales que l'on voit vers l'Est, le Nord et le Sud : noter la pente douce de cette surface vers l'Ouest. Tout le dessous de cette surface est dû au **creusement post-aquitainien**. Des témoins tertiaires (Montpalach, Lavaurette, Lamandine) très visibles surmontent cette pénélaine vers le N.O.

Au bout de la Côte de Sainte-Sabine, la route est dans le bathonien ; au cours de la descente, on suit longtemps le bajocien ; noter qu'en face, le bajocien du Roc de Démié est plus haut que le bajocien du Roc d'Anglars, ce qui suppose l'existence de la faille flexure E.O. sur la rive gauche de l'Aveyron.

## Saint-Antonin – Retour : rive gauche

Rive gauche, à 3 km de Saint-Antonin, noter la résurgence (source) de **la Glacière**. Plus en amont, la falaise monte vers l'Est ; à remarquer les aspects ruiniformes donnés par la dolomie bajocienne.

Plaine de Teussac surtout formée par les alluvions du Ruisseau de Saint-Michel de Vax. Voir la coupe classique du versant gauche de ce ruisseau : corniche claire, talus argileux (du bajocien au charmouthien). Après avoir dépassé le lit du ruisseau de Teussac, remarquer les pentes charmouthiennes et en arrivant à Féneyrols les gros bancs sinémuriens au-dessus de la route. Voir le **Gourp** – source – entre le pont et l'ancienne gare de Féneyrols.

Traverser le village et la Plaine de Féneyrols ; noter la terrasse de cailloutis à 20 ou 25 m au-dessus du niveau de l'eau, en arrivant au carrefour de la Plaine. La métairie de la Plaine est sur du calcaire à **pecten**. Ce banc se retrouve au sommet de la colline sur l'autre rive (plongement Sud-Nord, retombée du Dôme de Vaour).

Au bas de la côte, ce calcaire presque horizontal s'appuie contre le calcaire sinémurien redressé à la verticale : c'est la **faille de Salet** qui escamote le charmouthien. A 1 km plus loin, **éboulement bajocien** de Brézou. Enormes blocs. Cet éboulement est prolongé vers l'Ouest par une terrasse de tuf, déposée par une source vauclusienne, aujourd'hui disparue. Monter à la ferme de Salet, tout de suite après l'éboulement. Au droit du versant, la coupe géologique est la suivante : tuf ou éboulis reposant sur **argiles toarciennes, aalénien fossilifère, bajocien** (jusqu'ici correspondance des niveaux avec la rive opposée) ; après le bajocien et en montant toujours le versant, on est sur les **marnes charmouthiennes**, puis on trouve le **calcaire à pecten** et de nouveau le **toarcien**. Il y a donc faille de près de 200 m de rejet entre le bajocien et le charmouthien, c'est la suite de la précédente : faille de Saleth.

Plus loin, vers l'Ouest et sur le trajet de la faille : source minérale de Font de Pio : la faille coïncidant avec la vallée de l'Aveyron n'est pas visible directement ; elle est prolongée à l'Ouest vers St-Antonin par une flexure.

Noter les éboulements du Roc de Démié ; chercher des fossiles dans les talus marneux à droite de la route, avant d'arriver à Saint-Antonin.

---

N.B. – Les cinq promenades ci-dessus nous auront permis de voir à peu près tous les phénomènes géologiques de Saint-Antonin.

Que le lecteur nous excuse de lui imposer des itinéraires. Il nous fallait suivre un ordre logique pour présenter les divers problèmes géologiques qui peuvent se poser : nous avons pris le plus simple.

Mais évidemment, le promeneur peut adopter tout autre projet ; il lui suffira de s'orienter et avec la carte d'état-major, il pourra retrouver sur nos itinéraires-types ce qu'il y a à voir au point de vue géologique.

# Cavernes et Spéléologie

par Albert Cavaillé † (1917 - 2000)

**L**E mode d'action des eaux sur le calcaire, qui donne lieu aux phénomènes spéciaux d'érosion sur cette roche (phénomènes karstiques) tient à ce fait simple : l'eau chargée de gaz carbonique dissout le calcaire. Ainsi, l'eau de pluie ayant entraîné le gaz carbonique atmosphérique, attaque le calcaire en surface et le creuse de sillons qui s'approfondissent de plus en plus : ce sont les **lapiez** (Causse d'Anglars).

Ces cannelures aboutissent à une fente du calcaire (**une diaclase**) qui absorbe l'eau ; cette diaclase peut s'agrandir et collecter toutes les eaux superficielles ; il se creuse ainsi tout autour du point d'absorption un entonnoir de dimensions variables (de 10 m à 1 km de diamètre). Là, s'accumule la terre provenant des impuretés du calcaire non entraînées par les eaux (argile de décalcification ou terra rosa). Cet entonnoir, à fond plat, s'appelle dans la région un « **clop** » ; les géographes français l'appellent en général une **doline**.

L'eau, enfoncée à l'intérieur de la masse calcaire, poursuit son travail de dissolution ; les diaclases et les fentes s'élargissent, formant alors de véritables **cheminées** verticales ou des **galeries** horizontales ; mises à jour lorsque la surface s'abaisse par érosion, ou bien à la suite d'effondrements, ces cheminées forment des **gouffres**, **abîmes**, **avens**, qu'on appelle dans le pays des « **igas** » et des grottes plus ou moins horizontales nommées ici « **crossas** » ou « **cuzols** ».

L'eau ressort en grosses sources, « **gorga** » ou « **gorg** », dans les vallées, après avoir accompli dans la masse calcaire un long trajet souterrain, sous forme de courants très lents et plus ou moins réunis entre eux, anastomosés au gré des diaclases.



Grotte du Bosc

Mais dans l'intérieur de la masse, l'eau saturée de calcaire n'a guère de pouvoir dissolvant et n'agrandit plus les fentes qu'elle emprunte. Ce n'est que lorsque la surface et l'atmosphère sont assez rapprochées que l'eau recommence à creuser des galeries par dissolution. Ainsi, les versants des vallées sont percés de grottes, relativement courtes, qui furent autrefois d'anciennes sources vauclusiennes. Lorsque, par suite de l'approfondissement des grandes vallées, les **sources vauclusiennes** sont allées sourdre plus bas, leur ancienne sortie a ainsi un ancien cours qui lui sert parfois de trop-plein : la Gourgue, Poulsoguero, la Maladrerie, la Dame-Blanche, Vieilfour, etc.

L'eau, ayant dissout le calcaire (sous forme de bicarbonate de calcium), finit par perdre son gaz carbonique lorsqu'elle s'évapore. Le calcaire se dépose alors comme sur les parois d'une casserole où chauffe l'eau calcaire. Il n'est pas besoin qu'il y ait évaporation pour qu'il y ait dépôt ; dès que le gaz carbonique s'est échappé, l'eau devient trouble et le dépôt se produit. Il se dépose dans les grottes sous forme de **calcite** ; ces dépôts affectent plusieurs formes suivant les circonstances de leur formation :

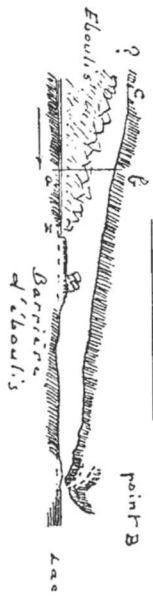
a) Lorsqu'une série de gouttes tombe du plafond, chacune d'elles abandonne une particule de calcaire qui se cristallise, et il se forme une longue baguelette pendante et creuse : une **stalactite**.

b) Sur le plancher de la grotte, chaque goutte qui s'écrase abandonne son calcaire, et une série de gouttes tombant au même endroit finit par former une colonne montante ; c'est la **stalagmite**, toujours plus grosse et moins régulière que la stalactite.

c) Si l'une et l'autre se rejoignent, il se forme alors une **colonne**, un pilier qui joint le sol et le plafond et qui s'épaissit à mesure que l'eau coule à sa surface.

d) Parfois, un ruisselet suit la paroi de la voûte au plancher ; sur tout son trajet, il se forme des dépôts calcaires, qui finissent en s'allongeant toujours par des **lames**, des **oriflammes**, des **draperies** de calcite.

COUPE en long  
suivant BC



Coupe suivant-  
de D (voir plan  
ci-contre)  
à l'échelle double  
(1 mm = 1 m)

LA DAME BLANCHE

Plan et coupes des galeries  
découvertes les 29 et 30 août  
1955

Echelle : 1 mm = 2 m



COUPE



La Dame Blanche



e) Lorsqu'un ruisseau arrive dans la grotte par une petite ouverture sur une paroi latérale, le calcaire se dépose sur tous les trajets que suit l'eau et reproduit au cours des millénaires les formes de la cascade, indéfiniment figées.

f) Le sol de la grotte lui-même est formé par un **plancher stalagmitique** recouvrant l'argile rouge déposée par l'ancien ruisseau qui suivait la grotte. Parfois, ce plancher s'est très irrégulièrement déposé ; l'eau sur l'argile forme, dès que le courant l'arrête, des flaques plus ou moins profondes. L'eau de ces flaques contient du calcaire ; celui-ci va se déposer dans la région où le gaz carbonique est en défaut, c'est-à-dire à la surface (**calcite flottante**) et sur les bords, ce qui finit par édifier tout autour de la flaque, un mur, un rebord qui s'accroît avec les pulsations saisonnières de niveau à l'intérieur : on obtient ainsi des vasques de calcite que Martel a appelées des « **gours** » (Grotte des Tanneries).

g) Il nous resterait encore à parler de ces concrétions bizarres, **stalagmites** ou **stalactites excentriques** poussant obliquement, horizontalement, en spirale, ou de toute autre façon. Il semble que la calcite veuille imiter les hasards et les caprices de la matière vivante. Ces hasards et ces caprices deviendront un jour peut-être des lois. A ce sujet, il est probable qu'une étude cristallographique minutieuse de chaque cas observé expliquerait ces défis à la pesanteur.

Je crois que l'étude reste à faire et je souhaite vivement qu'elle tente quelque lecteur.

# Gouffres et grottes de la Région

par André Vignoles

**L**A région de Saint-Antonin est riche en gouffres et grottes de toute nature. A titre d'exemple, on trouvera ci-après, une liste de quelques cavités pouvant présenter un intérêt du point de vue spéléologique. A noter toutefois que :

- la quasi totalité d'entre elles sont des propriétés privées et que leur visite est conditionnée par l'obtention préalable de l'autorisation du propriétaire.
- la spéléologie s'accommode mal de l'amateurisme et que sa pratique peut être dangereuse pour toute personne non initiée.

En tout état de cause il est vivement déconseillé de se lancer dans la visite d'une quelconque cavité sans s'être entouré auparavant de toutes les précautions indispensables à ce genre d'activité <sup>(1)</sup>.

## Vallée de l'Aveyron

a) Amont - Rive gauche. En face du chateau de Salet les grottes de la Glacière, seules les grottes fossiles supérieures peuvent être visitées sans trop de difficultés.

b) Aval – Rive droite, après le cirque de Bone, grottes du Capucin, des Tanneries, du Traçadou, de la Dame Blanche toutes propriétés privées dont l'accès est interdit au public. – Rive gauche, grotte de la Fromagère présentant un chaos de blocs instables, dangereuse ; Botelhon sous le premier palier de la vieille côte de Penne, fermée ; grotte de Poulsoguero, à 800 m de l'ancienne gare à droite de la route (résurgence

---

(1) Consulter l'Office de Tourisme

humide et étroite, danger ; grotte de la Vipère, après la passerelle face au village de Cazals.

### **Causse d'Anglars**

Les cavités connues (Lucas, Garrou) sont sans intérêt.

### **Causse du bosc**

Il est drainé de bout en bout par une rivière souterraine comportant de nombreuses entrées. Seule est recommandée l'entrée du Bosc aménagée pour le public et exploitée commercialement.

### **Vallée de la Bonnette.**

Sur la rive droite en avant du Roc Rouge, la grotte du Traouc de Goujo dont seule la première partie est accessible, une chatière interdit la deuxième partie ; enfin la grotte de la Gourgue.

# Insectes et Fleurs

## nos compatriotes muets

par Pierre Bayrou † (1892-1979)

**L**e touriste curieux de bêtes et de fleurs ne cherchera pas dans ce guide, sans doute, un catalogue méthodique et complet des espèces de la région. Je suppose d'autre part qu'il porte moins d'intérêt aux raretés fortuites, ici comme ailleurs mal adaptées et éphémères, qu'aux formes caractéristiques, constantes, dont la présence chez nous, au moins pour certaines d'entre elles, peut surprendre au même titre le savant et l'amateur et peut-être, à tel ou tel, proposer quelques énigmes.

Si nous sommes d'accord, que mon lecteur me suive. Et puis qu'il vienne à Saint-Antonin, à son loisir du temps chaud : je lui promets quelques surprises.

Tenez : vous connaissez sans doute, comme tout homme, et qui pense, le mathématicien Hadamard. Du moins, savez-vous son nom, et le prestige universel qu'exerce sa pensée. Ce que vous ignorez peut-être, c'est le péché mignon de ce prince de l'analyse : il adore les fougères. Qu'on l'appelle ici ou là, au Pérou, au Thibet ou en Sardaigne, tenez pour certain qu'au lendemain de sa conférence, il aura, battant fourré, pampas ou steppe, remarqué le faciès inédit de quelque fougère indigène. Eh bien ! de même qu'il est allé à Lima, à Pékin et à Tampico, ce héros de l'intégrale est venu à Saint-Antonin. Ce qui n'étonnera personne, j'espère.

Un matin : « Dites-donc ! cria-t-il en me retrouvant. Aviez-vous remarqué, dans la tranchée de la voie, au-delà de Lexos, la *Nothochlæna marantæ* ? Ah mais ! ce n'est pas tous les soirs et partout, vous savez, qu'on rencontre cette gracieuse créature, cette amante exclusive des terrains cristallins ! » Et il s'étonnait aussi d'avoir trouvé, à Font de Pio, au bord de l'Aveyron, une dipsacée inconnue (ce fougéromane tient en dédain, un

peu, tout autre individu du monde végétal). Or, il s'agissait tout bonnement de **Dipsacus pilosus L.** : à bon entendeur, salut ! Mais je le dis en confiance à l'entendeur qui me lirait : il trouvera à Serres, à l'entrée du tunnel de Brousses, à droite en venant ici, toute une forêt de ces cardères géantes, qui le dépasseront des capitules, s'il est aussi bref que moi.

Mon histoire d'Hadamard – révérence gardée à l'illustre académicien – prouve clairement que s'exposerait à des mécomptes, comme à d'utiles repentirs, quiconque viendrait ici dans l'assurance naïve, c'est-à-dire sur la foi des livres ou de déductions bien tirées, qu'il y trouvera seulement la flore et la faune du calcaire, ou bien encore les espèces de transition d'un pays de carrefour : Massif Central et Lauragais – jurassiques des petits causses et alluvions récentes du bassin tarno-garonnais.

Car nous avons plus et bien mieux : il y a d'abord, comme Hadamard le vit, le primaire et le primitif qui confrontent au Sud et à l'Est, dans ses très proches alentours, notre terroir de Noble-Val. Dès après Varen, dans la vallée de la Baye, le pêcheur de truites marche sur des tapis de ce charmant cyclamen, aux fleurs pourpres retroussées, aux feuilles marbrées de noir : l'**erythron-dent-de-chien**. L'**oxalis alleluia** y écarquille sa corolle. Au pied des talus, parmi les grandes primevères (**Primula elatior L.**) et les ellébores verts (**Helleborus viridis L.**), la **scille lys-jacinthe** hausse ses grappes bleues. Et enfin – ce qui troublera, j'en suis sûr, beaucoup de connaisseurs – l'**aconit jaune**, dit tue-loup (**Aconitum lycotonum L.**) illicitement, mais gaillardement, y prospère.

A peine un peu plus loin, bien avant Laguépie, apparaissent, signalant l'archéen, l'**anarrhine** à feuilles de pâquerette avec la **digitale** pourpre. Dans le lit de la Sérène de Sanvensa (le doux nom !), voici le **Chrysosplenium oppositifolium**, qui se plaque en croûte sur les masses de granit.

Et voyez, à quelques kilomètres de chez nous, au-delà de Servanac, ces flaques de tertiaire qui émergent en blêmes plâtras. Là-dessus, vivant de cette craie, voilà ce genêt, épineux comme un ajonc nain, et dont la toison d'or revêt en juin ces fades pâtis (**Genista hispanica**).

Est-ce tout ? Que feriez-vous alors du « fleuve du Rouergue », l'Aveyron aux limpides eaux ? N'allez pas lui demander, bien sûr, la végétation des rivières stagnantes, aux marécageux alentours. Même en ses biefs profonds et calmes où les tanches font des bulles – du barrage de Salet par exemple à la Chompa de Teussac – vous ne verrez jamais ni nénuphars, ni massettes, ni trapes, non plus que l'épiaire des marais ou la scutellaire à casque. Il faut en prendre son parti : les floraisons paludéennes sont inconnues dans ces lieux sains. En revanche, quelle profusion de lianes immergées, toutes ces « algues » que l'on nomme curieusement ici : le limon (voir lexique). Le genre **Potamogeton**, en particulier : on trouvera sous l'eau toutes les cordes de sa lyre. Quant à ses cheveux verts qui ondoient à Manjo-Car sur la tête des rochers, c'est l'**Allium Schœnoprasum**, la bonne ciboulette, tout singulier que soit le fait. Que de fois, sur la table de roc familière aux pêcheurs de carpes, en ai-je mangé, « à la croque-sel » ! A quelques mètres en aval, vis-à-vis du Roc « tremolaire », voici encore un être imprévu sous nos latitudes : l'herbe-au-pauvre-homme, la **gratiolle officinale**. Et qu'on ne s'imagine pas avoir affaire à une étrangère de passage, apportée pour un temps par le hasard des eaux : voilà plus de trente ans que j'en vois s'aligner dans les fentes des dalles (mais uniquement en ce lieu) les tiges aux fleurs lilas. Face à l'éperon de Bone, qui portait jadis le « castrum Bonum » des vieux textes, voici la Castagnérède, la bien nommée, puisque cette terrasse alluviale produit le châtaignier, rare ici, l'arbre de la silice. A leur pied, vous verrez la **scabieuse-mort-du-diable**, dont les boules au bleu profond sont nourries et colorées par les seuls sables siliceux.

On en conviendra : pareille variété, dans un site si étroit, ce n'est déjà pas si banal. Cela ne suffit pas pourtant à marquer le pays d'une originalité authentique : bien d'autres lieux en effet peuvent offrir, avec les mêmes confluences, de semblables promiscuités. Non : ce qui fait décidément la personnalité de la région, quant aux êtres qu'elle engendre, c'est l'influence, anormalement puissante ici, de l'orientation. Du penchant de l'ombre au versant du soleil ou, comme ondit ici, de l'iversenc au solelhon

quels contrastes étonnants ! Pour ma part, voici un demi-siècle que je m'émerveille à voir s'opposer, à quelque cent mètres de distance, de part et d'autre des vallées, la végétation méditerranéenne et la flore des hauts lieux. Et tout homme, aimant ce que j'aime, partagerait mon enthousiasme s'il visitait notre pays.

Qui croirait en effet, pour le dire vite et net, qu'au **Rhamnus alpinus** qui ouvre au pied du fronton d'Anglars ses fleurs au miel amer, fait face directement, sur le roc de Deymié et dans les pentes du Calvaire, le **pistachier térébinthe**, dont on tire aux Cyclades, là-bas, la térébenthine de Chio ? (Pensez au vers de Vigny : « le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor » : eh bien ! par un miracle aussi touchant, c'est de ce même nom : « lentisque », que nos paysans, ici, l'appellent toujours !). Dans l'ombre de la falaise encore, voici le **Sorbus aria** (les botanistes trouvent parfois de bien doux noms !). C'est l'alisier-blanc-de-neige, dont les bouquets de jeunes feuilles, présentant en avril leur revers argenté, font penser à des fleurs pâles, éclairant çà et là le brouillis des fourrés. Or, face à face avec cet arbre des monts froids, voici le **sumac** des corroyeurs (**Rhus coriaria**), l'arbrisseau provençal, et le **Phyllirea media** encore, dont le feuillage persistant anime l'hiver les abrupts pierreux (il n'est pas autre chose, au fond, qu'un olivier sauvage). A Bone, vous trouverez d'un côté, sur les pentes du Traçadou, des fourrés d'**Osyris alba** et de jasmins arbrisseaux (**Jasminum fruticans**) avec l'**Urospermum**, les deux espèces du genre : le **dalechampil** et le **picrioides** (Delf). En face, côté de l'ombre, avec le **groseillier des Alpes** aux fruits si doux, vous verrez, pendant des fissures du roc, cet arbrisseau aux fleurs d'étoiles, dont les pétales allongés sont soyeux comme un velours blanc : c'est l'**amélanchier** aux baies bleues, dont les montagnards, ailleurs, bien loin d'ici, font une sorte de vin doux.

Voulez-vous voir encore de belles fleurs de l'ombre, très rares ailleurs qu'en haute montagne. A la pointe du môle d'Anglars, au-dessous de la bergerie de Jordy, vous trouverez des parterres entiers de l'exquis saxifrage-mousse (**Saxifraga hypnoides** L.) qui n'ouvre ses fleurs de cire qu'au sommet des monts cévenols. Tout près, voilà le **sisymbre d'Autriche** et,

plaquées contre la paroi rocheuse, ce sont les touffes du **silène-saxigrage** qui se gonflent en petits dômes. Enfin, étirant hors des fissures sa tige ligneuse comme un cep de vigne, c'est l'étrangement belle et rare corbeille d'argent (**Alyssum marrocarpum DC**). Ecoutez ce qu'en dit Bonnier : « On la trouve çà et là dans le Midi de la France, dont elle est une espèce très caractéristique, car on ne l'a jamais trouvée ailleurs, dans aucune contrée du globe ». Tirons-lui notre chapeau !

Effets de l'exposition : Voyez l'**Asparagus acutifolius L.**, l'aphallon, dit-on ici : ses rameaux servent de filtre – c'est un usage rituel – devant le gros robinet de la cuve, au moment des décuaisons. Hors des abrupts des gorges, où le soleil frappe d'aplomb, cette plante provençale est à peu près inconnue : sur le causse voisin par exemple, fait cependant du même sol. Et la voici enfin, « brillante sur sa tige et l'honneur de nos bois », la plus noble des fleurs hautaines, le lys des Pyrénées (**Lilium pyrenaicum Gouan**). Au-dessus du cuzoul des Blondes, dans la pénombre du taillis, elle érige ses fleurs jaunes aux pétales en turban piquetées d'un semis noir. « Ce lys, disent les doctes, croît dans les Pyrénées, entre 800 et 2 000 mètres ». Or, c'est dans le sentier de Petit-Jean, à 150 m d'altitude, que vit son bulbe écailleux, dans le gras terreau noir odorant et mouillé. Expliquera-t-on cette anomalie ? ce tranquille défi aux lois de notre science ? Car le cornouiller par exemple, j'entends le **Cornus mas**, le héraut du printemps, l'arbre aux fleurs d'or et aux fruits en rouges olives – **las cornholas** de chez nous : pourquoi est-il ici assez rare, tandis qu'il pullule dès Caylus, à 9 km plus au Nord ? Pourquoi faut-il atteindre cette latitude, si peu nordique cependant, pour trouver l'admirable saponaire-basilis, qui ruisselle en nappes roses sur les rochers de là-bas ? Pourquoi dans Cantayrac, toujours sur le même oxfordien que chez nous, ces fleurs que personne n'a jamais rencontrées ici : l'anthyllis-des-montagnes et l'argyrolobe de Linné ? Pourquoi, dans nos ravins, cette absence de la lavande ? Mais, allons : les irréfutables faits de la vie dès qu'on les observe avec une attention scrupuleuse et modeste, rendent bien vite ridicules les raisonneurs présomptueux.





Lys des Pyrénées

En tout cas, voilà les choses. Le plus sage, à mon jugement, c'est de tâcher de les bien voir. Et ce qu'on voit clairement ici, c'est que, de toutes les influences que j'ai tenté de signaler, la plus efficace, et de loin, est bien celle de l'exposition. Et tout cela : orientation, nature physique et chimique du sol, sa consistance même, fait, en fin de compte, une flore singulière, dont l'abondance et la diversité étonnent moins encore peut-être que l'extrême distinction. L'**asphodèle blanc** (la fleur élyséenne !) qui respandit aux ravins de la Gourgue – la **phalangère-à-fleur-de-lys** qui croît aux grèzes et aux bois, à proximité des truffières – la **spirée filipendule** et **spirée des pierrailles** (*Spirea hypericifolia* L.) – le **chèvrefeuille d'Etrurie**, dont la suavité, dans les crépuscules de juin, révèle tant au cœur qui cherche : ai-je besoin de dire à qui me suit la délicate et poignante grâce de ces compagnons de notre route, de ces témoins de notre vie ?

Quant à la faune – à la faune entomologique dont je parlerai seulement – elle présente bien sûr, puisqu'elle tire vie de la terre et des fleurs, les mêmes traits que celles-ci : abondance, contrastes imprévus, l'élégance surtout, une grâce un peu hautaine et comme un air de qualité.

Il m'est bien difficile ici, sans recourir à des précisions pédantesques, de suggérer à mes lecteurs, en évoquant des formes nettes, des idées bien assurées. Je sais que le monde des insectes, ce « pays des merveilles », cette mine de pensées, reste fermé, hélas ! à la plupart des hommes. A qui porterait attention, je veux dire amour, à ces apparences, dites sans raison, inférieures, de la vie universelle, je propose de venir me voir, à Saint-Antonin, dans ma vieille maison : j'y mettrai à son service les biens que j'ai gagnés par 40 ans d'observations passionnées et honnêtes : mes collections de papillons et d'insectes, cet inventaire et ces archives de la vie de mon pays.

En attendant, voici quelques traits, volontairement rares et cursifs.

Je descendais un jour par les combes de Paou vers la vieille route de Penne, à la Pointe du Roc d'Anglars. Tout à coup s'élève à mes pieds une stridulation aigre et puissante : cri d'angoisse de quelque cigale empêtrée ?

Non : il s'agissait – stupeur et joie ! – d'un gros criquet à pattes rouges, le **Stethophyma fuscum**, de Pallas. Il est bien possible après tout que le mot ne vous dise rien. Mais la chose, à moi, parlait tant ! Songez que, trois ans plus tôt, j'avais trouvé cet acridien chanteur à 1 800 m d'altitude, sur les pelouses de Superbagnères, au-dessus de Luchon ! Quelle douceur dans ce mystère : ici comme là-haut, le lys des Pyrénées et le criquet des monts !

Veut-on d'autres exemples d'insectes des hauts lieux qui s'accommodent néanmoins de nos aimables altitudes ? Parmi les coléoptères, voici le **Clytys varius** O.F. Müll., le **Melasoma-à-20-points**, le **Gonodera luperus** Hbst. Qui montera au Roc d'Anglars par le raccourci de la Vierge, les rencontrera tôt ou tard, sur les ombelles surtout de **Libanotis montana** All., elle aussi fleur des monts... J'en passe, hélas ! et des plus exquis, des plus rares, des plus joliment imprévus – tel ce beau **Pyrochroa**, couleur de feu comme son nom.

Pour les formes méridionales, je vois que chez nous, toujours, bien entendu, sans raison perceptible, elles l'emportent de beaucoup en nombre et en variété. Tous les juins, depuis dix ans, je vais revoir, sur le même pied de cigüe, l'élégant **lixé de l'iris**, un charançon saupoudré d'or, dont le bec passe en longueur le corps en svelte fuseau. Parmi les mouches à deux ailes, je vous signale seulement ce puissant voilier tout de noir vêtu que vous pourrez voir à l'œuvre, avec un peu de chance, sur les pelouses du Deymié. L'un d'eux mourut un jour, sous ma goutte de benzine, sans lâcher l'abeille sauvage qu'il emportait entre ses griffes.

Hier 10 janvier, il y avait dans l'air une douceur de renouveau. La veille cependant, il gelait à  $-10^{\circ}$ . Mais le vent d'autan, comme toujours à l'improviste, s'était levé pendant la nuit. C'était « l'auta » d'hiver, le vent de langueur et de miséricorde – « Allons voir la truffière », me dis-je, en retrouvant le pur soleil. Or, sur l'aire nue où le tubercule odorant fait périr toutes les herbes, volait allègrement la mouche de la truffe, la **Sapromyza rorida** Fll. Les grands froids, dit-on, tuent les insectes. Peut-être, mais ils animent celui-là. Ils rendent même infallible son instinct botanique ou son sens olfactif, puisque, à chaque point que l'insecte marquait, une belle

truffe était là. Et dans le sol, tout autour d'elle, grouillait ce coléoptère luisant, d'un roux de cannelle : l'**Anisotoma cinnamomea** Panz : encore un que le gel exalte au lieu de l'engourdir !

Pour nous reposer des frimas, pensons si vous le voulez à la mélopée des nuits d'août, à cette flûte tremblotante, à ce vibrato solennel qui remplit nos vallons quand la lune les baigne : c'est le grillon d'Italie, le pâle **Écante pellucide** qui pullule chez nous par les derniers beaux soirs...

Herborisant un jour, par midi torride, dans les escarpements qui dominent le cuzoul du Capucin, je vois se poser sur une tige sèche une punaise vermillon. Comme on prend une mouche, je la fauche de la main : aussitôt, entre deux doigts, une brûlure aigüe, plus vive que le coup de dard d'une abeille. Mais à ce trait je reconnais l'insecte : **Haractor iracundus**, le si bien surnommé.

En juillet, parcourez vers midi les friches herbues qui dominent le Traçadou : croisant, zigzaguant et virant, ivres de chaude lumière, voilà les bijoux de nos causses – êtres hybrides, à demi libellules, à demi papillons : les **ascalaphes longicornes**, dont les quatre ailes sont des résilles d'or. L'autre espèce, aussi abondante mais plus précoce (**Ascalaphus meridionalis** Charp), je l'ai même trouvée une fois volant sur le pré à gauche de la Gourgue, la belle source vauclusienne toute bleue dans son puits rond. Et tenez : dans le ruisseau qui s'en échappe, si parfaitement cristallin, vous trouverez la mouche des pêcheurs de truite (**Perla maxima**, **Perla abdominalis**).

Quant aux « mouches à quatre ailes », comme disaient nos pères, à ces « beaux et industriels hyménoptères » dont Fabre a parlé avec tant d'amour, de profondeur et de génie, on serait étonné d'en constater ici l'abondance et la diversité. Je signalerai seulement l'énorme **tremex** à cornes brunes, au corps zoné de noir et d'or, avec tarière et refouloir. Et aussi le **pélopée** du grand Fabre, le tourneur de pots de glaise, cette longue abeille bizarre, dont le ventre tient au thorax par une frêle paille d'or : l'insecte « à remorque », comme le dit quelqu'un des miens. Non seulement

le **Pelopærus distillatorius** étudié à Sérignan, mais aussi l'autre espèce du genre, le **femoratus**, au ventre d'acier bleu.

On croirait, sur la foi des livres, que c'est dans la seule Provence que vit l'**empuse**, cette mante saugrenue dont le mâle au long cou porte deux plumes à son front. Mais sa larve, l'extravagant « diabolotin » des enfants de Maillane, créature incongrue, fantastique comme un dessin de Bosch ou de Bresdin, je l'ai rencontrée bien des fois, dans les vignes de Roques, dans les prés de Marsac, sur les grèzes d'Anglars. Et aussi le **dectique à front blanc**, dont Fabre a dit les prouesses et rêvé sur les mœurs. On le trouvera dans les ados du solelhon, pourvu qu'ils soient herbus : par exemple à Montrital.

C'est assez. Peut-être trop ! Je m'excuse et je finis.

Ce que j'aurais voulu, c'est donner au lecteur patient qui m'aurait suivi jusqu'au bout, l'assurance que voici : qu'il soit géologue, penseur, « prêtre de Flore et de Pomone », qu'il soit entomologiste ou chasseur, qu'il soit pêcheur – fût-ce de lune ! – tout homme, pourvu qu'il aime avant tout les êtres libres qu'animent sous le ciel les forces éternelles, trouvera chez nous ces joies, celles qu'il n'est au pouvoir de personne d'interdire ou de gâter. Et, l'automne venu, quand il aura repris dans les villes l'uniforme et le joug, il pensera quelquefois, ouvrant au matin les volets de sa boutique ou décrochant sur son bureau le récepteur du téléphone : « Saint-Antonin ? Je m'explique maintenant l'amour immodéré que ses enfants lui portent ! ».



# Le Musée

par Pierre Bayrou† (1892 - 1979)

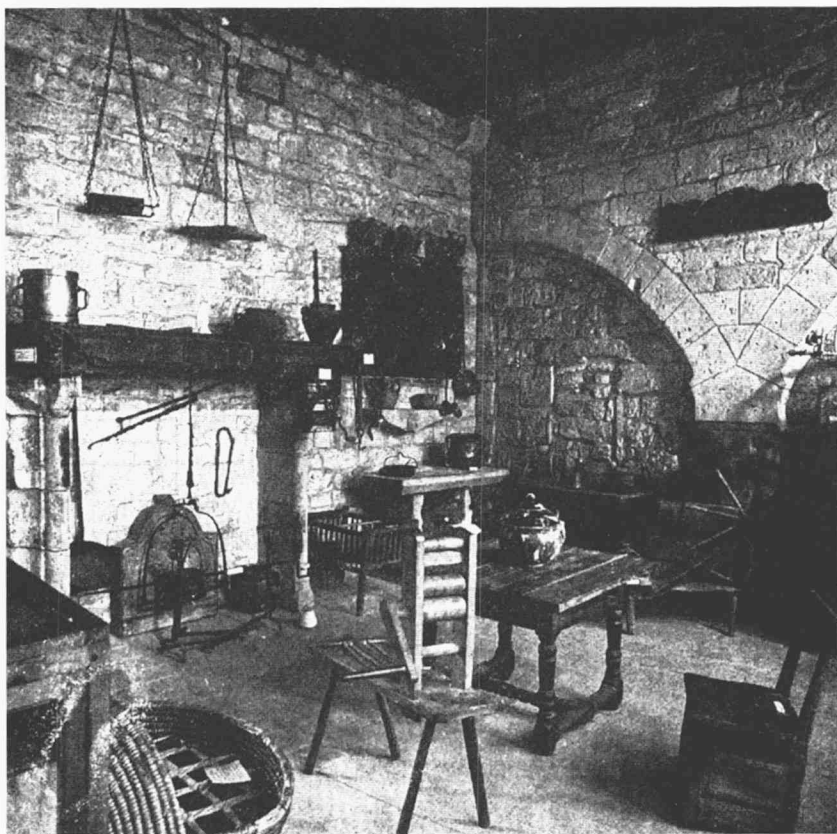
**I**l est établi dans l'hôtel de ville du XII<sup>e</sup> siècle. Au rez-de-chaussée et au premier étage sont présentés quelques souvenirs du passé local : instruments, mobilier, costumes, tous objets dont, ici comme ailleurs on oublie, d'une génération à l'autre, à la fois l'usage et le nom, qui furent pourtant les serviteurs, les compagnons, les amis des hommes autrefois, et qui seront les seuls, bientôt, à pouvoir nous parler des nôtres perdus, de leurs travaux et de leurs jours. On a placé les **blachins** sur l'**aièra**, et posé sur l'un d'eux la **coada**, cette casse de bois dont le manche est creux. Des **bargas** à la **debanadoira**, on a présenté, en le commentant, le cycle ancien du chanvre. Et, de même qu'on n'a pas manqué, dans l'énumération des pièces de l'araire, de nommer le **tescon**, de même on a eu soin d'appeler par leur nom **las pubargas**, les déchets de broies, les chèvènotes francimandes...

Au deuxième étage sont exposées les trouvailles déjà célèbres faites par le préhistorien Darasse au cours de ses fouilles dans l'abri sous roche de Fontalès (voir l'article spécial les concernant).

Le savant géologue Cavaillé y a réuni et classé les ossements exhumés de la grotte du Bosc, et les restes de la faune si particulière des phosphorites du Quercy. Pour agrémenter la visite de ces émouvants mais austères débris, on a exposé quelques insectes, que peuvent avoir le désir de mieux connaître ceux qui ont quelques raisons de les aimer. On s'est appliqué à les présenter sans pédantisme, au mieux de leur grâce ou de leur étrangeté (mimétisme, dimorphisme, papillons, insectes de l'eau, insectes du bois, insectes fouisseurs, équarrisseurs, etc.). Ayant égard au simple curieux autant qu'au technicien le plus chargé de science, attentifs à intéresser le premier sans désobliger le second, les organisateurs ont

nommé tous ces êtres de leur nom familier, discrètement suivi de leur appellation savante, qu'ils ont traduite en honnête langage chaque fois qu'ils l'ont pu.

Ce musée, qu'on peut dire vivant, s'enrichit sans cesse des dons que veulent bien lui faire les gens du pays, les amoureux du passé, les chercheurs et les curieux, les spécialistes de tout ordre.

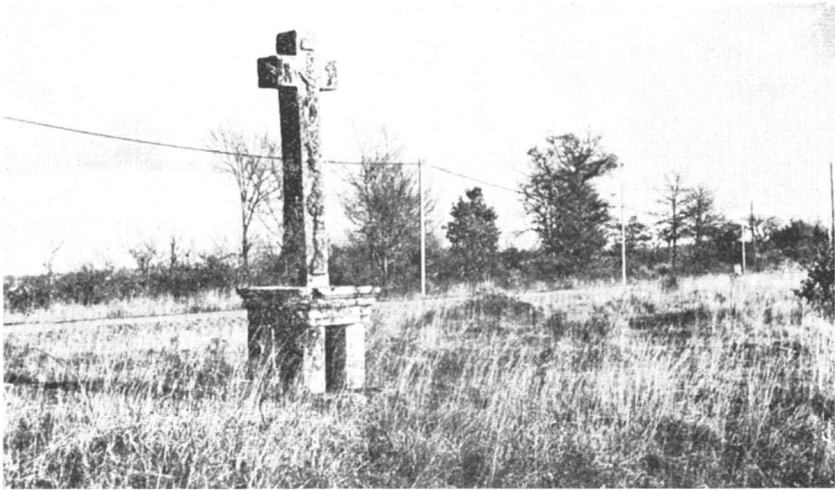


Musée : salle du 1<sup>er</sup> étage

# Excursions

## à partir de Saint-Antonin

par Jean Delzars † (1940 - 2001)



Saint-Igne : la Croix du Phylloxera (*sculpture de Hébrard*)

### 1. Randonnées à pied

Pour la découverte des environs de Saint-Antonin en circuits pédestres, on peut se procurer le « Guide des Sentiers de Petite Randonnée » édité par la Société des Amis du Vieux Saint-Antonin.

### 2. En voiture, à bicyclette ou à moto

On pourra visiter les sites, monuments et curiosités figurant sur la carte annexée et dans la liste ci-dessous. A partir de ces éléments, chacun peut organiser les circuits de découverte. Des informations complémentaires peuvent être obtenues dans les Syndicats d'Initiative des principaux villages de la région.



- BEAULIEU (Abbaye de) : Couvent cistercien d'hommes fondé au XII<sup>e</sup> siècle par saint Bernard. Eglise gothique XIII<sup>e</sup>. Centre d'Art Contemporain : visites guidées, expositions.
- BRUNIQUEL : Château dit de Brunehaut dominant l'Aveyron : XII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup>. Vieux village aux rues pittoresques. Au hameau de Saint-Maffre, église romane du XI<sup>e</sup> (abside). Au pied de la falaise dominant l'Aveyron, abris sous-roche magdaléniens.
- CAS (commune d'Espinas) : Château XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> restauré avec visites guidées. Eglise préromane.
- CASTANET : Vieilles maisons flanquées de fours à pain et de pigeonniers à contreforts de schiste et de grès. Tout proche, le Pech de Castanet, point culminant du Tarn-et-Garonne (484 m).
- Le CAYLA : Château. Musée Maurice et Eugénie de Guérin.
- CAYLUS : Ruines du château médiéval. Vieilles rues pittoresques. Place à arcades et halle du XIV<sup>e</sup> (anciennes mesures). Maison des Loups XIII<sup>e</sup>. Eglise XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>, Christ de Zadkine XX<sup>e</sup> en ormeau.
- CORDES : Cité médiévale. Maisons XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup>. Site remarquable.
- CORNUSSON : Ancien château des Lavalette-Cornusson XIV<sup>e</sup>.
- FENEYROLS : Château XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>. Sources minérales.
- GRESIGNE : Forêt domaniale de 4 000 ha, pour la très grande part peuplée de feuillus (chênes, ormes, charmes et hêtres). Oppida.
- LACAPPELLE-LIVRON : Ancienne commanderie des Templiers. Maisons anciennes. Halle XIV<sup>e</sup>. Eglise fortifiée. Chapelle Notre-Dame des Grâces (XV<sup>e</sup>).
- LAGUEPIE : Confluent de l'Aveyron et du Viaur. Village dominé par les ruines du château médiéval.
- LOZE : Cirque et grotte de Saint-Géry, résurgence de la Bonnette. Eglise XV<sup>e</sup>. Nombreux moulins dans la vallée.
- MONTRICOUX : Village créé par les Templiers de Vaour. Vestiges importants des remparts. Vieilles maisons à colombage XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>. Eglise et donjon du XIII<sup>e</sup>.

**LEGENDE**

CAYLUS: village, bastide de caractère.

☰: Eglise, Abbaye..

H: Halle ancienne

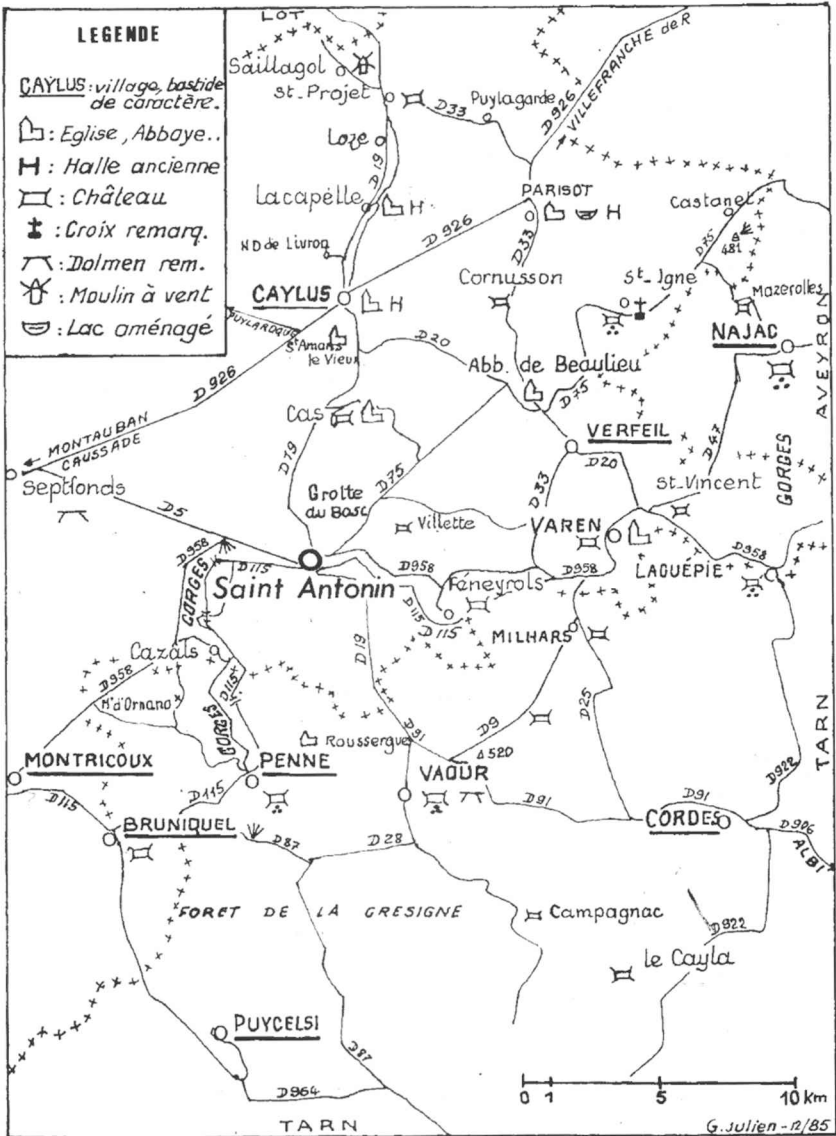
⊠: Château

✝: Croix remarq.

∩: Dolmen rem.

⊗: Moulin à vent

☪: Lac aménag.



- NAJAC : Site remarquable. Vieux village pittoresque. Ruines imposantes du château-fort d'Alphonse de Poitiers. Fontaine monolithe en grès.
- ORNANO (Monument d') : Monument élevé à la mémoire des résistants victimes des Allemands. Sur le plateau, entre Cazals et Penne. Ruines des fermes où se déroulèrent les combats.
- PARISOT : Pittoresque village. Eglise Saint-Andéol XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> : croix de procession XIV<sup>e</sup>. Lac aménagé en base nautique aux sources de la Seye.
- PENNE : Village médiéval édifié sur un éperon rocheux et dominé par les ruines imposantes de son château. Au hameau proche de Roussergues, église romane.
- PUYCELSI : Ancienne ville forte à l'entrée de la Grésigne.
- SAINTE-AMANS-LE-VIEUX : Eglise début XVI<sup>e</sup> désaffectée en 1892, restaurée par des équipes de jeunes.
- SAINTE-IGNE : Vieilles maisons aux « balets » sculptés par Hébrard, habitant du lieu (2<sup>e</sup> moitié XIX<sup>e</sup>). Curieuse et imposante Croix du Phylloxéra. Château de Pervenquières XIV<sup>e</sup>.
- SAINTE-PIERRE-DE-LIVRON : Cascade de moulins. Sanctuaire de Livron : pèlerinages. Source vauclusienne.
- SAINTE-PROJET : Château XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>. Vieilles rues. Au hameau de Saillagol, moulin à vent restauré en 1983-84.
- SAINTE-SYMPHORIEN : Entre Caylus et Puylaroque, église et cimetière dans un site remarquable.
- VAOUR : Ruines de l'ancienne Commanderie des Templiers et du château du Commandeur (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>). Ecuries sous voûtes. Tout proche, le dolmen de Vaour, l'un des plus importants de la région avec ceux de Septfonds.
- VAREN : Eglise romane Saint-Pierre XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup>, ancienne abbatiale. Château XV<sup>e</sup> restauré en 1985. Vieille porte de ville XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>.
- VERFEIL : Bastide fondée par Alphonse de Poitiers en 1252. Restes d'arcades de la place à cornières. Dans l'église, bel autel baroque provenant de l'ancienne abbaye de Beaulieu, avec un Christ XVII<sup>e</sup>.

# Annexes

## Glossaire Occitan-Français

par André Vignoles

- aièra : (pron. aièro) évier
- aiga : (pron. aïgo) eau
- apalhon : (pron. apaïllou) gerbe d'asperges sauvages ou de branches de genévriers placées devant le fausset de la cuve à vin et destinée à retenir les graines et les peaux de raisins au moment de la décuaison.
- ara : (pron. aro) maintenant
- bargas : (pron. bargos) broies pour maquer le chanvre
- Bioc : en occitan « bioc » désigne un espace libre ou vide, donc une place
- blachin : (pron. blatsi) seau
- boigue : (pron. bouïgué) terrain vague, espace non construit
- Boneta Rescosta : (pron. bounéto réscosto) Bonette cachée
- Bosc : bois
- bresugada : (pron. brésugado) part. passé du verbe « bresugar » = frotter
- brida : (pron. brido) sorte de catapulte
- çaça : (pron. çaço) sorte de louche pour puiser l'eau
- cara : (pron. caro) visage
- Castagnarède : de l'occitan « castanhareda » (pron. castagnarédo) = châtaigneraie
- chompa : (pron. tsoumpo) amas d'eau dormante
- claustres : francisation de l'occitan « claustras » (pron. clausotros) = maison curiale, presbytère, cloître
- cloup : (pron. cloup) dépression de terrain de forme circulaire, doline

- condamine : de l'occitan « condamina » (pron. coundamino) qui a désigné successivement une copropriété puis un champ franc de toute redevance situé à côté d'une ville
- cornhola : (pron. courgnolo) fruit du cornouillier
- Cossolat (rue du) : (pron. coussoulat) consulat, mairie
- crosa : (pron. croso) creux, cavité
- cusol : (pron. cusoul) grotte
- debanadoira : (pron. débanadouïro) dévidoir
- dos, doas : (pron. dous, douos) deux
- Droite (rue) : de l'occitan « drecha (pron. dretso) = directe, droite
- Encausse (rue d') : plutôt « d'En Causse » (pron. én caoussou). « En » signifiant en occitan « sire » ou « monsieur », il s'agit vraisemblablement de la rue de Monsieur Causse
- Fargues (rue des) : francisation de l'occitan « farga » (pron. fargo) = forge
- Fon de pio : (pron. foun dé pio) toponyme de signification obscure. Peut-être pourrait-on voir dans ce vocable un « fundus apium » latin = « domaine des abeilles » qui, par altérations successives aurait fini par donner le Foun de Pio actuel
- forcas (las) : (pron. fourcos) les fourches = gibet
- gacha : (pron. gatso) quartier de ville
- gorg : (pron. gour) abîme d'eau dans une rivière, trou d'eau
- gorga : (pron. gourgo) réservoir d'eau, source
- iga : (pron. igo) gouffre, ravin creusé par les eaux
- iversenc : (pron. ibersénc) exposé au nord
- Jogaria : (pron. dsougario) dérive de l'ancien occitan « joga » qui signifie synagogue. Il s'agit ici de la juiverie, du quartier juif
- léser : loisir
- limon : (pron. limou) herbes aquatiques

- Monge (les) : francisation de l'occitan « las monjas » (prononcer las mountsos) = les nonnes. Au lieu-dit « Les Monges » s'élèvent encore les bâtiments d'un ancien couvent de nonnes
- mostier : (pron. moustié) monastère, église
- Masèl Vièlh : (pron. masèl bièl) vieil abattoir
- Pebre (rue del) : (pron. pébré) rue du poivre
- Pélisserie (rue de la) : de l'occitan « pelissaria » (pron. pélissario) = pelleterie
- Pont des Vierges (rue) : en réalité « Pont de las rièjas » (pron. poun dé las rièdsos) = pont des grilles
- Porta peirièra : (pron. péirièro) = porte de la carrière de pierres
- Porta Rodanesa : (pron. porto roudaneso) porte de Rodez
- Pradèl : petit pré
- Puèg de la Teula : (pron. pèch dé la téoulo) colline de la tuile
- quèrre : (pron. quèrré) quérir chercher
- Rive Valat : de l'occitan « riva valat » (pron. ribo balat) = bord du fossé
- solelhon : (pron. souleillou) exposé au soleil
- taulèr : (pron. taouliè) comptoir, établi
- tescon : (pron. tescou) coin qui assujetti la queue du soc de la charrue à l'âge
- timple : ou plutôt « temple » (pron. témplé) allusion possible à une ancienne possession des chevaliers du Temple
- Traçador : (pron. traçadou) de l'occitan « traçar » = pénétrer, traverser. Ce pourrait donc être la grotte qui pénètre, qui traverse
- Trauc de Goja : (pron. traouc dé goujo) grotte de la servante
- Trelha : (pron. treillo) treille
- tremolaire : (pron. trémoulaïré) trembleur, tremblant
- vanèla : (pron. banèlo) venelle

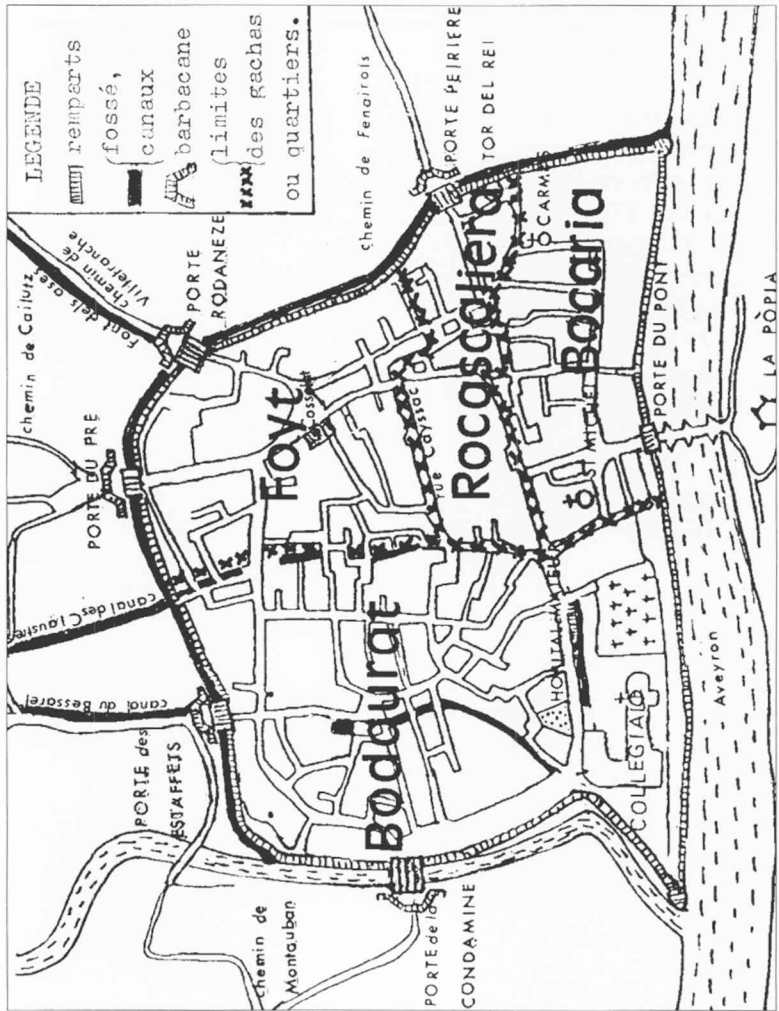
## Présence religieuse à Saint-Antonin du IX<sup>e</sup> siècle à la Révolution

Dates	Ordres monastiques	Autres religions	Remarques
IX <sup>e</sup> s.	Abbaye Bénédictine		En dehors de l'abbaye et du couvent des Génovéfains l'effectif des ordres religieux était peu important
XI <sup>e</sup> s.	Les chanoines de St Augustin remplacent les bénédictins (1090)		
XIII <sup>e</sup> s.	1227 : installation des Cordeliers (ordre mendiant) Installation d'une petite communauté Cistercienne à Costejean du début du XIII <sup>e</sup> s. à 1791 avec une éclipse de 1562 à 1600.	Catharisme 1212 : Saint-Antonin passée au catharisme est assiégée et conquise par l'armée croisée (croisade des Albigeois) l'abbaye est pillée.  La religion cathare disparaît au début du XIV <sup>e</sup> siècle.	





Dates	Ordres monastiques	Autres religions	Remarques
1791	<p>Les « Dames de Mirepoix » ou « Sœur de l'union chrétienne » sont appelées en janvier 1703 pour l'éducation des jeunes filles et logées par la ville. On ne trouve plus trace de leur présence après 1770 <sup>(3)</sup></p> <p>Vente des édifices religieux</p>		<p>(3) L'instruction publique à Saint-Antonin au XVIII<sup>e</sup> siècle de Jean Donat</p>



Plan sommaire de la ville au XIV<sup>e</sup> siècle

# Lo clar temps vei brunezir

de Raimon Jordan

*à la Vicomtesse de Penne*



Lo clar temps vei bru ne zir E. Is au-



ze- lets es- per dutz Que. I fregz ten des- treitz e



mutz E ses co- nort de jau- zir ; E eu



que de cor cos- sir Per la gen- sor ren qu'anc



fos, Tan- jo- iôs Sui qu'a- des m'es



vis Que folh' e flors s'es-pan- dis.

Lo clar temps vei brunezir  
 E.ls auzelets esperdutz  
 Que.l fregz ten destreitz e mutz  
 E ses conort de jauzir ;  
 E eu que de cor cossir  
 Per la gensor ren qu'anc fos,  
     Tan joiôs  
     Sui qu'ades m'es vis  
 Que folh' e flors s'espandis.

D'amor son tuit mei desir  
 Qu'a leis servir sui rendutz  
 E pois tan d onor m'adutz  
 Ben o dei mi donz grazir :  
 Que.l melhs del mon sai chauzir,  
 Si.s fera cascus de vos  
     Volontos  
     Si us aculhis  
 La bela cui sui amis.

Sos amics sui e serai  
 Aitan quan la vida .m dura  
 E non cregatz qu'e.m peiur  
 Abans mi melhurarai,  
 Qu'el pais ou ela estai  
 Lai john mas mans et acli  
     Ab cor fi  
     E lai vir soven  
 Mos olhs, tan l'am finamen.

Ailas ! qual destreita .m fai  
 De leis vezer tora e mur  
 Mas en aisso m'asegur  
 Per un messatgier qu'eu n'ai,  
 Mon cor, que soven lai vai  
 E conorta.m enaissi  
     Qu'endreit mi  
     Non au m'enten  
 Precs d'amic ni de paren.

Daitan n'ai un bon confort  
 Que vas outra no.m acolh  
 Que mi deman dreit ni tort,  
 Que la bona fes que .il port  
 A si mon coratge assis,  
     E devis  
     Qu'eu non ai poder  
     Que ieu non ai poder  
 De cap d'autre amor voler.  
 De nul' autr'amor voler.

E s'eu en dic mon conort  
 No m'o tengatz ad ergolh  
 Que tan la desir e volh  
 Que, s'er' en caita de mort  
 Non queri'a Deu tan fort  
 Que lui el seu paradis  
     M'aculhis  
     Com que.m des lezer.  
 D'un noit ab leis jazer.  
 Si com eu dic ver  
 Mi don Deus de leis poder.

### Traduction proposée

1 – Je vois le temps clair s’obscurcir – Et les oiseaux troublés – Car le froid les étreints, muets – Et sans espoir de joie – Et pourtant moi qui porte en mon cœur le rêve – de la plus belle chose qui jamais fût – Je suis si joyeux – Qu’il me semble – Que les feuilles et les fleurs s’épanouissent.

2 – Tous mes désirs sont d’amour – Je suis tout prêt à la servir – Et puisque je lui apporte un tel hommage – Ma dame doit bien l’accepter – Car j’ai su choisir ce qu’il y a de mieux au monde – Ainsi ferait chacun de vous – Avec empressement – Si vous accueillait – La belle dont je suis l’ami.

3 – Son ami je suis et resterai – Tant que durera ma vie – Ne croyez pas que je devienne pire – Au contraire je deviens meilleur – Car dans le pays où elle est – Là, je joins les mains et lui rends hommage – D’un cœur fidèle – Et j’y tourne souvent – Mon regard tant je l’aime infiniment.

4 – Hélas ! Quelle peine me fait – De voir ces tours et ces murs – Mais je me rassure – Par mon messager – Mon cœur, qui souvent là-bas s’en va – Et il me console si bien – Que – Je n’écoute ni n’entends – Les prières de mes amis ni de mes parents.

5 – J’en éprouve tel réconfort – Que je ne me tourne vers aucune autre – Et ne m’engage avec personne – Qui me demande quoi que ce soit – Car la bonne foi que je lui porte – A affermi ma pensée – Et j’assure – Qu’il n’est pas en mon pouvoir – De désirer nul autre amour.

6 – Et si je dis ainsi ma joie – Ne le tenez pas pour orgueil – Car je la veux et la désire tellement – Que si j’étais en peine de mort – Je ne demanderais pas plus instamment à Dieu – En son paradis – De m’accueillir – Que je la prie de m’accorder – Toute une nuit couché près d’elle.

7 – Aussi vrai que je dis la vérité – Faites, Seigneur, qu’elle se rende à mon désir.

## Pour mieux connaître Saint-Antonin,

on pourra consulter :

### **Pierre Bayrou**

Solitude d'Anglars - 1941 - 149 pages

Mes bergeries - 1957 - 137 pages

Une année - 1960 - 150 pages.

Per ço nostre (Chez nous) - 1985 - 103 pages, édition bilingue occitan-français de la société des Amis du Vieux Saint-Antonin

### **Michel Ferrer**

Conte et légendes de Noble Val - 1979 - 120 pages

Pâtis d'Anglars - 1982 - 125 pages - Guilde des letttres.

### **Claude Harmelle**

Les Piqués de l'Aigle : Saint-Antonin et sa région de 1850 à 1940 - 1982 - 331 pages, édition Recherche, Paris.

### **Robert Latouche**

Saint-Antonin - Pages d'histoire - 1913 - 91 pages - Masson  
Montauban - épuisé

### **Emile Pouvillon**

Terre d'Oc et Les Antibes

### **Viолет le Duc**

Dictionnaire raisonné d'Architecture, T. VI

---

*Les photos illustrant cet ouvrage sont dûes à : M. Gérard Grosborne, photographe à Saint-Antonin, pages 2, 17, 22, 29, 31, 35, 36, 41, 55. Groupe photo de la Société des Amis du Vieux Saint-Antonin, pages 14, 30, 53, 131. Société Archéologique du Tarn et Garonne, page 27. M. René Brousses, photographe à Saint-Antonin-Caussade, pages 46 et 130. Collection Grotte du Bosc, page 113. M. Dominique Forestié, page 124.*

# Table des matières

Présentation .....	5
Visite archéologique de Saint-Antonin .....	11
Sites et monuments classés .....	50
Les grandes lignes de l'histoire de Saint-Antonin .....	52
Archéologie des origines à la conquête romaine .....	72
Le passé géologique de la région .....	100
Quelques promenades géologiques .....	107
Cavernes et spéléologie .....	112
Gouffres et grottes de la région .....	117
Insectes et fleurs .....	119
Le musée .....	129
Excursions à partir de Saint-Antonin .....	131
ANNEXES	
Glossaire occitan-français .....	136
Tableau de la présence religieuse du IX <sup>e</sup> siècle à la Révolution .....	139
Plan sommaire de la ville au moyen-âge .....	142
Poème de Ramon Jordan .....	143



---

Achévé d'imprimer en juillet 2004  
Dépot légal 3<sup>ème</sup> trimestre 2004

Imprimerie FORESTIÉ - Montauban

